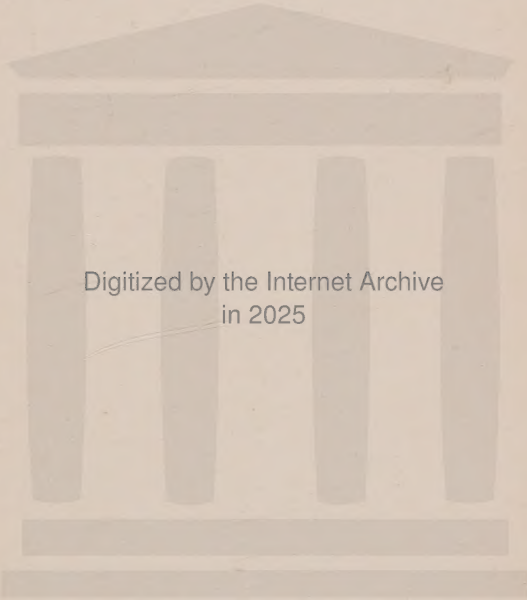




Digitized by the Internet Archive
in 2025



MARIE, MÈRE DE GRÂCE

DU MÊME AUTEUR

- La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.** —
Doctrine. Histoire. *Cinquième édition.* Paris,
Beauchesne. 8 fr. 50, *franco* 9 fr. »
- Le saint Cœur de Marie.** *Deuxième édition,*
1 vol. in-8 couronne. Paris, Beauchesne. 7 fr.,
franco. 7 fr. 25
- Nature et Surnaturel.** Elévation, Déchéance,
Etat présent de l'Humanité. *Cinquième édition,*
1 vol. in-18 jésus. Paris, Beauchesne. 5 fr.,
franco. 5 fr. 25
- De vera religione et apologetica.** 1 vol. in-8
carré. Paris, Beauchesne. 5 fr., *franco*]. . . . 5 fr. 50
- De magisterio vivo et traditione.** 1 vol. in-8
carré. Paris, Beauchesne. 4 fr. 50, *franco* . . 5 fr. »
- De Scriptura sacra.** 1 vol. in-8 carré. Paris,
Beauchesne. 4 fr. 50, *franco* 5 fr. »
- “Hors de l'Eglise pas de salut”.** 1 vol. in-8
couronne. Paris, Beauchesne. 0 fr. 90, *franco.* 1 fr. 15
- La vie intime du catholique.** 1 vol. in-8 cou-
ronne. Paris, Beauchesne. 2 fr., *franco.* . . . 2 fr. 25
- Les contresens bibliques des prédicateurs.**
1 vol. in-12. *Deuxième édition, revue et aug-
mentée.* Paris, Lethielleux
- La foi et l'acte de foi.** 1 vol. in-12. *Troisième
édition, revue et augmentée.* Paris, Lethielleux.

MARIE

MÈRE DE GRÂCE

Etude Doctrinale

PAR

R.-M. de la BROISE et J.-V. BAINVEL

Professeurs de Théologie à l'Institut catholique de Paris

Mise au point et augmentée par J.-V. BAINVEL

avec Introduction par Son Em. le Cardinal Louis BILLOT, S. J.



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
117, Rue de Rennes, 117

1921

34131

Nihil obstat

Lutetiae Parisiorum, die VIII Aprilis MCMXXI

Y. DE LA BRIÈRE

Cens. dep.

Imprimi potest

Parisiis, die 8 Aprilis 1921

E. LAPALME

V. g.

INTRODUCTION

PAR SON EMINENCE LE CARDINAL LOUIS BILLOT, S. J.

Pour quiconque aborde la question de savoir comment et dans quelle mesure la très sainte Vierge Marie a été associée à l'œuvre de la rédemption du monde, un double écueil est à éviter. Car, en une matière si délicate, il est facile de pécher par excès, non moins facile aussi de pécher par défaut. De pécher par excès, en dépassant la limite que posent, infranchissable, les principes fondamentaux de la révélation chrétienne; de pécher par défaut, en ne tenant pas le compte qu'il faudrait, du rang à part, hors de pair, et de tout point transcendant, où, en deçà de cette limite, les Ecritures nous montrent placée la mère du Rédempteur.

La limite qu'on ne peut franchir se détermine (sans parler ici des autres) par une raison fort simple que la foi catholique nous impose, savoir : que la Vierge elle-même avait besoin de rédemption; qu'elle était, elle aussi, au nombre de

ceux que le péché d'Adam avait perdus, et que tout ce qu'il y a en elle de grâces, de perfections, de mérites, de sublimes prérogatives et d'incomparables grandeurs, tout cela lui est venu de la rédemption qui est dans le Christ Jésus, per redemptionem quae est in Christo Jesu (Rom. III, 24). Sa condition donc ne diffère en rien de la nôtre sous ce rapport, et comme il est évident que nous ne pouvions coopérer, en quoi que ce soit, à l'acquittement de la rançon exigée par la justice divine pour notre libération, il est évident de la même évidence, qu'à la satisfaction et au mérite propre de la rédemption commune, Marie, rachetée elle aussi (disons plutôt, elle la première), n'a pu avoir, et par là même, n'a eu effectivement aucune part. Si donc, par ce titre de co-rédemptrice que quelques auteurs modernes n'ont pas craint de lui donner, on entendait une contribution quelconque apportée par elle au prix même de la rédemption de Jésus-Christ, ce serait à mettre au compte de ces pieux excès que l'intention excuse sans doute, mais qui n'en sont pas moins, objectivement parlant, en opposition formelle avec les données les plus certaines du dogme catholique.

Mais voici maintenant l'observation capitale en la matière présente. C'est que, si le prix de la rédemption a été offert par Jésus-Christ et accepté par Dieu, pour le rachat de l'entière famille humaine, tout entière perdue par le péché d'Adam, il ne l'a pas été de la même

façon pour Marie et pour les autres. Pour les autres, ce fut à l'effet de les retirer de l'esclavage du péché où ils tombent en fait, au fur et à mesure qu'ils viennent à l'existence. Pour Marie, ce fut à l'effet de la soustraire entièrement à ce même esclavage, où, fille d'Adam au même titre que les autres, elle aurait autrement dû tomber, elle aussi comme tous les autres. De là, dans les dispositions des décrets divins, deux modes différents de rédemption, et deux ordres distincts de rachetés. Deux modes différents de rédemption, l'un valant pour briser les fers d'une captivité déjà encourue; l'autre, pour en préserver qui devait régulièrement l'encourir. Par suite, deux ordres distincts de rachetés; mais dans l'un, la masse du genre humain, tombée dans les fers de Satan par l'universelle invasion du péché originel; et dans l'autre, la seule Vierge Marie, seule préservée, seule immunisée, seule venue à l'existence, parée de toutes les splendeurs de la justice originelle, et pour cette raison, présentée dans la bulle dogmatique de l'Immaculée Conception, comme rachetée d'une manière plus sublime, sublimiori modo redempta¹.

On voit donc par là, qu'il y a un côté par où

1. « Omnes norunt quantopere solliciti fuerint sacrorum antistites
« palam publiceque profiteri, sanctissimam Dei genitricem Virginem
« Mariam ob praevisa Christi Domini Redemptoris merita...,
« praeservatam omnino fuisse ab originis labe, et idcirco subli-
« miori modo redemptam. » Pius IX, Bulla Ineffabilis Deus.

la sainte Vierge Marie participe de notre condition, et un autre par où elle est absolument hors ligne. Qu'elle ait été rachetée, elle aussi, par le sang de son Fils, encore une fois, c'est la condition commune ; c'est ce qui fait que pour elle non plus, il ne peut être question d'un apport quelconque au trésor des mérites, qui en nous arrachant au domaine de Satan, nous rétablissent dans l'amitié de Dieu. Mais, qu'elle ait été rachetée de cette manière unique, singulière, insigne, que nous venons de dire, c'est ce qui la met dans un ordre absolument à part ; c'est ce qui l'élève à une hauteur incommensurable au-dessus de tous les autres rachetés ; c'est enfin ce qui la conjoint à Jésus-Christ, sinon comme coopératrice de la rédemption elle-même, du moins comme universelle dispensatrice des grâces, fruits de la rédemption, par lesquelles nous sont appliqués, à nous « pauvres pécheurs », les mérites du Rédempteur. Et voilà très précisément ce que nous entendons par ce titre magnifique de Mère de grâce, que lui attribue la piété chrétienne. Nous entendons que c'est de sa médiation et de son intercession, que dépend la distribution du trésor acquis par Jésus pour le salut des hommes ; que donc, aucune grâce ne nous vient, à nous tous en général et à chacun de nous en particulier, qu'elle n'ait demandée pour nous ; et que, selon l'ordre établi par Dieu, elle fut en ce sens et de cette manière, constituée sous Jésus-Christ,

après Jésus-Christ, et par Jésus-Christ dont elle ne se peut séparer jamais, source et principe pour nous de toute vie surnaturelle.

Or, à fournir la preuve d'une si auguste prérogative, il y aurait assurément bien des témoignages de l'Ecriture, depuis ces admirables chapitres d'Isaïe qu'on a appelés avec raison le livre de l'Emmanuel¹, jusqu'à ce codicille que le Rédempteur mourant, et déjà sur le point d'expirer, ajoutait au testament de la dernière Cène, quand il disait à Marie : Voilà votre fils, et à Jean : Voilà votre mère. Mais il est un oracle auquel, dans cette courte préface, je m'attacherai de préférence : celui de qui tous les autres dépendent, et à la lumière duquel tous les autres aussi doivent être interprétés et compris. C'est l'oracle qui fut prononcé A L'ORIGINE MÊME DE NOTRE RELIGION, et qui, de ce chef, revêt ici une importance exceptionnelle, parce qu'il est de nature à montrer jusqu'à quel point la Mère de grâce appartient à ce fond premier, à ce fond essentiel du christianisme, dont tout ce qui est venu par après dans la suite des âges n'a été que le développement, et, si je pouvais ainsi dire, l'explication.



Où est donc l'origine première de notre religion ? Certes, nous n'apprendrons rien à aucun de nos lecteurs, en disant que, si notre religion

1. *Isai. VII-XII.*

n'a pas attendu pour commencer, le temps de l'incarnation de Jésus-Christ, elle ne remonte pas non plus au premier jour de la création de l'homme; mais que son établissement, et ce qu'on pourrait appeler son statut fondamental, date exactement de l'instant précis qui suivit la chute, alors que Dieu daigna relever nos espérances, et nous promettre un rédempteur.

En effet, la religion en général, comme le nom même l'indique, c'est ce qui nous relie à Dieu notre premier principe et notre fin dernière; c'est donc l'ensemble des croyances et des pratiques par lesquelles nous communiquons avec lui. Et comme, dans l'ordre de providence qui nous régit, Dieu a voulu avoir avec nous des relations infiniment plus intimes que ne le comportait notre condition naturelle, la religion y a pour base, les révélations et promesses positives par lesquelles il a, tout le premier, daigné communiquer avec nous. Mais encore, faut-il distinguer deux états différents où l'homme s'est trouvé vis-à-vis de Dieu, l'état d'innocence et l'état de péché. Car, si la religion exprime le rapport établi entre l'homme et Dieu, elle a dû nécessairement varier selon que variait ce rapport lui-même. Dans l'état d'innocence, c'est-à-dire au tout premier jour du monde, la religion ne s'appuyait pas encore sur la médiation de Jésus-Christ, aucun médiateur n'étant nécessaire tant que la paix n'avait pas été troublée. Dieu alors nous avait assigné pour fin la

vie éternelle qui consiste dans la vision intuitive de sa gloire ; il avait joint à une destination si haute, la révélation de tous les devoirs qui en résultent, la promesse de tous les secours qui sont nécessaires pour l'atteindre, la faveur enfin des conditions les plus heureuses pour traverser l'épreuve de la vie présente. Et l'homme devait tendre à sa fin par la foi, l'espérance et la charité : foi, espérance et charité, qui n'avaient alors pour objet principal que Dieu considéré comme auteur de l'ordre surnaturel, à savoir, comme appelant l'homme à la participation de sa propre béatitude, et lui réservant, ainsi qu'un père à son fils, la jouissance de tous ses biens. Telle était en deux mots la religion du paradis terrestre, et l'on voit aussitôt sans plus d'explications, que ce n'était pas encore la religion chrétienne : vu que la religion chrétienne est celle où Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme tout ensemble, se présente comme rédempteur, comme réconciliateur, comme médiateur nécessaire entre la terre et le ciel ; où ses mérites par conséquent, son sacrifice expiatoire, sa passion et sa mort deviennent l'unique source de toutes les grâces et bénédictions divines.

Ce n'est donc qu'après la chute originelle, que la religion chrétienne a commencé ; mais ce fut aussi, hâtons-nous de le dire, immédiatement après. Car, dès que le péché eut détruit le rapport d'amitié qui unissait l'homme à Dieu,

Dieu qui avait résolu de renouer les relations premières, ne le voulut faire que par Jésus-Christ. C'est pourquoi il promettait à nos premiers parents un Sauveur, son propre fils fait homme, dont le sang serait notre rançon, notre rachat, et le prix de la restauration promise. Et comme, à partir de ce moment, il n'y eut plus dans l'ordre du salut, de communication possible entre l'homme et Dieu, que par les mérites, ou prévus ou déjà existants, du Christ médiateur : à partir de ce moment aussi, la religion chrétienne était fondée. Elle fut la religion des patriarches, des prophètes, et des justes de l'ancienne loi, comme elle est encore la nôtre, et rien de fondamental n'y a jamais été changé. Seulement, les anciens justes avaient pour objet de leur foi, l'avènement futur de Jésus-Christ, et nous, son avènement déjà accompli. Ce qu'il y a de changé, ce sont donc les temps, ce n'est pas la foi ; ce qui est diversifié, c'est uniquement la position occupée par rapport à Jésus-Christ, qui n'est plus pour nous dans l'avenir, mais dans le passé et le présent. Et de cette seule différence naissent toutes les autres, car il fallait bien que les sacrifices, les sacrements et autres rites religieux annonçant la venue future du Rédempteur, fussent autres que ceux qui attestent qu'il est déjà venu, et a effectivement payé la dette du péché : ainsi les mots exprimant une chose comme devant arriver, ne sonnent-ils pas de la même manière que

ceux qui l'expriment comme arrivée déjà. Conjuguons donc un verbe au futur d'abord, au passé ensuite, et estimons la différence ; ce sera, au dire de saint Augustin, toute la différence qui court des sacrements de l'ancienne loi à ceux de la nouvelle. Les sacrements anciens signifiaient que le Rédempteur viendrait, qu'il souffrirait mort et passion pour le salut du monde, tandis que les nouveaux signifient qu'il est venu, qu'il a comblé l'attente, et rouvert les sources de la vie éternelle. Cela pourtant ne fait pas deux religions différentes, de même que la diversité des deux formes du futur et du passé ne fait pas que le verbe conjugué sous l'une ou l'autre des deux ne soit pas toujours un seul et unique verbe. Ainsi, dis-je, en est-il de la religion chrétienne. Elle a eu différentes phases selon qu'on la considère antérieurement ou postérieurement à Jésus-Christ, son centre et son objet principal ; mais elle n'a pas substantiellement varié depuis la chute, parce que, ayant pour point de départ la promesse et l'attente, elle se déploie ensuite dans le don de ce qui avait été promis, et dans la possession de ce qui avait été attendu.

*
* *

Eh ! bien, considérons maintenant cette fameuse promesse qui donna à la religion chrétienne sa toute première origine, et, selon que

nous le disions plus haut, en constitue le statut fondamental.

Nous sommes encore au paradis terrestre, où venait de se consommer la grande prévarication, suivie presque aussitôt de l'apparition de Dieu, et de l'interrogatoire des coupables. Adam avait rejeté la faute sur la femme sa compagne, qui l'avait entraîné; la femme à son tour, sur le serpent qui l'avait trompée, et Dieu avait dit au serpent : Parce que tu as fait cela, je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et le fruit de ses entrailles; (par son fruit) elle t'écrasera la tête. Telle fut la sentence portée contre le premier auteur de notre ruine, et cette sentence, en même temps qu'elle témoignait des miséricordieuses intentions de Dieu à notre endroit, révélait déjà l'idée mère, la ligne directrice, le mode et tout le plan de la future rédemption. J'ai dit, de la future rédemption, car, de toute évidence, l'écrasement de la tête du serpent ne pouvait signifier que le renversement de la puissance de l'enfer, et la destruction du règne du péché, en quoi précisément, toute l'œuvre de notre rédemption consiste. C'est donc indubitablement un Sauveur que Dieu venait de nous promettre, et sur ce point aucune contestation ne fut jamais possible. Reste seulement à savoir quelle est la femme dont il est dit le fruit, et à l'ombre de laquelle il est, pour la première fois, montré à l'humanité déchue, comme^s consolation de son malheur, et objet de son espérance.

Et pour éclaircir ce point, capital en notre sujet, commençons par observer ce qui éclate avec tant d'évidence dans le récit de l'Écriture, ce que la sentence divine mise en regard de l'interrogatoire et de la confession des coupables, fait en quelque sorte sauter aux yeux, même des plus aveugles ; ce qui a toujours si vivement frappé les saints Pères et les commentateurs, à commencer par un saint Justin, un saint Irénée, un Tertullien, et tant d'autres dont la liste ne se pourrait dresser sans aller à l'infini, savoir : Que Dieu entendait rétorquer contre le serpent toute la malice de son forfait, et faire montre de l'intention arrêtée où il était, non seulement d'arracher l'homme si misérablement perdu au domaine de Satan, mais encore de calquer exactement le plan de la rédemption annoncée, sur celui qu'avait suivi, pour nous amener à ruine, le tentateur infernal. C'est que c'était trop peu pour Dieu, d'enlever à Satan une proie tant convoitée par lui, et qu'il pensait tenir toujours ; il fallait infliger à son orgueil une peine bien plus amère encore, en prenant comme base d'opération, à l'effet de relever l'homme, le plan et l'artifice de Satan lui-même. Car Satan avait usé de ruse, il s'était gardé d'aller droit au but. N'espérant pas tromper Adam, qui pourtant était son principal, pour ne pas dire son unique objectif, puisque de l'infidélité du seul Adam dépendait notre perte, il avait calculé qu'auprès de la femme, et par le moyen de la femme, il y

aurait chance d'un plus facile succès et d'une meilleure réussite. D'où, la ténébreuse machination dont l'histoire de la tentation nous déroule la trame. Lier d'abord partie avec la femme, la séduire par une amitié feinte, lui persuader que dans ce beau fruit pendant à l'arbre du paradis, était cachée quelque vertu mystérieuse qui la mettrait en communication avec les esprits supérieurs, maîtres d'une science transcendante du bien et du mal; puis, une fois la femme entrée dans le complot, s'en servir comme d'entremetteuse auprès d'Adam, en vue de l'amener à faire lui aussi, par complaisance du moins pour sa compagne, ce qu'elle n'aurait pas craint de faire, elle la première; obtenir enfin par là le consentement d'Adam, le précipiter dans le péché, et avec lui sa postérité entière : telles avaient été les habiletés, les finesses de Lucifer, que Dieu maintenant, par un admirable jugement, retournait de point en point contre leur auteur. Tout ce que le serpent avait imaginé, tout ce qu'il avait ourdi et mis à exécution, cela même, et dans le même ordre, était contrairement repris par la sagesse et la bonté divine, comme si, pour dénouer un nœud artistement formé, on se mettait à faire subir au lacet, mais en sens inverse, toutes les inflexions auxquelles la première fois il avait été soumis.

Ne perdons donc pas de vue les trois progrès de l'œuvre diabolique, et voyons en regard trois

degrés correspondants dans l'œuvre de rédemption dont Dieu traçait les grandes lignes. Voici d'abord la femme pécheresse avec qui le serpent avait lié amitié, et par la séduction de laquelle il avait commencé son triomphe. Et Dieu lui oppose une nouvelle femme, dont il fera lui-même l'ennemie mortelle du serpent, inimicitias ponam inter te et mulierem, pour qu'elle devienne le principe, l'origine, et le premier point de départ de sa déconfiture. Voici en second lieu, le chef de notre race, asservi à Satan par l'entremise de la femme séduite, et en qui l'humanité entière venait d'encourir l'esclavage du péché. Et Dieu lui oppose le libérateur, donné au monde par l'entremise de la nouvelle femme, de celle qui ne connaîtra point d'homme (Luc, I, 34), bien appelé pour cette raison semen illius, et dans lequel tout le genre humain aura sa rançon. Voici enfin cette postérité spirituelle que Satan s'était créée sur terre : semen tuum : cette postérité, dis-je, que le dédain ou le refus du bienfait de la rédemption lui devait conserver ici-bas, mais comme sujet d'une déroute plus complète et plus humiliante encore. Et Dieu lui oppose cette grande Eglise, corps mystique et plénitude de Jésus-Christ selon la parole de l'apôtre (Eph. I, 23), comprise donc, elle aussi, dans la semence ou postérité de la femme bénie entre toutes les femmes ; et déjà les échos du paradis terrestre résonnaient du fameux non praevalébunt, se traduisant par la finale de la

sentence portée contre Satan : ipsa conteret caput tuum, elle t'écrasera la tête.

C'est ainsi que l'ordre de la réparation devait suivre parallèlement l'ordre de la ruine. C'est ainsi que Dieu répondait à la séduction de la première femme, par le décret visant la sainte Vierge Marie ; au funeste entraînement du premier homme, par l'annonce de Jésus rédempteur ; à l'asservissement du monde, par la fondation d'un royaume des cieux sur terre, et à l'étourdissant succès de Satan, par l'assurance d'une inévitable défaite. Et ce plan devait se poursuivre jusqu'au bout, jusque dans les moindres détails. Que si nous venons de voir une nouvelle Eve, la contradictoire de la première, et un nouvel Adam, l'opposé de l'ancien, il y aura encore le nouvel ange, l'ange Gabriel, qui interviendra pour le salut de la même manière, exactement, que l'ange Lucifer était intervenu pour notre perte. Il y aura encore le nouvel arbre de la croix, en opposition à l'arbre de la science du bien et du mal, ut qui in ligno vincebat, chante l'Eglise, in ligno quoque vinceretur ; il y aura même le nouveau fruit cueilli sur le nouvel arbre, nous voulons dire la sainte eucharistie destinée à réparer tout le mal que le fruit cueilli à l'arbre fatal nous avait causé d'abord. En un mot, il n'était pas possible de mieux retourner contre un ennemi orgueilleux, enflé de son succès, la ruse dont il avait usé, et tout le plan qui lui avait réussi au delà de toute espérance.

Mais, sans nous attarder ici en de plus longues explications, notons plus spécialement, en quel jour éclatant était mise dans l'antique oracle qu'on a pu décorer du nom de prot'évangile, la femme, contre-partie de la première Eve; comment elle vient en tête, occupe le premier rang, et est le sujet auquel se réfère et se rapporte tout le reste; comment le Rédempteur et les siens n'y sont annoncés que sous la dénomination de postérité de cette femme bénie entre toutes les femmes, semen illius; comment enfin, selon la version de la Vulgate, qui ne s'éloigne tant soit peu de la matérialité du texte original, que pour en faire ressortir davantage le véritable sens, Dieu va jusqu'à dire que c'est elle, qui portera le coup décisif à la puissance du serpent, encore que, bien entendu, elle ne le pût faire qu'en raison de Celui que par son virginal enfantement elle devait mettre au monde. Mais la tournure marquait mieux le profond jugement qui renvoyait le serpent à ses propres machinations; comme si Dieu lui avait dit alors : Tu as tenté la faiblesse de la femme, eh ! bien, tu sentiras la pesanteur de son bras; tu as essayé de son amitié, tu expérimenteras son inimitié; par elle tu as assuré ton triomphe, par elle tu seras débouté de tes fins; autant une première fois elle te fut favorable, autant elle te deviendra fatale : une femme, Satan, une femme t'écrasera la tête, ipsa conteret caput tuum.

Après cela, faudra-t-il s'étonner de ce que dans la bulle doctrinale *Ineffabilis Deus*, où sont exposés les fondements du dogme de l'Immaculée Conception, il soit dit que, selon le constant enseignement des saints Pères, « dans « ce divin oracle de la Genèse, FURENT CLAIREMENT « ET OUVERTEMENT DÉSIGNÉS LE MISÉRICORDIEUX « RÉDEMPTEUR DU GENRE HUMAIN, LE CHRIST JÉSUS, « ET SA BIENHEUREUSE MÈRE LA VIERGE MARIE, en « même temps que marquées de la manière la « plus expresse les inimitiés de l'un et de l'autre « contre le démon » ? Clairement et ouvertement, clare aperteque¹. L'entendons-nous bien ? Et en effet, c'est ce que démontre pour tout esprit non prévenu, le simple exposé de l'oracle, qu'on aura grand soin de ne pas détacher du cadre des circonstances où il fut prononcé ; c'est ce que l'entière tradition a vu dans le texte prophétique, sauf les noms propres, qui seuls y manquaient encore ; c'est ce que pour nous, confirme, et confirme authentiquement, l'autorité de la bulle précitée.

1. « *Enarrantes verba, quibus Deus praeprata renovandis mor-
« talibus suae pietatis remedia inter ipsa mundi primordia prae-
« nuntians, et deceptoris serpentis retudit audaciam et nostri gene-
« ris spem mirifice erexit inquiens : Inimicitias ponam inter te et
« mulierem, et semen tuum et semen illius, docuere : divino hoc
« oraculo CLARE APERTEQUE demonstratum fuisse misericordem
« humani generis Redemptorem, scilicet unigenitum Dei Filium
« Christum Jesum, ac DESIGNATAM BEATISSIMAM EJUS MATREM
« VIRGINEM MARIAM, ac simul ipsissimas utriusque contra diabo-
« lum inimicitias insigniter expressas. »*

Aussi, quand certains commentateurs modernes, esclaves plus que de raison de la matérialité des mots, et rompant témérairement avec tout le passé du sens catholique, viendront maintenant nous dire que le terme mulier qui, dans le précédent récit de la tentation et de la chute, avait été constamment employé pour désigner Eve la première femme, doit encore être pris comme désignant cette même femme dans la sentence subséquente rendue par Dieu contre le serpent, et qu'ainsi, c'est toujours d'Eve qu'il est question, ou encore, en sa personne, du sexe féminin en général, mais non précisément et déterminément, de la Vierge Marie : nous ne pourrons leur passer un si énorme écart des règles les plus élémentaires de la bonne et saine exégèse. Nous leur ferons observer d'abord, qu'autre chose est l'histoire de la tentation, et autre chose la sentence portée contre le tentateur ; que l'histoire raconte le haut fait de ce dernier, tandis que la sentence retourne contre lui la peine qui en était le juste châtiment ; que l'histoire ne fait que présenter la matière du jugement, tandis que la sentence contient le jugement lui-même par lequel était rendu au grand coupable selon le mérite de son forfait. En conséquence, nous leur concéderons facilement, que la femme dont il s'agit dans le récit de la machination diabolique, la femme avec laquelle le serpent était entré en pourparlers, la femme que sa suggestion avait déterminée à prendre du fruit

défendu, la femme qui en avait mangé, en avait donné à son mari, la femme qu'ensuite Adam accuse de l'avoir entraîné, la femme que Dieu interroge, et qui répond que le serpent l'a trompée : nous leur concéderons, dis-je, sans difficulté, que cette femme est et ne peut être d'un bout à l'autre, que notre première mère Eve, elle encore, elle toujours, car cela va de soi. Mais que, là où Dieu en vient à régler le compte du serpent, là où il le punit et le châtie par la rétorsion expliquée plus haut, la femme annoncée comme devant lui écraser la tête, doive être encore et toujours cette même femme par lui séduite, par lui ruinée, par lui devenue pour nous tous origine de péché et de mort, la même, la même ! voilà ce que nous ne pourrions qualifier qu'en disant que c'est énorme, que c'est exorbitant, que c'est déconcertant outre mesure. Et si les nouveaux exégètes viennent nous dire que, déconcertant ou non, le fait ne s'en impose pas moins de par les règles du langage humain, qui ne permettent pas que le même mot revenant constamment dans un même contexte, soit pris, sous peine d'équivoque, dans des significations différentes : alors, nous les renverrons au chapitre premier de la logique mineure, où l'on explique quelle différence il y a entre la signification et la supposition des termes, et comment, la signification restant la même, la supposition varie sans risque d'équivoque, selon la différence des prédicats. Soit par exemple,

cette proposition de saint Paul (1 Cor. XV, 21) : per hominem mors, et per hominem resurrectionis mortuorum. Dira-t-on peut-être, que le terme hominem répété consécutivement, non seulement dans le même contexte, mais dans la même phrase, devra pour cela désigner le même homme dans l'un et l'autre membre ? Il n'est personne, pensons-nous, qui osera le soutenir ; personne qui ne verra que le dit terme, tout en gardant une signification invariable, est employé dans le premier pour désigner l'homme Adam, et dans le second, l'homme Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi du terme mulier au troisième chapitre de la Genèse.

C'est donc indubitablement la Vierge Marie que Dieu désignait au monde dans le célèbre oracle qui fut comme le premier linéament de l'Evangile. Et qu'on le remarque bien, la Vierge Marie, non pas au sens mystique ou spirituel seulement, comme quelques-uns l'ont imaginé, pensant se mettre par là en règle avec la tradition, et notamment avec la bulle Ineffabilis Deus. Car, sans parler de tant d'autres raisons où nous ne pouvons entrer ici, la bulle déclare que Marie est désignée clairement et ouvertement, clare aperteque, tandis que ce qui n'est signifié qu'au sens mystique et spirituel, ne l'est, par définition, qu'obscurément et sous le voile du mystère. Il n'y avait d'ailleurs aucune place ici pour le sens mystique, comme il serait facile de le démontrer par les preuves les plus

convaincantes, et force nous sera de conclure, que la femme qu'annonçait l'oracle divin, était Marie, elle seule, elle uniquement, au sens propre, au sens immédiat, au sens historique et littéral.



C'est pourquoi, quand je veux me représenter sous une forme sensible la toute première origine de la religion chrétienne, je me figure d'abord la consternation de nos premiers parents au moment qui suivit leur péché. Mon Dieu ! que le présent était fâcheux, et que l'avenir était sombre ! Devant eux à l'horizon, il n'y avait que des nuages menaçants, et dans ce noir lointain aucune éclaircie ne se faisait. Mais voici que soudain la parole de Dieu y fait briller l'arc-en-ciel, cet arc d'heureux présage dont l'Ecriture a dit : Considérez l'arc-en-ciel, et bénissez celui qui l'a fait ; il est bien beau dans sa splendeur ; il embrasse l'immensité du firmament dans son cercle glorieux. Il est le signe de l'alliance restaurée entre les hommes et Dieu ; dès qu'il a paru, on peut espérer et prévoir le retour de la sérénité ! Oui, Dieu montrait à nos premiers parents dans le lointain de l'avenir, quelque chose qui était de nature à relever en eux l'espérance. Mais encore, quel était l'objet précis de cette espérance ? Dieu ne le leur laissait pas ignorer, et dans le disque de

l'arc-en-ciel mystique, il faisait paraître à leurs yeux encore mouillés de larmes, la douce, l'aimable, la ravissante image qu'on vénère maintenant dans toutes les églises du monde, l'image qui est partout, ou sur le haut ou à côté du tabernacle : l'image de la Vierge tenant son fils entre ses bras, mulierem et semen ejus. Et au-dessus on voyait le ciel de nouveau ouvert ; au-dessous, la bête ou le serpent écrasé, car : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et le fruit de ses entrailles ; par son fruit elle t'écrasera la tête.

La voilà donc, cette vision, cette consolation, cette promesse, point de départ de toute notre religion. Mais remarquons qu'elle n'en contenait encore que les points fondamentaux. C'était bien le christianisme, mais le christianisme dans ce qu'il avait de plus rudimentaire et de plus réduit, si je pouvais ainsi parler. Et toutefois, dans ce rudiment même, dans cette quintessence du christianisme encore à sa plus simple expression, il fallait que la sainte Vierge Marie eût sa place marquée, et la place que nous venons de voir. Comme si le christianisme n'eût pas été le christianisme, c'est-à-dire la religion qui répare avec usure le mal causé par le péché en nous reliant à Dieu par les liens de la miséricorde, sans la Mère très aimable que nous saluons des noms si doux, de Mater divinae gratiae, de refugium peccatorum, de causa nostrae laetitiae, et à qui nous disons : vita, dulcedo et

spes nostra, salve! Non, Jésus-Christ n'aurait pas été à nos yeux le médiateur éminemment gracieux que nous connaissons, que nous adorons, et que nous aimons, s'il n'avait eu une mère, et s'il ne l'avait intimement associée à son œuvre de réparation, en en faisant cette MÈRE DE GRACE, dont le beau livre auquel ces quelques considérations auront servi d'introduction, va nous parler plus en détail. Quant à nous, il ne nous reste qu'à lui souhaiter de nombreux lecteurs, qui y trouveront, avec les garanties d'une doctrine toujours très sûre, le meilleur aliment de la plus solide piété.

Louis BILLOT S. J.

PRÉFACE

L'idée de Marie, Mère de grâce, est déjà très vivante dans la dévotion des fidèles ; et ils sont nombreux ceux dont le cœur goûte et savoure spécialement dans les litanies le titre de *Mater divinæ gratiæ*. Elle semble destinée, sous l'action du Saint-Esprit, à se répandre de plus en plus, à prendre conscience d'elle-même, à se préciser en s'éclaircissant : on voit mieux, de jour en jour, comment toute grâce nous vient par Marie, comment toute notre vie surnaturelle est sous sa maternelle influence, et combien il est juste, par conséquent, de lui donner dans notre prière, dans notre amour et dans nos hommages, une place à côté de Jésus, sans séparer jamais la Mère et le Fils. Tous, cependant, ne se rendent pas suffisamment compte ni de l'importance de cette vérité pour la foi et pour la piété chrétienne, ni du sens précis où il faut l'entendre, ni de ses fondements théologiques, ni de la façon dont on peut se la formuler à soi-même ou la présenter aux autres.

Ces pages seront peut-être de quelque secours à cet égard ; elles auront atteint leur but, si elles servent à développer, en les éclairant, la foi, l'amour, le sentiment filial des chrétiens. Jésus veuille les bénir ; bénir aussi ceux qui les liront et qui les feront connaître ! Elles disent, quoique bien imparfaitement, l'une des plus grandes choses qu'il ait faites en sa Mère et pour sa Mère ; elles montrent en elle la trésorière des grâces divines qui, douce et maternelle, invite ses enfants pauvres et misérables à venir puiser aux trésors infinis de son Fils Jésus, qui les leur ouvre elle-même et leur en distribue à pleines mains les richesses.

25 mars 1920.

NOTE SUR LES PIÈCES QUI FORMENT CE VOLUME

Ce petit volume est composé, presque tout entier, de pièces déjà publiées en d'autres occasions. La première partie est la reproduction textuelle et intégrale d'un article du regretté P. de la Broise (mon saint ami et prédécesseur comme professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris) publié dans les *Etudes* du 15 mai 1896, t. LXVIII, p. 5-31, sous le titre : *Sur cette proposition : Toutes les grâces nous viennent par la Sainte Vierge*. J'ai légèrement modifié le titre, un peu long et rébarbatif, et ajouté, en tête de chacune des trois parties de l'article, un titre spécial et un sommaire; ajouté aussi quelques notes.

La seconde partie n'est pas autre chose, en substance, qu'un *Mémoire* présenté par moi au Congrès marial de Fribourg en août 1902. Reproduit dans les *Etudes* du 5 mars 1903, il fut tiré à part, augmenté d'une courte *Préface*, de titres et d'une *Table*, avec quelques corrections de style et améliorations de forme. Ce même *Mémoire*, avec diverses retouches et additions, fait le fond du travail publié sous le titre *Intercession universelle* (de Marie), dans le *Dictionnaire apologétique* Jaugey-d'Alès, article *Marie*, § V. La présente édition rétablit, avec mise au point, quelques pages du travail primitif, supprimées dans le *Dictionnaire*, et contient en plus quelques notes ou additions dans le texte.

Ces deux études se répètent sur quelques points; mais,

dans l'ensemble, elles se complètent, semble-t-il, heureusement en s'éclairant l'une l'autre et en attirant l'attention sur des aspects divers d'une question fort complexe.

Elles sont suivies de plusieurs *Appendices*, où sont données des pièces ou des éclaircissements qui ont paru de nature à intéresser le lecteur ou à résoudre quelques difficultés.

Puisse ce petit volume, en rendant plus facile à tous l'intelligence de ce qu'est la maternité de grâce, c'est-à-dire de ce qu'est l'une des principales prérogatives de Marie, la principale, sans contredit, après celle de sa maternité divine, dont elle est comme le pendant ou le complément, si glorieuse pour elle et si utile pour nous, aider les fidèles à se faire une idée plus précise de sa place dans l'économie de notre salut et de notre sanctification, et de son union indissoluble avec Jésus dans toute l'œuvre rédemptrice, afin que nous unissions de plus en plus dans notre prière et dans notre dévotion ce que Dieu a si étroitement uni dans sa Providence d'amour sur nous, Jésus et Marie.

MARIE, MÈRE DE GRÂCE

PREMIÈRE PARTIE

TOUTES LES GRACES NOUS VIENNENT-ELLES PAR MARIE?

Par le P. RENÉ-MARIE DE LA BROISE

INTRODUCTION

On dit couramment que toutes les grâces nous viennent par Marie. Quel est le sens précis de cette assertion ? Est-elle fondée, et sur quoi ?

Combien de points du dogme et de la morale catholiques a éclairés Léon XIII, pape docteur ! Mais en particulier, pape du Rosaire, il s'est plu à mettre en lumière les gloires de la Mère de Dieu. Ses encycliques, que ramène chaque année le mois d'octobre, sont écrites pour exciter la piété des fidèles ; mais elles l'excitent en l'instruisant ; quiconque les étudie y trouve, développées parfois, plus souvent encore rappelées ou indiquées brièvement, toutes les thèses qui forment la théologie de la Sainte Vierge.

Par exemple, plusieurs de ces lettres sur le

Rosaire sont toutes pénétrées de cette pensée que nulle grâce n'arrive à la terre sans passer par les mains de Marie : « Élevée au ciel près de son Fils, elle commença à veiller sur l'Église, à nous assister et à nous protéger comme une mère; c'était le dessein de Dieu, qu'après avoir servi d'intermédiaire dans l'accomplissement du mystère de la Rédemption, elle fût pareillement l'intermédiaire de la grâce que ce mystère ferait déborder dans tous les temps, et qu'elle jouît pour cela d'une puissance presque sans bornes¹. »

Cette même affirmation, qui ne l'a rencontrée dans bien des livres ou des sermons? Ce qui est plus rare, c'est d'en trouver l'explication et le développement. Que veut-on dire au juste quand on répète que toutes les grâces nous viennent par la Sainte Vierge? Y a-t-il là une pieuse exagération, ou une vérité solidement appuyée sur les principes de la foi? Répondre à ces questions serait peut-être rendre service; ce serait remplacer, dans un certain nombre d'esprits, des idées vagues par des idées claires.

1. Encyclique de 1895; *Acta Sanctae Sedis*, t. XXVIII, p. 130.

I

SENS PRÉCIS DE L'ASSERTION

Sans distinguer ici grâce sanctifiante et grâces actuelles, on veut dire que tous les bienfaits de l'ordre surnaturel nous viennent par Marie. Quelle part y a-t-elle? Pas une causalité physique, mais morale ; pas une intervention lointaine, mais immédiate ; au-dessous de Jésus, mais inséparable de lui, et dans l'acquisition et dans la distribution de la grâce.

La grâce à la distribution de laquelle Marie est associée, c'est la grâce du Christ, celle qui a été méritée par le Verbe, incarné pour relever le genre humain. Faut-il y comprendre les bienfaits de l'ordre naturel, comme la santé, la richesse, le talent? Peut-être ; mais ils n'y rentrent qu'indirectement, dans la mesure où la Providence divine les ordonne au salut éternel. Directement et de soi, la grâce du Christ est la grâce surnaturelle, celle qui élève l'homme, le rend capable de mériter et digne d'obtenir la vision intuitive de Dieu.

Cette grâce surnaturelle est de deux sortes : c'est une vie nouvelle communiquée à l'âme, ou c'est un secours particulier pour agir en

vue du salut. La Sainte Vierge a part à la collation de ces deux espèces de grâces. Et même, dans la collation de la grâce sanctifiante, elle intervient à plusieurs titres; car cette grâce d'adoption nous unit et nous incorpore à Jésus-Christ, au point de ne plus faire avec lui qu'une personne morale; et la mère du Rédempteur, est devenue par là même mère de tous ceux qui lui sont incorporés par la vie surnaturelle. Cette considération est chère à tous les fidèles, qui se glorifient d'avoir Marie pour mère; elle est développée avec amour par les théologiens catholiques; mais elle ne rentre pas dans le sujet traité ici. Lorsqu'on dit que toutes les grâces viennent aux hommes par la Sainte Vierge, on ne pénètre pas jusqu'à la nature de la grâce sanctifiante; on n'examine pas comment elle nous « vivifie dans le Christ¹ »; on s'arrête à cette notion plus générale qui la représente comme un don gratuit de Dieu. Cette notion lui est commune avec la grâce actuelle. Ainsi, sans distinguer les différentes sortes de grâce, on affirme que nous recevons par Marie tous les bienfaits de l'ordre surnaturel.

Tous les bienfaits, non seulement tel ou tel, mais tous. Là est la différence entre le rôle de la Sainte Vierge et celui des autres saints. Chacun des autres a une sphère d'action limitée; il intervient personnellement en faveur de

1. Ephes., II. 5.

tel homme, non en faveur de tous ; dans tel cas particulier, non dans tous les cas. Lorsque nous n'avons pas invoqué un saint, et que nous n'avons pas d'ailleurs de titre spécial à sa protection, il n'a pas nécessairement part aux grâces qui nous sont faites. Si nous avons prié saint Antoine de Padoue, sans songer le moins du monde à prier saint Bernard, la grâce que nous avons obtenue est vraisemblablement indépendante de l'intervention de saint Bernard ; quand bien même il n'existerait pas, nous aurions reçu la même grâce, et de la même façon. Chacun des bienheureux voit descendre sur le monde une foule de bienfaits, dont il se réjouit sans doute, mais qu'il n'a rien fait par lui-même pour procurer aux hommes.

Au contraire, si la thèse ici étudiée est vraie, la Sainte Vierge a nécessairement été pour quelque chose dans la grâce obtenue par saint Antoine, quand même nous n'aurions nullement songé à la prier. Dans l'ordre actuel de la Providence, nous n'aurions pas reçu la même grâce, si la Sainte Vierge n'existait pas et n'était pas intervenue pour nous. Comme Notre-Seigneur est toujours invoqué implicitement, lors même qu'on ne dit pas *per Dominum nostrum Jesum Christum*, comme il est le médiateur nécessaire sans lequel ni anges ni saints ne peuvent rien pour nous, ainsi la Sainte Vierge exerce dans la distribution de la grâce une médiation universelle. Pas une faveur ne

tombe du ciel sur la terre, que les hommes ne doivent l'en remercier. Comme d'ailleurs sa médiation est d'un ordre essentiellement inférieur à celle de son Fils, il reste à chercher en quoi elle consiste. Supposons pour le moment que Marie a part, en effet, à chacune des grâces : quelle part y a-t-elle ?

Il est clair qu'elle ne peut en être la cause physique, c'est-à-dire qu'elle ne peut ni communiquer elle-même à l'âme cette vie supérieure qui est la grâce sanctifiante, ni, par la grâce actuelle, agir immédiatement sur l'intelligence et la volonté pour leur faire produire des actes surnaturels : ce sont là, les théologiens le démontrent, des opérations propres à Dieu, comme l'opération créatrice à laquelle elles ressemblent à certains égards. Il est donc telle comparaison ou telle manière de dire, exacte si on l'entend d'une influence morale exercée par la Sainte Vierge, qui deviendrait fausse, si l'on en pressait les termes jusqu'à leur faire signifier une action physique. On dit, par exemple, que Notre-Seigneur a remis tous ses trésors aux mains de sa Mère et qu'elle les distribue à qui il lui plaît. Elle ne peut cependant distribuer elle-même la grâce en la produisant dans les cœurs. Un grand personnage confiera bien à sa mère le soin de répandre ses aumônes ; sa mère les transmettra aux pauvres directement et de la main à la main. Notre-Seigneur ne peut confier ses grâces

à Marie tout à fait de la même façon : la grâce est un bienfait que nulle créature ne confère directement et par son action propre.

L'action physique étant exclue, il reste que l'intervention de la Sainte Vierge soit une intervention morale. Alors, n'est-ce pas tout simplement qu'elle a donné au monde Notre-Seigneur, par les mérites duquel nous avons tout ? Toutes les grâces viennent assurément par Jésus-Christ, et Jésus-Christ même nous a été donné par Marie : toutes les grâces nous ont donc vraiment été données par elle. — Ce raisonnement est parfaitement juste ; mais il est incomplet. Quand on affirme que toutes les grâces nous viennent par Marie, on veut dire davantage. On attribue à la Sainte Vierge plus que cette causalité générale et éloignée : on veut dire que, dans chaque grâce, elle intervient d'une façon particulière et prochaine. Alors enfin, de quelle façon ?

Pour arriver au terme de cette recherche, ayons devant les yeux ce principe qu'il a plu à Dieu d'unir étroitement Marie à Jésus dans toute l'œuvre de la rédemption et du salut des âmes. « Comme Jésus-Christ, médiateur de Dieu et des hommes, ayant pris la nature humaine, a détruit la sentence qui nous était contraire, et, triomphant, l'a clouée à sa croix, ainsi la Très Sainte Vierge, unie à lui par le lien le plus étroit et le plus indissoluble, exerce avec lui et par lui d'éternelles inimitiés

contre le venimeux serpent et, le terrassant dans un complet triomphe, lui broie la tête de son pied immaculé¹. » Ainsi Marie se tient toujours près de Jésus, travaillant « avec lui et par lui » à nous sauver et à nous sanctifier. Donc, pour déterminer ce qu'elle fait pour nous procurer toutes les grâces et chaque grâce en particulier, examinons ce que fait pour cela Jésus-Christ, et soyons sûrs qu'elle le seconde, proportion gardée, bien entendu.

On sait que, dans l'œuvre du salut, il faut distinguer deux parties, deux temps, deux phases : l'acquisition de la grâce et sa distribution. Ces termes théologiques se comprennent d'eux-mêmes. Si un père travaille longtemps pour faire la fortune de sa famille, et si ensuite, par des dons et des legs, il met ses enfants en possession des biens amassés pour eux, on voit assez qu'il y a là deux séries distinctes d'actions : les unes tendent à acquérir la richesse, les autres à la distribuer. Il y a de même, dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, où en toute vérité Dieu travaille pour nous, une série d'actions ordonnées à accumuler pour nous des mérites infinis ; et quand maintenant, par une seconde série d'actions, Dieu répand sur nous ses bienfaits, il puise dans ce trésor des mérites rédempteurs, pour nous les appliquer et nous les communiquer par l'abondance de sa grâce. Il

1. Pie IX, *Bulla dogm. de Imm. Concept.*

faut donc, pour traiter complètement la question, tenir compte de ces deux parties : rappeler le rôle de Jésus et de Marie dans l'acquisition de la grâce, puis montrer, ce qui est plus proprement notre sujet, leur rôle dans sa distribution.

Examinons d'abord comment les choses se passent, en supposant que Marie a vraiment part à toutes les grâces et à chacune d'elles ; nous chercherons après si cette thèse est avancée à la légère, ou si elle repose sur de solides arguments.

II

EXPOSÉ DE LA THÈSE

Dieu a voulu que Marie concourût à toute l'œuvre de Jésus. Libre consentement et coopération à l'Incarnation, à l'éducation de Jésus, à sa vie publique, à sa mort rédemptrice. Coopération de prière et d'acquiescement. Adam et Eve pour la ruine, Jésus et Marie pour la réparation. Coopération à l'acquisition des grâces, coopération à leur distribution : principes et applications. Sa coopération sur terre, sa coopération au ciel. Tout par Marie. Thèse cohérente et pieuse.

« Un seul Dieu, dit saint Paul, et un seul médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ qui est homme¹. » Seul, en effet, le Verbe incarné nous a sauvés et pouvait nous sauver. Il aurait donc pu aussi laisser sa mère dans l'obscurité, et se montrer seul dans l'accomplissement de sa mission; mais Dieu a voulu que de fait il parût toujours accompagné de la femme bénie que les prophètes lui associaient depuis les premiers jours du monde². La fleur n'est sortie du tronc de Jessé que par l'intermédiaire

1. I Tim., II, 5.

2. Gen., III, 15; Is., VII, 14; Jerem., XXXI, 22; Mich., V, 3.

de sa tige, et la tige et la fleur n'ont jamais été séparées¹. Par un décret qui n'était pas nécessaire, mais qui convenait à sa sagesse, Dieu a décidé que Marie prêterait son concours à toute l'œuvre de Jésus. Ce concours est forcément d'ordre secondaire, puisque la substance de l'œuvre appartient tout entière au Christ; mais, dans cet ordre inférieur, il a été aussi étendu que pouvait l'être celui d'une pure créature.

C'était déjà préparer de loin notre salut, que de répondre à toutes les grâces par lesquelles Dieu disposait Marie à l'accomplissement de ses desseins. Par cette fidélité, la Vierge méritait dans la mesure du possible, la maternité divine, c'est-à-dire rendait convenable l'accomplissement du mystère en sa personne². Quand, au temps marqué, paraît Gabriel, il l'informe du plan divin; il lui offre d'être mère du Dieu incarné, sauveur et roi; il décrit les principaux traits de la mission du Messie; il fait allusion aux prophéties qui en complètent le tableau;

1. Is., XI, 1.

2. Suarez dit, avec la précision des termes théologiques : « Non meruit, etiam de congruo, ut prædestinaretur seu eligeretur in Dei matrem ;... meruit de congruo ut esset mater Dei. » *De incarnatione*, disp. X, sect. VIII, édit. Vivès, t. XVII, p. 428 et 429. [Sur cette question du mérite de la Sainte Vierge relativement à l'incarnation et à la maternité divine, il y a d'utiles précisions dans l'opuscule de Merkelbach : *Mater Dei. Etude sur la dignité de la Mère de Dieu*, Liège, 1913. Voir aussi l'article du même auteur, intitulé *Mater divinae gratiae*, dans la *Revue ecclésiastique de Liège*, juillet 1914, p. 23-35. J.-V. Bainvel.]

c'est bien la rédemption du monde que le Verbe vient accomplir, et, pour la commencer, il attend le consentement de Marie. Cette ambassade solennelle montre assez que Dieu ne veut pas, comme il aurait pu le vouloir, se servir de Marie seulement pour communiquer à son Fils la nature humaine, puis la laisser en dehors de ses confidences et de ses ouvrages. Ce moindre degré de coopération aurait donné à la mère du Christ une influence générale et éloignée sur notre salut. D'après la tradition chrétienne, Dieu veut toute autre chose : il veut que Marie exerce une influence prochaine, et qui s'étende à chacune des parties et des conséquences de la rédemption. Aussi lui demandait-il, en même temps qu'elle prêterait à l'œuvre le concours physique de sa maternité, de lui donner aussi un consentement moral, conscient, libre, entier; de prendre part à tout ce que fera Jésus, dès maintenant par l'union totale de sa volonté, et dans la suite par sa coopération secondaire, continuée jusqu'à la fin. Marie dit oui, et adhéra sans réserve à tout ce que Dieu lui proposait.

Elle continua donc de travailler, dans son ordre, à l'œuvre rédemptrice, en mettant au monde son Fils, en le nourrissant, l'élevant, le conservant pour nous. Au Calvaire enfin, où Jésus consomme le rachat du monde et l'acquisition de toutes les grâces, Marie se retrouve près de lui, et, le Sauveur mourant

nous en avertit, elle y est comme une mère du genre humain. Appelée à donner aux hommes l'auteur de la vie, elle devait le donner complètement, jusqu'à la fin, et surtout au moment où sa mort vivifiait le monde. En même temps qu'elle le donnait à la terre, elle devait le présenter à Dieu : si au Calvaire Jésus-Christ était le vrai prêtre en même temps que la vraie victime, il voulait cependant être jusqu'à la fin offert par les mains de Marie, comme il veut un prêtre secondaire pour offrir à l'autel, au nom de tout le peuple, son corps et son sang.

Il faut reconnaître encore que Marie a concouru, d'une manière accessoire, à l'acquisition des grâces, en priant pour l'accomplissement de l'œuvre du salut, et en unissant ses mérites à ceux de son Fils. Ses mérites n'avaient sans doute aucune valeur que par les mérites mêmes de Jésus-Christ : puisque nulle créature ne peut, indépendamment d'eux, faire ni présenter à Dieu aucun acte surnaturel. Sans doute encore, ils étaient d'un ordre entièrement différent, le Christ offrant à Dieu des mérites capables d'obtenir la grâce par droit de justice, la Sainte Vierge ne pouvant offrir que des mérites capables d'émouvoir par convenance la libéralité divine¹. Mais enfin, l'Église reconnaît qu'une

1. Seul, le Christ a mérité pour nous *de condigno* ; les créatures, qui peuvent mériter *de condigno* pour elles-mêmes l'accroissement de la grâce sanctifiante, peuvent mériter pour les autres seulement *de congruo*.

sainte Monique a pu, par ses mérites unis à ceux de Jésus-Christ, contribuer à la conversion d'Augustin ; que les saints peuvent, par leurs mérites unis à ceux du Christ, contribuer à nous obtenir la grâce ou le pardon. Aussi reconnaît-elle cette sorte de mérite en la Sainte Vierge, à plus forte raison, d'une manière plus excellente encore et plus universelle¹.

Enfin, ce qui donnait aux mérites et aux prières de Marie leur particulière efficacité, c'était évidemment cette même dignité de Mère de Dieu, d'où lui venait aussi son union intime et constante avec le Christ. Toute sa coopération, qu'il a fallu étudier en détail, revient donc à avoir été aussi pleinement et aussi

1. La Sainte Vierge a donc très certainement beaucoup mérité pour nous. Jusqu'où s'étendent précisément ses mérites ? Assurément, infiniment moins loin que ceux de son Fils, qui suffiraient à obtenir en justice, non seulement toutes les grâces données de fait à tous les hommes, mais toutes celles qui pourraient être données à tous les hommes possibles : car ils ont d'eux-mêmes une valeur infinie. Mais, en excluant cette infinité, Notre-Dame a-t-elle mérité *de congruo* toutes les grâces données de fait à tous les hommes existants ? On peut le penser, d'après l'avis des rares théologiens qui ont pénétré jusqu'à ce point de la question. Il semble d'ailleurs qu'il n'y ait là qu'une application particulière de l'intervention universelle de Marie dans toute l'œuvre de la Rédemption. Enfin l'Eglise (cf., par exemple, les concessions d'indulgences et la prière du prêtre après l'absolution sacramentelle) fait indéfiniment appel aux mérites de la Sainte Vierge, non comme à une source inépuisable, mais comme à une source que tous les hommes existants n'épuiseront pas.

parfaitement que possible Mère de Dieu. Et le point où il faut se placer pour embrasser d'un coup d'œil tous les aspects de cette coopération, c'est la scène où Marie, prononçant librement son *fiat*, concourt au fait même de l'incarnation, et associe en même temps pour toujours sa volonté à celle du Verbe, pour le salut du monde. Ce point initial commande tout l'ordre d'acquisition de la grâce, toute la série des actes rédempteurs, et toutes leurs conséquences.

Aussi est-ce habituellement de là que les Pères et les théologiens considèrent le rôle de Marie, quand ils lui donnent le titre de corédemptrice. En le lui décernant, ils ne veulent en aucune façon mettre son action ou ses mérites dans le même ordre que ceux de Jésus-Christ : ils ne veulent pas dire que Marie ait d'elle-même satisfait et mérité pour nous en justice devant Dieu ; ils affirment que la rédemption, opérée par le Verbe incarné, a réellement dépendu de l'acceptation de Marie, s'est accomplie avec son concours : c'est revendiquer pour elle une coopération physique à l'incarnation elle-même, et une coopération morale prochaine à toute l'œuvre du salut.

Ils la placent donc près du Christ, à un degré inférieur, de même que, dans notre ruine, Eve fut l'associée secondaire d'Adam¹. Seul, le

1. On a pu voir par ce qui précède que le rôle du Christ dans l'œuvre du salut, et secondairement le rôle de Marie, l'emporte en réalité sur celui d'Adam et d'Eve dans notre

péché d'Adam a perdu le genre humain, comme seul le mérite du Christ a racheté tous les hommes et Marie elle-même. Et cependant, à considérer la manière dont historiquement les choses se sont accomplies, qui ne voit qu'Ève porte la lourde responsabilité d'avoir provoqué ce fatal péché, comme Marie a la gloire d'avoir, par son consentement et son concours, donné au monde le Rédempteur ? Dans les deux cas, la femme a été associée à l'homme qui portait en soi l'humanité tout entière, et par la femme a commencé dans un cas la séduction, dans l'autre la réparation. Quand saint Paul répète que par un seul homme le péché et la mort sont entrés dans le monde, et par un seul la justification et la vie¹, il insiste sur l'unique cause suffisante et nécessaire de la chute et de la rédemption ; il met en évidence l'essence même du dogme, sans considérer en même temps les faits et les circonstances historiques qui l'entourent. En tenant compte de ces circonstances, saint Bernard a pu dire aussi en toute vérité : « Un homme et une femme nous ont causé un dommage immense ; mais, Dieu merci, par un homme et par une femme également, tout est rétabli, et non sans une surabondance de grâces. Le très sage et très clément ouvrier n'a pas

perdu, par la prolongation des actes, la connaissance distincte de leurs conséquences, et, par suite, l'intensité de la volonté.

1. Rom., v, 12-21.

détruit ce qui avait été brisé : il l'a refait pour notre plus grande utilité, façonnant pour nous de l'ancien Adam un Adam nouveau, et transformant Ève en Marie. Le Christ, il est vrai, pouvait suffire ; car maintenant encore toute notre assurance vient de lui : mais il n'était pas bon pour nous que l'homme fût seul. Il convenait bien plutôt que l'un et l'autre sexe eût part à notre rédemption, puisque ni l'un ni l'autre n'avait manqué à notre perte... Voici donc que la femme bénie entre les femmes ne paraîtra pas non plus inutile ; sa place se trouvera marquée dans cette réconciliation. C'est qu'il faut un intermédiaire entre nous et le Christ médiateur, et nous n'en trouverons pas de plus utile que Marie. Ève fut une médiatrice cruelle à l'excès, par qui l'antique serpent fit pénétrer son venin empesté jusqu'à l'homme même : Marie est une fidèle médiatrice, qui a présenté aux hommes et aux femmes le remède du salut. Celle-là servit à la séduction, celle-ci au pardon ; celle-là suggéra la prévarication, celle-ci a donné la rédemption¹. »

Il y a donc non seulement un coupable et un rédempteur, non seulement deux hommes opposés, mais deux groupes : le groupe pécheur et le groupe réparateur, le groupe vaincu et le groupe triomphant. Ce groupe libérateur, il est

1. *Sermo de duodecim stellis*, domin. infra oct. Assumptionis ; Migne, t. CLXXXIII, col. 429.

sans cesse présent à la pensée et à l'art chrétiens. Quand nous voulons représenter le Sauveur entrant dans le monde, nous le peignons entre les bras de sa Mère. Quand il achève son œuvre, et scelle par sa mort le testament qui nous assure l'adoption divine, Marie est au pied de la croix, et Jésus nous fait enfants de sa Mère, en même temps que de son Père divin. Nos ancêtres aimaient à consacrer à la Vierge une des portes de leurs églises, ou à placer son image près de celle du Christ dans la décoration du grand portail : c'est que par la Mère et par le Fils on entre dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire dans l'Église et au ciel. Souvent encore, au plus intime de l'édifice, la statue de Marie était rapprochée de la réserve eucharistique, ou même servait à la soutenir¹ ; et, plus récemment, beaucoup de cathédrales ont adopté l'usage de conserver le Saint Sacrement à l'autel de la Vierge : c'est qu'on trouve toujours Jésus avec elle et en elle, et que par elle il continue à se donner.

Arrêtons-nous ici, et remarquons, d'après ces exemples mêmes, qu'il y a deux manières de considérer ce groupe sauveur. Sa vue éveille deux pensées différentes, dont la seconde se présente naturellement au chrétien comme une conséquence de la première. La première

1. Cf. abbé Corblet, *Histoire du sacrement de l'Eucharistie* (1885), t. I, p. 552, 556, 557.

pensée, celle que suggère le regard jeté sur l'étable de Bethléem ou sur le Calvaire, c'est que Marie a été associée à Jésus-Christ quand il s'incarnait et méritait pour nous ; c'est la coopération de la Sainte Vierge à l'acquisition de la grâce. La seconde pensée naît dans notre âme quand, en entrant dans l'église, nous saluons la Vierge du portail, quand nous vénérons le Saint Sacrement déposé dans la chapelle de Notre-Dame, ou, plus généralement encore, quand nous prions devant l'image de la Mère et du Fils : c'est que Marie est encore associée à Jésus-Christ quand il appelle les âmes à la foi et à l'Église, quand il développe en elles la vie surnaturelle, quand il répand sur elles ses bienfaits ; c'est la coopération de la Sainte Vierge à l'application des mérites de Notre-Seigneur, à la distribution de la grâce. Comme il a été dit plus haut, c'est de la distribution des grâces plus encore que de leur acquisition qu'on veut parler, quand on dit que toutes les grâces nous viennent par la Sainte Vierge.

Il est vrai que la coopération à la distribution de la grâce n'est pas une conséquence rigoureusement nécessaire de la coopération à son acquisition. Entre ces deux parties du rôle de la Sainte Vierge, on ne peut guère voir autre chose qu'un lien de convenance : mais ce lien est évident. Il convient, en effet, que Dieu confie la distribution des richesses surnaturelles aux mêmes mains qui les ont gagnées, donc

au Rédempteur et à la Corédemptrice. L'application des mérites de Jésus-Christ forme avec leur acquisition une seule œuvre complète, celle du salut; il convient que Marie coopère de la même manière, c'est-à-dire d'une manière universelle, aux deux parties de cette même œuvre.

Dieu d'ailleurs semble avoir indiqué qu'il en était ainsi quand, dans plusieurs scènes de l'Évangile où Notre-Seigneur, dès le temps de sa vie mortelle, commence à distribuer la grâce, il a voulu que Marie lui fût associée. La première sanctification que Jésus accomplit en ce monde, celle de Jean-Baptiste, se fait par l'intermédiaire et à la parole de Marie¹. Par elle encore est obtenu le premier miracle, celui qui détermine l'acte de foi des apôtres². En marquant ainsi sa place dans les prémices de ses ouvrages, Dieu voulait sans doute nous faire entendre que cette place lui appartient et qu'elle l'occupera toujours. Bossuet le pensait ainsi : car, c'est en considérant ces exemples évangéliques, en même temps que la scène de l'Annonciation, qu'il a posé cette règle célèbre : « Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, *les dons de Dieu sont sans repentance*³, et cet ordre ne se change plus. Il est et sera toujours

1. Luc., I, 41-45.

2. Joan., II, 1-12.

3. Rom., XI, 29.

véritable qu'ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances¹. »

Quand Dieu répand ses grâces sur chacun de nous, il les accorde, comme l'Église les demande, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais, d'après la loi providentielle qui vient d'être exposée, Marie a toujours sa place à côté de Jésus. Dieu, lorsqu'il donne, ne regarde pas seulement son Fils; il regarde le groupe, groupe rédempteur, qui, pour l'application de la rédemption, devient le groupe médiateur ou intercesseur. Dans ce groupe, Jésus-Christ est au premier plan; son intercession est nécessaire, et elle pourrait suffire : elle consiste à

1. Sermon sur l'Immaculée Conception, dans l'avent de Saint-Germain (1669), édit. Lebarq, t. V, p. 609. Dans le développement, Jean-Baptiste représente ceux qui sont appelés à la foi, les apôtres à Cana ceux qui sont justifiés par la foi et la grâce, et saint Jean (Joan., xix, 26-27) ceux qui persévèrent. En associant Marie à Jésus dans ces trois scènes, Dieu montre que « sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce », car toutes ces opérations se ramènent à la vocation, à la justification et à la persévérance. — Cf. plusieurs autres sermons de Bossuet sur la Sainte Vierge.

présenter à Dieu ses mérites, prix surabondant de toutes les grâces, et à demander en même temps pour nous ces mêmes grâces si chèrement acquises. C'est en ce sens que saint Paul représente le Christ « toujours puissant pour sauver ceux qui par lui s'approchent de Dieu, toujours vivant, afin de s'interposer pour nous¹ ». Au second plan est Marie. Son intercession n'est pas exigée par la nature même des choses, mais elle convient à l'ordre de la Providence, et Dieu a voulu qu'elle fût nécessaire; elle tire d'ailleurs toute son efficacité de celle de Jésus-Christ. Marie présente donc à Dieu ses propres mérites, unis à ceux de son Fils. Beaucoup plus encore, elle prie en présentant à Dieu les mérites mêmes de Jésus-Christ; ou, pour le dire autrement, Jésus-Christ, qui sur terre a voulu se présenter à Dieu comme le Fils de Marie, veut encore lui être présenté au ciel de la même façon. Présenter Jésus-Christ, unir ses prières et secondairement ses mérites à l'intercession de Jésus-Christ, voilà précisément en quoi consiste le rôle de Marie dans la distribution de la grâce. Il répond trait pour trait à son rôle dans l'ordre de l'acquisition : Marie a contribué à nous acquérir le droit à toutes les grâces en nous donnant Jésus avec une pleine union de sa

1. Hebr., VII, 25. On sait que l'intercession complète renferme la présentation des mérites et la prière proprement dite.

volonté et de tous ses actes à la volonté et aux actes rédempteurs, et secondairement aussi en méritant pour nous; elle contribue à nous obtenir de fait toutes les grâces en présentant à Dieu ses mérites, mais surtout en lui présentant Jésus et en unissant par la prière sa volonté à l'intercession du Rédempteur. Le salut a commencé par la femme, dans la grande scène de l'Incarnation; par elle encore commence l'œuvre de la collation des grâces : dans le plus secret conseil de Dieu, la prière monte de Marie au Rédempteur, et du Rédempteur à son Père; et la grâce descend sur le monde, accordée par le Père aux mérites de Jésus, et obtenue par Jésus sur la demande de sa Mère¹.

Pour résumer en quelques lignes toute cette théorie, l'ordre présent des décrets divins veut que tout bienfait surnaturel accordé au monde soit accordé avec le concours de trois volontés, et qu'aucun ne le soit autrement. C'est d'abord

1. L'encyclique sur le Rosaire, du 8 septembre 1894, exprime la même idée en ces termes, pris de saint Bernardin de Sienne: « Toute grâce accordée aux hommes arrive jusqu'à eux par trois degrés parfaitement ordonnés; Dieu la communique au Christ, du Christ elle passe à la Sainte Vierge, et des mains de Marie elle descend jusqu'à nous. » Notons toutefois, comme il a été dit plus haut, que cet ordre est celui de la causalité morale: Dieu exauce le Christ, le Christ exauce Marie, et Marie elle-même exauce nos prières, car dans la série des causes morales elle se trouve l'intermédiaire le plus proche de nous. Dans l'ordre de la causalité physique, la grâce est immédiatement produite dans les âmes par Dieu.

la volonté de Dieu, qui confère toutes les grâces; puis la volonté de Notre-Seigneur, médiateur, qui les mérite et les obtient en toute justice, par lui-même; enfin la volonté de Marie, médiatrice secondaire, qui les mérite et les obtient en toute convenance, par Notre-Seigneur. Là est toute la solution du problème posé : en quoi consiste l'intervention de Notre-Dame dans la collation de chacune des grâces ? Mais on peut développer cette solution, et peut-être l'éclairer encore, en montrant comment elle s'applique dans différents cas, et pour diverses catégories de personnes.

Durant les milliers d'années qui ont précédé le Messie, les hommes ont reçu la grâce en vertu des mérites et de l'intercession prévus du Rédempteur et de sa Mère. La grâce leur a été donnée comme à crédit. Quand le Christ est venu, il a versé le prix de tous ces bienfaits; et présenté réellement la prière à laquelle Dieu avait eu égard par avance. Marie a joint à l'intercession de Notre-Seigneur la sienne propre, prévue aussi de toute éternité. Entre le Christ et sa Mère, on peut remarquer cependant, outre la différence d'espèce entre leurs deux intercessions, une différence dans la connaissance des grâces qu'ils obtenaient. Le Christ, non seulement comme Dieu, mais aussi par son intelligence créée, connaissait distinctement tous les hommes dans le passé, le présent et l'avenir, et chacune des grâces qu'il méritait

et obtenait pour chacun d'eux : rien n'est plus certain. Il est au contraire douteux que la Sainte Vierge ait reçu de Dieu une science semblable. Quelques théologiens, il est vrai, l'ont supposé. On peut penser que, du moins à certains moments de sa vie, elle connut par révélation toutes les âmes humaines, et demanda pour chacune de ces âmes chacun des effets de la rédemption. C'est une hypothèse qu'on peut défendre par de bonnes raisons et autoriser par des noms illustres¹. Mais ce n'est, après tout, qu'une hypothèse, et elle n'est pas nécessaire à la théorie de l'universalité d'intercession de Notre-Dame. Si la supposition est vraie, Marie a connu distinctement toutes les grâces, déjà conférées dans les siècles passés, auxquelles sa prière appliquait les mérites du Christ; si elle est fausse, Marie n'en a pas moins obtenu chacune de ces grâces. En unissant sa prière à celle de son Fils, elle demandait tous ces bienfaits et chacun d'eux, quoique sans en connaître le nombre. Si vous implorez d'un homme riche des secours pour tous les habitants d'une ville, secours proportionnés aux

1. Le P. Jeanjacquot cite comme favorables à cette hypothèse : Albert le Grand, saint Antonin, saint Bernardin de Sienne, le cardinal Hugues de Saint-Cher et le P. de Rhodes. Lui-même expose et défend cette manière de voir, *Simples explications sur la coopération de la Très Sainte Vierge à l'œuvre de la rédemption et sa qualité de mère des chrétiens*, §§ 49, 50, 51, p. 152 et suiv. (édit. 1868).

besoins et au mérite de chacun d'eux, vous serez vraiment cause morale de chacune des aumônes distribuées, quand bien même vous n'en sauriez jamais le nombre ni la nature¹.

Le manque de connaissance distincte, s'il offre quelque apparente difficulté pour les grâces conférées avant la glorification de Jésus et de Marie, ne peut plus être objecté lorsqu'il s'agit des grâces distribuées après l'Assomption. Nous tous, en effet, et tous ceux qui sont venus après l'âge apostolique, nous avons peut-être été connus distinctement par la Sainte Vierge durant sa vie; et, quand bien même cette hypothèse serait fausse, nous sommes très certainement connus d'elle depuis l'heure de son couronnement. A chacun des élus, Dieu communique la connaissance des choses de ce monde, au moins dans la mesure de leur rôle et de leurs relations avec les autres hommes; à Marie, dont l'influence est universelle sur l'œuvre du salut, appartient la connaissance de tout ce qui intéresse cette œuvre : par suite, de tous les hommes sans exception et de tous les actes qui les éloignent ou les rapprochent

1. La connaissance générale et implicite, mais non distincte, des grâces obtenues, ne réduirait pas la médiation de Notre-Dame au rang de médiation éloignée. Le chef d'Etat qui, par sa signature, accorde toutes les faveurs contenues sur une liste, les confère immédiatement et prochainement à chacun des particuliers, même s'il n'a pas lu leurs noms. La volonté collective atteint chacun des termes de la collection.

de leur fin surnaturelle. C'est donc avec la connaissance la plus nette, et le plus clairvoyant amour, que Notre-Dame intervient sans cesse en faveur de chacun de nous.

Puisqu'elle intervient dans tous les cas, elle le fait soit après avoir été invoquée, soit même sans l'avoir été. Dans la foule des grâces que Dieu répand, il en est que notre prière appelle du ciel sur la terre; d'autres, qu'aucune prière n'a fait descendre, et qui viennent de la seule bonté de Dieu. Chaque âme a besoin de la grâce pour commencer à prier; elle n'a donc pu demander la première grâce qu'elle reçoit pour cela; la lumière de la foi et les bons mouvements de la volonté vont prévenir l'infidèle, qui jamais encore n'a songé à se recommander au vrai Dieu¹. Ces premiers bienfaits, pleinement indépendants de tout mérite et de toute prière terrestre, sont dus cependant à une prière faite au ciel. Dans sa connaissance de toutes les misères de l'homme, de la sagesse de Dieu et de son infinie bonté, Marie a vu quelles grâces il convenait de demander pour commencer dans

1. On dira que, dans ces cas, si celui qui reçoit la grâce n'a pas prié, un autre homme a pu prier pour lui. Premièrement, ce n'est pas toujours vrai; secondement, de quelque façon qu'on considère des séries alternantes de prières et de grâces, il faudra toujours venir à un point où Dieu commence et donne au premier qui prie la première grâce pour prier. Il faut donc reconnaître qu'une partie des grâces sont données sans qu'aucune prière terrestre les obtienne.

chaque âme l'œuvre du salut¹; elle s'est tournée vers son Fils, et la prière du Christ a été exaucée.

Dans d'autres cas, la grâce a été demandée sur la terre, mais la Sainte Vierge n'a pas été invoquée. Le suppliant s'est adressé directement à Dieu, ou au contraire a confié sa requête à l'un des anges ou des saints. Il faut dire alors de Marie la même chose que de Jésus. Comme le Christ, unique et nécessaire médiateur, est toujours implicitement invoqué, lors même qu'on ne prononce pas son nom, ainsi sa Mère, qui lui est associée, est toujours invoquée avec lui. Toute supplique au roi, qu'elle lui soit directement adressée, ou qu'elle ait été confiée à un personnage de rang inférieur, doit toujours lui être présentée par les mains de ses plus intimes secrétaires. Si l'homme demande à Dieu d'avoir pitié de lui, Dieu abaisse ses regards vers le groupe médiateur; il écoute Jésus et Marie, qui lui répètent ce cri parti de la terre. Si l'homme s'est recommandé à l'un de ses patrons, le bienheureux élève ses yeux vers ce même groupe, et, par Marie et Jésus, il fait monter sa prière jusqu'au trône de Dieu.

Il est enfin des cas où l'on a prié pour obtenir

1. Quelles sont ces grâces pour chaque âme, et pour celles mêmes en qui l'œuvre du salut ne s'achèvera pas? Il est clair qu'il y a là un mystère impénétrable; c'est le mystère même de la répartition de la grâce, devant lequel tout théologien doit s'arrêter: c'est un champ entièrement réservé à la sagesse et à la bonté de Dieu et de Marie.

la grâce, et où l'on a prié par la Sainte Vierge. Cette dernière hypothèse est la plus simple de toutes; on comprend immédiatement comment les choses se passent. On entrevoit même, d'après tout ce qui précède, que l'invocation distincte et explicite de Marie doit donner à la prière une particulière efficacité. C'est d'ailleurs ce que croit la piété des fidèles et ce qu'exprime la formule si populaire du *Souvenez-vous*. Mais ce point a besoin d'être plus complètement expliqué.

Toute prière faite au nom de Jésus-Christ est infailliblement exaucée. Rien n'est plus souvent ni plus solennellement promis dans l'Évangile¹. Par suite, quiconque demande des grâces de salut², et les demande en général au nom du Sauveur, est assuré de les obtenir. Il n'en est pas moins vrai que, parmi toutes les façons de prier, il en est qui sont meilleures que d'autres; la ferveur des fidèles restant la même, certaines prières et certains actes de dévotion sont plus propres que d'autres à

1. Matt., xviii, 19, 20; Marc, xi, 24; Luc, xi, 9, 10; Joan., xiv, 13, 14, et *alibi*.

2. La promesse de Notre-Seigneur doit en effet s'entendre des grâces de salut; elle ne vaut pour les bienfaits temporels qu'autant qu'ils conduisent à la fin surnaturelle. Dieu exauce toujours ceux qui prient au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire ceux qui font valoir auprès de Dieu la médiation du Christ; mais, remarquent les meilleures interprètes, c'est pour l'œuvre du salut, et non pas pour une fin temporelle, que le Verbe s'est incarné et s'est fait notre médiateur.

obtenir la grâce promptement et largement. La raison de cette différence, c'est la très sage volonté de Dieu. Il veut recommander et encourager de préférence telle dévotion, parce qu'elle est plus excellente en elle-même, plus conforme à l'ordre même des choses, plus utile aux fidèles, plus convenable pour telle fin particulière qu'il se propose. La loi générale pourrait se formuler ainsi : on prie d'autant mieux, qu'on se conforme plus parfaitement à l'ordre de la Providence.

Par exemple, Dieu veut parfois honorer tel ou tel de ses saints ; il se plaît à exaucer ceux qui ont recours à cet intercesseur ; il le met, pour ainsi dire, sur le chemin de beaucoup de grâces, et veut que l'on s'adresse à lui ; beaucoup de faveurs, qui ne seront jamais accordées si on ne l'invoque, le seront si on a soin de le prier ; ceux-là obtiendront vite, facilement, abondamment, qui feront passer leurs demandes par l'intermédiaire ainsi désigné : qui peut nier que, de nos jours, des invitations providentielles poussent à se tourner vers saint Antoine de Padoue ? Eh bien ! ce que Dieu fait en faveur des autres saints à certaines époques ou pour une certaine classe de bienfaits, il le fait, sans cesse et pour toutes les grâces, en faveur de la Sainte Vierge. Il l'a mise d'une manière permanente sur le passage de tous les dons célestes ; une foule de faveurs qui, sans elle, ne seront pas données aux

hommes, le seront si l'on a soin de réclamer son intervention ; toutes les demandes qui s'élèvent de la terre devront être agréées et présentées par elle ; par elle les saints, même les plus privilégiés, devront faire parvenir leur intercession jusqu'aux oreilles de Dieu. Par suite, en s'adressant à la Sainte Vierge, on répond toujours au dessein de la sagesse divine, qui est de toujours honorer Marie et de la faire honorer par toutes les créatures ; on pratique les actes de dévotion les plus excellents, après ceux qui s'adressent à Dieu même ; on se conforme à l'ordre même des choses, puisque Notre-Dame est en effet la médiatrice et la dispensatrice de toutes les grâces. En un mot, toutes les fois qu'on a recours à elle, on prie bien, parce qu'on entre dans le plan de la Providence. Joindre l'invocation de Marie à celle d'un saint particulièrement honoré, c'est rendre notre demande plus pressante et plus efficace, par la mention expresse de celle qui devra la faire agréer. Prier Jésus-Christ avec et par Marie, c'est lui être agréable, puisqu'il veut que sa Mère lui soit en effet associée dans la distribution de tous ses bienfaits. Enfin, nous adresser directement à Marie, c'est aller à Dieu, en commençant par le premier des degrés que toute prière doit nécessairement franchir. « Dans la récitation du Rosaire, dit Léon XIII, nous nous arrêtons plus volontiers, en quelque sorte, et plus longuement, sur

le premier de ces degrés. Nous répétons par dizaines la salutation angélique, comme pour gravir avec plus d'assurance les deux autres degrés, c'est-à-dire pour aller par Jésus-Christ jusqu'à Dieu le Père. Notre prière est imparfaite et faible; il faut un appui qui la soutienne et lui donne confiance; aussi nous adressons mainte et mainte fois à Marie la même salutation, la suppliant de prier elle-même Dieu pour nous, et de parler en notre nom. Nos voix trouveront auprès de Dieu faveur et crédit, si elles peuvent se recommander des prières de la Vierge : car c'est à elle que Dieu adresse cette invitation pleine d'amour : *Que votre voix retentisse à mes oreilles, car votre voix est douce*¹. »

Depuis sept siècles déjà, saint Bernard avait dit la même chose dans un passage classique, qui résume toute la théorie de la médiation de la Sainte Vierge : « Honorons donc Marie du plus profond de nos cœurs, du plus intime de nos affections, de tous nos vœux; car telle est la volonté de celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie. C'est, dis-je, sa volonté, mais pour notre bien. Car, en tout et par tous les moyens, il prend soin des misérables : il rassure notre crainte, excite notre foi, fortifie notre espoir, chasse notre défiance, relève

1. Encyclique sur le Rosaire, *Jucunda semper*, 8 sept. 1894.
— Texte cité, Cant., II, 14.

notre pusillanimité. Vous craigniez de vous approcher du Père; effrayé du son de sa voix, vous fuyiez sous le feuillage¹; il vous a donné Jésus pour médiateur... Mais peut-être en lui redoutez-vous encore la majesté divine, car, tout en se faisant homme, il est resté Dieu. Voulez-vous un avocat près de lui aussi? Recourez à Marie... A coup sûr, le Fils exaucera sa Mère, et le Père exaucera son Fils. Enfants très chers, voilà l'échelle des pécheurs, voilà ma plus grande confiance, voilà toute la raison d'être de mon espoir. Quoi donc? Le Fils peut-il repousser, ou être repoussé lui-même; est-il possible que le Fils n'écoute pas, ou qu'il ne soit pas entendu? Ni l'un ni l'autre : « Vous avez, dit l'ange, trouvé « grâce devant Dieu² ». O bonheur! Toujours elle trouvera la grâce, et la grâce est notre seul besoin. Vierge prudente, ce n'est pas la sagesse, comme Salomon, ni les richesses, ni les honneurs, ni le pouvoir, c'est la grâce qu'elle cherchait. C'est en effet par la grâce seule que nous sommes sauvés. Pourquoi souhaitons-nous autre chose, mes frères? Cherchons la grâce, et cherchons-la par Marie; car ce qu'elle cherche, elle le trouve, et elle ne le peut chercher en vain³. »

1. Allusion à Gen., III, 8.

2. Luc, I, 30.

3. Sermo *de Aquaeductu*, in Nativitate B. V. M., §§ 7 et 8; Migne, t. CLXXXIII, col. 441.

III

PREUVES DE LA THÈSE ET DEGRÉ DE CERTITUDE

Preuve d'autorité. Saints et théologiens. Documents pontificaux. Fondements traditionnels où se trouve impliquée la thèse : l'idée que les anciens se font de Marie, la prière à Marie. — Beaucoup regardent la thèse comme contenue implicitement dans le dépôt de la révélation et comme susceptible d'une définition dogmatique.

Toute cette théorie est donc bien cohérente, en même temps qu'elle est pieuse ; mais encore désirerait-on savoir sur quelles autorités et sur quels arguments elle s'appuie, et quel est son degré de certitude ou de probabilité.

Saint Thomas, vers qui les regards se tournent tout d'abord, ne paraît pas avoir posé explicitement la question, ni dit en propres termes que toutes les grâces, du moins dans l'ordre de leur distribution, viennent aux hommes par la Sainte Vierge ; il a dit des choses bien voisines de cette thèse¹ ; il n'a rien dit qui y

1. « Gratia plena... tertio, quantum ad refusionem in omnes homines. Magnum enim est in quolibet sancto,

soit opposé. Et cette attitude de saint Thomas est celle d'un bon nombre de théologiens, des plus anciens surtout. Beaucoup en effet n'ont pas traité la question directement et complètement. En affirmant que la Mère du Sauveur a eu part généralement à l'acquisition de toutes les grâces, ils n'ont pas achevé la théorie, en montrant combien il convenait qu'elle eût part à la collation de toutes. Considérant sur la terre le groupe réparateur, ils n'ont pas fait remarquer que ce groupe garde au ciel les mêmes relations avec les hommes et avec Dieu. Ils n'ont pas dit que l'œuvre rédemptrice, depuis son point de départ, qui est l'Incarnation, jusqu'à son point d'arrivée dans chaque âme, forme un fleuve continu, qui a dû toujours couler par les mêmes canaux.

Du moins, si beaucoup de théologiens n'enseignent pas explicitement la thèse exposée ici,

quod habet tantum de gratia quod sufficit ad salutem multorum; sed quando haberet tantum quod sufficeret ad salutem omnium hominum de mundo, hoc esset maximum, et hoc est in Christo et in Beata Virgine. Nam in omni periculo potes salutem obtinere ab ipsa Virgine gloriosa... Item, in omni opere virtutis potes eam habere in adiutorium, et ideo ipsa dicit Eccli., xxiv, 25 : *In me omnis spes vitæ et virtutis.* » Expositio in Ave Maria, circa med.; edit. Parm., opusc. vi, t. XVI, p. 134. Pour énoncer complètement la thèse, il faudrait dire non seulement que la Sainte Vierge peut obtenir toutes les grâces à tous les hommes du monde, mais qu'elle obtient *de fait* toutes les grâces qui sont accordées. On voit du moins combien saint Thomas la rapproche de Jésus-Christ dans l'ordre de la médiation.

ils n'y contredisent en rien, et l'on peut même dire qu'ils en ont posé les principes. Cette théorie n'est donc pas de celles qui partagent l'École ; elle est omise par beaucoup d'auteurs, mais elle ne semble pas avoir d'adversaires ; du moins n'en pourrais-je citer aucun, qui ait son nom parmi les maîtres¹.

En revanche, le nombre et la qualité de ses partisans forment une imposante autorité. Non que tous s'accordent à donner tous les détails qui ont été exposés plus haut : la plupart n'entrent pas dans autant d'explications ; mais tous sont unanimes dans l'affirmation générale que la Sainte Vierge a part à la collation de chacune des grâces. Tels sont les auteurs d'ouvrages pieux et vraiment théologiques sur la Sainte Vierge, comme le P. Poiré², le P. Crasset³, le

1. Je suis bien loin d'avoir fait la revue complète des théologiens. Cette revue complète donnerait peut-être quelques noms d'adversaires, mais à coup sûr elle allongerait beaucoup la liste des maîtres et des saints favorables à l'opinion que je défends. Du moins n'ai-je donné ici que des citations vérifiées. [On trouvera quelques indications complémentaires dans Terrien, *La Mère des hommes*, t. I, l. v et l. vii, c. 3 et 4. Ce volume n'avait pas encore paru quand fut publié le travail du P. de la Broise. — J.-V. B.]

2. *Triple couronne*, traité II, ch. x, surtout au § 3 ; réédition de 1870, t. II, p. 66.

3. *Véritable dévotion envers la Sainte Vierge*, partie I, tr. I, quest. v, § 2, édit. 1679, p. 31. Il est vrai que le P. Crasset, tout en rapportant avec éloges cette thèse comme le sentiment de beaucoup de saints et de théologiens, n'affirme pas nettement que c'est aussi son opinion propre.

R. P. Petitalot¹, le P. Jeanjacquot². Tels encore des théologiens qui ont rang parmi les maîtres, comme Suarez³, Christophe de Véga⁴, le P. de Rhodes⁵, Contenson⁶. Tels enfin des saints, dont plusieurs sont en même temps des docteurs de l'Église, comme saint Bernard⁷, saint Bernardin de Sienne⁸, saint Léonard de Port-Maurice⁹, le bienheureux Grignon de Montfort¹⁰, saint Alphonse de Liguori¹¹.

1. *Coronula Mariana*, cap. iv, art. 2, § 5, édit. 1866, p. 254; — *La Vierge Mère*, ch. xviii, § 2, édit. 1869, t. II, p. 193.

2. *Simplex explication sur la coopération de la Très Sainte Vierge à l'œuvre de la Rédemption*, surtout §§ 56 et suiv., édit. 1868, p. 178.

3. *De Mysteriis Christi*, disp. XXIII, sect. III, § 5.

4. *Theologia Mariana*, Palaestra XXIX et XXX, §§ 1712 et suiv., édit. 1853, p. 239.

5. *Disputatio unica de Virgine Maria*, quaest. II, sect. III, § 9, édit. 1676, t. II, p. 212; quaest. v, sect. III, in praeamb., p. 265; § 2, p. 267, 268.

6. *Theologia mentis et cordis*, lib. X, dissert. IV, cap. I, excessus 4; dissert. VI, cap. I, speculatio 2, in reflexione; cap. II, specul. 1, in reflex.; specul. 2, circa finem et in reflex.

7. Dans plusieurs de ses sermons sur la Sainte Vierge; *ex professo* dans le sermon de *Aquaeductu*, in Nativitate B. V. M. Migne, t. CLXXXIII, col. 437.

8. *Quadragesima de Evangelio aeterno*, sermo x, de observatione sabbati, art. I, cap. III, édit. 1635, t. II, p. 483; *Sermo de septem flammis amoris*, flamma II, t. III, p. 459; *Sermones de festivitatibus B. V. M.*, sermo III, de glorioso nomine Mariae, art. 3. cap. II, t. IV, p. 104; sermo v, de Nativitate B. V. M., cap. VII, I, (VIII), p. 118; sermo VI, de Annuntiatione, art. I, cap. II, p. 122.

9. *Première allocution à l'entrée dans la paroisse*, fin, *Missions*, trad. Labis, 1886, t. I, p. 41; *Seconde allocution*, fin, p. 44. *Second discours d'ouverture*, p. 88; etc.

10. *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, partie I, ch. I, édit. 1892, p. 14.

11. *Gloires de Marie*, Avis au lecteur; Introduction; part. I, ch. v (question traitée *ex professo*); ch. VI; part. II, dis-

Ce qui est plus encore, à certains égards, c'est de voir cette doctrine insérée dans des documents pontificaux, et rappelée comme une vérité communément admise. « Marie, dit Benoît XIV, est comme le canal céleste, duquel descendent dans le sein des malheureux mortels les eaux de toutes les grâces et de tous les dons¹. » Léon XIII a déjà été plusieurs fois cité, et il serait aisé de multiplier les textes. Ce n'est pas que ces pièces aient l'autorité de documents destinés à enseigner le dogme²; mais lorsque le Pape s'adresse à toute l'Église, même pour une simple exhortation, il ne dit rien à la légère; il n'énonce aucune opinion, même pieuse, qui puisse sembler étrange, nouvelle, peu fondée en théologie; par suite, lorsqu'il répète une proposition plusieurs fois et sans faire de restrictions, c'est qu'elle représente bien l'enseignement des écoles catholiques et le sentiment commun des fidèles. Il faut donc conclure que l'opinion dont il s'agit ici est tout

cours v, sur la Visitation; Réponse à un anonyme (défense de part. I, ch. v). — Les doutes des éditeurs sur l'authenticité du *Speculum B. V. M.* m'ont empêché de mettre saint Bonaventure dans cette liste de saints, où je voulais que tout fût indiscutable.

1. Bulle *Gloriosae Dominae*, dite *Bulle d'or de la Congrégation de la Sainte-Vierge*, vers le début.

2. Entendez : enseigner *ex professo*, soit en définissant, soit en exposant authentiquement. Mais il y a un « enseignement » pratique et autorisé dans les « exhortations » de Léon XIII sur le rosaire, et l'auteur l'entend bien ainsi. J.-V. B.

autre chose qu'une pieuse exagération; c'est une doctrine très conforme à la meilleure théologie, appuyée sur les plus graves autorités, et généralement reçue dans l'Eglise.

Et l'accord qui règne aujourd'hui à ce sujet est conforme à toute la tradition chrétienne. Sans doute, l'intervention de la Sainte Vierge dans la collation de chacune des grâces a été plus clairement exposée et prouvée depuis quelques siècles; mais de tout temps, les Pères et les théologiens catholiques ont eu confusément et implicitement la même idée. Collectionner les textes des auteurs ecclésiastiques, remonter aux plus anciens, choisir les plus clairs, en montrer la force en dégageant les thèses contenues dans des affirmations générales, serait un immense travail¹. Sans entrer dans le détail, qu'il suffise d'indiquer les grandes lignes : le rôle de la Sainte Vierge dans la distribution de tous les dons surnaturels est une conséquence, non pas absolument nécessaire, mais convenable et comme naturelle de son rôle, affirmé depuis les temps les plus anciens, de nouvelle Ève et de coopératrice du salut²; son universelle intercession n'est qu'une part de cette fonction de

1. Ce travail a été fait, pour une bonne part, par le P. Terrien, l. c. — J.-V. B.

2. Justin, *Dial. cum Tryphone*, c; Migne, VI, 709. — Irénée, *Contra Haeres.*, III, xxii; Migne, VII, 955; V, xix, M. VII, 1175. — Aphraate, *Demonstr.* VI, 6; édit. Graffin, I, 295.

médiatrice que les Pères lui attribuent sans préciser, mais aussi sans restreindre, la portée de leurs expressions¹; dans la notion de la maternité de Marie est enfermée celle d'une sollicitude générale pour tous ses enfants et pour chacun de leurs besoins²; l'excellence de la prière de la Vierge sur celle des autres saints emporte l'idée, non seulement d'une beaucoup plus grande force, mais d'une beaucoup plus grande étendue³.

Si, dans les premiers siècles, nous ne trouvons l'universelle intercession de Marie affirmée qu'implicitement et équivalement, quand nous arrivons au septième et au huitième, à l'époque de saint Jean Damascène, de saint André de Crète, de saint Germain de Constantinople, nous rencontrons des textes beaucoup plus clairs. Saint Germain, pour ne citer que lui, s'exprime presque dans les mêmes termes que saint Bernard : les hommes ont recours à la médiation de Marie, elle seule n'a besoin de personne pour s'approcher du Dieu qui s'est fait son Fils, elle obtient de lui toutes les grâces accordées à la terre : « Pour nous, dit-il, éloignés de Dieu dans la multitude de nos péchés, c'est par vous que nous avons cherché Dieu, et nous l'avons trouvé ; et en le trouvant

1. Textes réunis dans Petau, *de Incarn.*, XIV, ix ; édit. Vivès, t. VII, p. 87.

2. Augustin, *de sancta Virginitate*, vi ; etc.

3. Textes dans Petau, *loc. cit.*

nous avons été sauvés. Aussi votre protection est puissante pour le salut, ô Mère de Dieu, et elle n'a besoin d'aucun autre intermédiaire auprès de Dieu... Vraiment, votre magnificence n'a pas de bornes ; votre protection ne se lasse pas ; vos bienfaits sont sans nombre. Car personne qui soit sauvé sinon par vous, ô toute sainte ; personne qui soit délivré de ses maux, sinon par vous, ô immaculée ; personne qui obtienne un don, sinon par vous, ô toute pure ; personne qui reçoive miséricorde et grâce, sinon par vous, ô toute vénérable ! Aussi, qui ne vous dira bienheureuse ? Qui ne vous exaltera, sinon comme il conviendrait, du moins de tout son cœur ? Vous, comblée de gloire ; vous, comblée de béatitude ; vous, grande et admirable, qui avez reçu tant de grandeurs de votre Fils et de votre Dieu : vous, qui pour cela êtes louée par toutes les générations¹. »

A l'argument patrologique, Suarez en ajoute un autre, tiré de la manière traditionnelle d'invoquer la Sainte Vierge soit dans les dévotions privées de chaque fidèle, soit dans la prière publique de l'Église. Ainsi, nous ne demandons pas à un saint d'intercéder pour nous auprès d'un autre, parce que tous sont dans le même ordre ; mais nous demandons aux saints d'intercéder pour nous auprès de Notre-Dame, récitant en leur honneur l'*Ave Maria*, afin qu'ils

1. *Sermo in sanctae Mariae zonam* ; Migne, XCVIII, 380.

le présentent eux-mêmes pour nous à leur Reine. Quelques saints sont puissants pour obtenir un genre particulier de bienfaits ; mais, de quelque grâce qu'il s'agisse, la Sainte Vierge est toujours plus puissante que chacun d'eux. « Enfin, dit le grand théologien, la sainte Église prie la Vierge avec plus d'honneur, l'appelant, par exemple, « notre espérance, notre vie, notre douceur, mère de miséricorde » ; elle l'invoque plus fréquemment et avec plus d'instance que les autres saints. En effet, il n'est pas de jour où elle ne lui offre des prières publiques, soit dans les heures canoniales, soit dans le sacrifice de la messe, soit en donnant à tout le peuple, une, deux ou trois fois par jour, un signal public pour prier la Vierge... De plus, elle met au début des sermons une prière à Marie... Enfin, pour l'invoquer, elle lui a consacré des jours de fête en grand nombre... L'Église pense donc que la prière et l'intercession de la Sainte Vierge lui sont, plus que celles de tous les autres, utiles et nécessaires¹. »

Pour donner à cet argument de Suarez toute sa force, voici peut-être comment on pourrait le proposer. Le moyen dont se sert l'Église pour rappeler que Notre-Seigneur est médiateur universel et que toute grâce vient par lui, c'est de présenter à Dieu par lui toutes ses prières. En effet, dans toute prière liturgique, la médiation

1. *De mysteriis Christi*, disp. XXIII, sect. III, 5.

de Notre-Seigneur est indiquée, au moins par le *Pater*, que nous avons appris de lui et que nous récitons avec lui¹, et par la conclusion des oraisons. De même l'Eglise, dans son office quotidien, ne présente à Dieu aucune prière sans avoir recours secondairement à l'intercession de Marie. N'insinue-t-elle pas par là que cette intercession, d'un ordre inférieur à celle du Christ, est cependant, elle aussi, une intercession universelle et nécessaire?

La Sainte Vierge, en effet, occupe, dans la prière publique, une place entièrement différente de celle des autres saints. La plupart d'entre eux ne sont nommément invoqués qu'une fois par an, au jour et dans les lieux où ils sont fêtés. Les plus honorés sont nommés chaque jour à quelques endroits de la messe et au *Confiteor* de l'office. Mais, chaque fois qu'ils sont mentionnés, la Sainte Vierge l'est avant eux, détachée d'eux et saluée comme Mère de Dieu, bienheureuse, glorieuse, toujours vierge, comme celle à laquelle il importe surtout de

1. C'est seulement par Notre-Seigneur, et en vertu de notre union avec lui, que nous pouvons appeler Dieu *notre Père*. [L'auteur ne veut pas dire que le mot *notre* implique en Dieu la même paternité envers Jésus et envers nous, mais seulement que nous ne sommes enfants de Dieu par adoption qu'en vertu de notre union avec le Fils unique. Le mot *notre Père* ne signifie pas que Dieu soit le Père commun de Jésus et de nous, mais bien le Père commun des fidèles frères, en Jésus et enfants adoptifs du même Père. — J.-V. B.]

s'unir¹. Mais encore, ce qui prouve davantage dans la question présente, si quelques saints privilégiés sont invoqués dans deux ou trois parties de la liturgie quotidienne, la Sainte Vierge l'est dans toutes absolument et sans exception. Chaque fois que, l'office terminé, on va quitter le chœur, l'antienne à la Vierge met sous son patronage les louanges et les demandes qui viennent d'être offertes à Dieu ; au commencement et à la fin de l'office tout entier, et au commencement de chaque heure, l'*Ave Maria* est récité après le *Pater*. Cette dernière règle liturgique est sans exception : du jeudi saint à Pâques, lorsqu'on supprime presque toute invocation des saints et même l'antienne finale à la Vierge, l'*Ave Maria* continue à être de précepte sept fois le jour, dans chacune des parties de l'office. Ainsi, l'Eglise ne prie jamais sans employer, après le *Pater* où nous allons au Père par le Fils, l'*Ave* où nous allons au Fils par la Mère. Et, comme la croyance de l'Eglise se montre dans sa manière de prier, ne voyons-nous pas là que ces trois degrés d'intercession sont voulus de Dieu pour la collation de toutes les grâces, et que jamais on ne peut en supprimer aucun ?

Ces raisons traditionnelles, prises du témoignage des Pères et de la pratique de l'Eglise,

1. « Communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosae semper Virginis Mariae, genitricis Dei et Domini Nostri Jesu Christi », etc.

paraissent assez graves à plusieurs théologiens pour soutenir que l'intervention de la Sainte Vierge dans chacune des grâces n'est pas seulement une vérité, mais encore une vérité relevant du domaine de la foi proprement dite. Suivant eux, cette thèse serait contenue, au moins implicitement, dans ce que Dieu nous a révélé du rôle de Marie, et quelque jour lorsqu'elle aura été mieux étudiée et mise en lumière, elle pourrait être l'objet d'une définition dogmatique. Le temps et l'étude des maîtres et des fidèles, qui éclairent sans cesse davantage tous les articles du symbole, montreront si cette pieuse espérance est excessive. Sans prétendre donner, comme on dit en théologie, la note exacte de la thèse, qu'il suffise d'en avoir exposé le sens et brièvement indiqué les très solides fondements.

SECONDE PARTIE

MARIE, MÈRE DE GRACE

Par J.-V. BAINVEL

I

ENTRÉE EN MATIÈRE ET POSITION DE LA QUESTION

1. *Marie, notre Mère.* 2. *Toutes les grâces par Marie.*

1. Les contemporains de saint Stanislas Kostka nous ont dit avec quel feu dans le regard et de quel ton pénétré le jeune seigneur polonais, enfant privilégié de Marie, répétait sans cesse « La Mère de Dieu est ma mère », et comment à ceux qui lui demandaient s'il aimait bien la sainte Vierge il répondait, avec un naturel qui ravissait tout le monde : « Comment ne l'aimerais-je pas ? Elle est ma mère. » Il ne faisait qu'exprimer, avec une vivacité qui n'était qu'à lui, le sentiment profond de tout cœur chrétien à l'égard de Marie, et l'amour filial qui nous est comme naturel envers la mère de Jésus.

Cet amour ne dit jamais : « Assez. » Aussi quand l'Eglise eut donné au monde la définition de l'Immaculée Conception, les dévots de Marie se mirent à songer quel joyau pouvait manquer encore à la couronne d'honneur que les enfants ne cessent, à travers les siècles, d'offrir à leur Mère. Dès lors, ils ont eu en perspective la définition de son Assomption corporelle. Préparer, amener, hâter cette définition leur a paru la principale, sinon la seule chose, qui restât à faire, dans le domaine des vérités glorieuses que l'Eglise ait encore à dire de Marie. On travaille donc à « aider le Saint-Esprit » dans cette œuvre, et nul doute que le succès ne réponde, un peu plus tôt, un peu plus tard, aux prières et aux efforts de ceux qui voudraient voir définir l'Assomption. Il semblerait, à entendre quelques-uns, qu'après cela tout sera dit : l'Eglise n'aurait plus rien à nous apprendre sur la sainte Vierge ; ou, du moins, le progrès ne pourrait plus être dans la proclamation d'aucun dogme nouveau.

Eh bien ! gloire en soit au Dieu qui a fait Marie si grande et si belle, cette vue n'est pas exacte. Marie (la pensée est de saint Thomas) plonge, pour ainsi dire, dans l'infini divin ; jamais on n'ira au fond de ses gloires et de ses grandeurs, puisqu'elle a sa part dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, que les anges, suivant le mot de saint Pierre, n'ont jamais fini de sonder. Mais il y a sur Marie

une grande vérité à éclaircir, à mettre en tout son jour, à définir même, s'il plaît à Dieu : c'est celle de sa maternité spirituelle, et c'est une au moins des prérogatives de cette maternité, sa part dans la distribution de toutes les grâces qui nous viennent par Jésus-Christ. C'est sur ce point que je voudrais attirer l'attention.

Je ne prétends pas, traiter ici la question dans toute son ampleur : la chose a été faite par d'autres, et bien faite¹. Mais je voudrais, en quelques pages substantielles, en donner l'idée précise, en marquer l'importance, dire où elle en est, en indiquer les fondements théologiques, signaler quelques moyens à prendre pour la faire avancer et pour hâter, s'il plaît à Dieu, une définition dogmatique.

2. Tout n'est pas dit de Marie quand on l'a étudiée comme mère de Dieu. Il faut encore l'étudier dans sa maternité spirituelle, comme mère des hommes, comme mère de grâce. Ces deux maternités sont, en elle, inséparables. Que la seconde soit toute dépendante de la première, la chose est évidente. Mais de la première elle-même on ne peut traiter à fond sans déjà parler de la seconde. Cependant celle-ci, comme celle-là, demande une étude à part ; car il s'y rattache

1. Citons, dès à présent, le P. Jeanjacquot, le P. Terrien, le P. Hugon, le Quatrième Congrès marial breton. — Voir, à l'*Appendice I*, la bibliographie du sujet, et, à l'*Appendice II*, la doctrine du P. Terrien sur l'ensemble de la question.

plus d'une question délicate dont ni l'apologiste, ni le théologien, ni le dévot de Marie ne sauraient se désintéresser. L'idée que nous nous faisons de Marie, nos rapports avec elle, le culte que nous lui rendons ne s'expliquent et ne se justifient pleinement que si la mère de Jésus est aussi notre mère, mère de grâce et médiatrice des dons qui nous viennent de Jésus. Aussi le P. Terrien, dans son grand ouvrage sur la Sainte Vierge, après avoir consacré deux volumes à Marie comme Mère de Dieu, n'a pas cru que ce fût trop de lui en consacrer deux autres comme Mère des hommes. Notre intention ici est beaucoup plus modeste. Nous n'entrerons pas dans le détail des questions que le docte et pieux écrivain a traitées tout au long ; mais nous voudrions dégager en quelques pages les fondements d'une doctrine sans laquelle on ne comprendrait qu'imparfaitement la Mère de Jésus et la dévotion des chrétiens pour celle qu'ils nomment si spontanément leur Mère et dont ils se sentent les enfants. Aussi bien cette doctrine mariale nous aide-t-elle à entrer plus intimement en rapports fraternels avec Jésus lui-même. Car si nos relations avec Jésus conditionnent en quelque sorte notre dévotion à Marie, nos relations avec Marie ont, en retour, une grande influence sur notre dévotion à Jésus. Newman en faisait la remarque dans sa belle lettre à Pusey sur le culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise romaine, et il

attribuait, pour une bonne part, à la dévotion filiale envers Marie la conservation de la foi en la divinité de Jésus dans les pays catholiques. C'est dans cet esprit que nous étudierons ici la maternité spirituelle de Marie et la principale prérogative de cette maternité, la part de la Sainte Vierge dans l'économie de la grâce.

II

IMPORTANCE DE LA QUESTION

Pour la théologie mariale ; pour mieux comprendre l'économie du christianisme ; pour la dévotion à Marie ; pour expliquer et justifier le culte que nous lui rendons.

Les dévots de Marie aimaient jadis à comparer entre eux ses privilèges et ses prérogatives, pour peser à loisir lequel lui était le plus glorieux ou devait lui être le plus cher. Procédé un peu naïf peut-être, mais qui avait l'avantage, entre autres, d'aider à creuser les idées et à les retourner sous toutes les faces. Ici la question n'est pas si tel autre privilège, si l'Assomption par exemple, est ou n'est pas plus glorieux à Marie que sa maternité spirituelle. En elle, tout se tient, tout se commande, tout concourt à former un temple magnifique dont la clef de voûte est la maternité divine. Ni les privilèges personnels ne sont complètement distincts l'un de l'autre, ni la distinction n'est possible de privilèges qui regarderaient directement Marie et d'autres qui regarderaient directement les hommes. Marie est tout ce

qu'elle est et pour elle et pour nous, comme elle est tout ce qu'elle est pour Jésus et pour Dieu. Son privilège le plus intime, l'Immaculée Conception, n'est pas seulement en rapport étroit avec sa maternité divine, il touche de très près à sa dignité de Mère des hommes, de première des rachetés, de Reine de l'humanité régénérée. Son Assomption glorieuse semble exigée en quelque sorte par ses titres de Reine du ciel à côté du Roi Jésus, de Médiatrice universelle à côté du Médiateur divin, d'inséparable associée du grand Vainqueur de la mort et de l'enfer. Mais sans essayer des distinctions impossibles ni des comparaisons trop artificielles, il est permis d'indiquer de quelle portée est pour Marie et pour son culte le titre de Mère des hommes et de trésorière universelle des grâces divines.

Si rien autant que sa maternité divine ne la met en rapport étroit avec Dieu, aussi près de lui qu'une créature peut l'être du Créateur, rien autant que sa maternité spirituelle ne la met en rapport étroit avec le monde des rachetés, aussi près de chaque homme en particulier que la mère l'est de son enfant. Jésus, comme unique Médiateur entre Dieu et nous, n'a pas seulement une causalité lointaine sur notre sanctification et notre salut. Il est de toute notre vie spirituelle : pas un acte surnaturel qui ne soit de lui, pas une grâce ni un accroissement de grâce qui ne lui soit dû. Et de là vient que

nous le mêlons à toutes nos prières, que tout notre culte se rapporte à lui; de même que nous ne pouvons rien sans lui, nous ne voulons, ni ne demandons, ni n'essayons rien dans l'ordre surnaturel qu'avec lui et par lui. Nous pouvons n'y pas penser explicitement ou ne pas le dire en termes exprès; mais nous savons bien que Jésus est partout dans notre vie spirituelle, et c'est là le présupposé de toutes nos prières et de tous nos efforts. Si Marie est inséparable de Jésus, si elle intervient — au-dessous de lui, mais avec lui — dans chacune des grâces qui nous viennent de Dieu, et par là dans chacune de nos œuvres surnaturelles, notre dévotion en prendra un caractère particulier, notre recours sera d'un genre à part, et là même où nous ne la mêlerons pas explicitement dans notre prière et dans notre vie surnaturelle, notre prière et notre vie surnaturelle seront comme imprégnées de sa douce influence. Et qui dira tout ce que donne au christianisme d'attrait, de charme, de puissance, ce parfum de Marie partout présente, cette continuelle intervention de la mère?

Il y a plus. C'est tout le mystère de l'Incarnation, c'est toute l'économie du salut qui s'en ressent. Pour nous, en effet, ce n'est pas tout à fait la même chose d'être sauvés par Jésus tout seul, ou de l'être par Jésus ayant toujours et partout Marie à ses côtés comme sa mère et comme la nôtre; de même que ce

n'est pas tout à fait la même chose d'avoir été perdus par Adam tout seul ou par Adam et par Ève.

C'est assez pour montrer à qui sait voir la grande portée spéculative et pratique de la question présente. Elle est capitale pour la théologie mariale et pour le culte de Marie; elle touche au fond même du christianisme. Il vaut donc la peine qu'on s'en occupe. Si elle est, avant tout, affaire de théologie et de piété, l'apologiste lui-même ne peut s'en désintéresser, puisque, comme nous le disions en commençant, la dévotion du catholique envers Marie et le culte qu'il lui rend ne se comprennent bien qu'à la lumière de cette grande vérité.

III

ÉTAT PRÉSENT DE LA QUESTION

État présent de la question. Que Marie soit notre Mère, c'est chose acquise ; que Marie intervienne dans la distribution de toutes les grâces et comment il faut expliquer cette intervention, ce sont des doctrines où tout n'est pas encore élucidé.

Où en est exactement la question ? Il faut distinguer entre la maternité spirituelle et l'intervention dans la distribution de toutes les grâces. La maternité spirituelle est depuis longtemps dans l'enseignement de l'Église. Non pas qu'elle ait jamais été l'objet d'aucune définition dogmatique, mais il suffit, pour s'en rendre compte, de lire un livre sur Marie, d'entendre parler les prédicateurs, d'interroger la conscience des fidèles, d'écouter la liturgie. Celui-là ferait scandale qui s'aviserait de nier que Marie est notre mère. Mais la question de l'universelle intervention dans la distribution des grâces n'est peut-être pas aussi avancée, du moins dans le monde théologique.

Pour la piété chrétienne, en effet, elle n'est pas douteuse. « Tout par Marie » est, depuis

saint Bernard, comme un axiome sans cesse répété par les prédicateurs, affirmé dans les livres de dévotion, tenu par les fidèles comme une vérité reçue. Ils sont étonnés — je parle des fidèles instruits et pieux — quand on leur dit que cette idée n'est pas encore dans l'enseignement officiel de l'Église; ils sont presque scandalisés d'apprendre que certains théologiens n'osent la donner comme absolument certaine.

La question théologique n'avait peut-être pas été examinée jusqu'à ces derniers temps avec toute l'ampleur et la précision qu'elle demande. De bons et solides travaux ont été faits au cours du dix-neuvième siècle, où elle est étudiée de plus près. On ne saurait en donner ici qu'une idée sommaire. On trouvera le détail dans les travaux du P. de la Broise dont il va être question. Nommons seulement, après le bienheureux Grignon de Montfort et saint Alphonse de Liguori au dix-huitième siècle, Faber, Petitalot, Jeanjacquot et Mgr Pie au dix-neuvième, parmi ceux qui ont le plus travaillé à répandre ou à éclaircir cette doctrine. Le P. Jeanjacquot, notamment, publiait un volume qui a fait faire un pas à la question théologique, et dont se sont beaucoup servis les prédicateurs qui ont pris à cœur d'expliquer aux fidèles les fondements solides de la dévotion à Marie¹.

1. *Simple explications sur la coopération de la très sainte Vierge à l'œuvre de la Rédemption*, Paris, 1868.

En mai 1896, le P. de la Broise, dans un article des *Etudes* ¹, abordait plus directement encore la question de la coopération de Marie à la distribution de toutes les grâces. Il se demandait ce qu'on veut dire au juste « quand on répète que toutes les grâces nous viennent par la sainte Vierge » ; s'il y a là « une pieuse exagération ou une vérité solidement appuyée sur les principes de la foi ». « Répondre à ces questions, ajoutait-il, serait peut-être rendre service ; ce serait remplacer, dans un certain nombre d'esprits, des idées vagues par des idées claires². » Il y répondait avec cette netteté dans la profondeur qui est le fruit de l'analyse patiente et de la méditation soutenue. « Il faut conclure, disait-il, après avoir cité, entre autres autorités solides et nombreuses, de graves paroles de Benoît XIV et de Léon XIII (dans un autre article, il y a joint Pie IX), que l'opinion dont il s'agit ici est tout autre chose qu'une pieuse exagération ; c'est une doctrine très conforme à la meilleure théologie, appuyée sur les plus graves autorités, et généralement reçue dans l'Église³. » Il finissait ainsi :

« Ces raisons traditionnelles, prises du témoignage des Pères et de la pratique de l'Église, paraissent assez graves à plusieurs théologiens

1. C'est celui qui forme la première partie du présent volume.

2. *Etudes*, t. 68, p. 5. Voir ci-dessus, p. 2.

3. *Etudes*, l. c., p. 27. Voir ci-dessus, p. 38-39.

pour soutenir que l'intervention de la sainte Viergedans chacune des grâces n'est pas seulement une vérité, mais encore une vérité relevant du domaine de la foi proprement dite. Suivant eux, cette thèse serait contenue, au moins implicitement, dans ce que Dieu nous a révélé du rôle de Marie, et quelque jour, lorsqu'elle aura été mieux étudiée et mise en lumière, elle pourrait être l'objet d'une définition dogmatique. Le temps et l'étude des maîtres et des fidèles, qui éclairent sans cesse davantage tous les articles du symbole, montreront si cette pieuse espérance est excessive. Sans prétendre donner, comme on dit en théologie, la note exacte de la thèse, qu'il suffise d'en avoir exposé le sens et brièvement indiqué les très solides fondements ¹. » Quatre ans plus tard, il prend plus résolument parti. Dans un beau travail sur *La Sainte Vierge au dix-neuvième siècle*, il disait : « La vérité reconnue est toujours féconde. Le privilège de l'Immaculée Conception, en particulier, tient aux autres gloires de Marie... La définition de 1854, en donnant la certitude de foi à l'un des principaux points de départ du raisonnement théologique (Marie « détachée de la masse des vaincus et aussi rapprochée que possible du Christ vainqueur »), assure et facilite le progrès... Elle met Marie à sa vraie place... Son rôle de mère

1. *Etudes*, l. c., p. 30-31. Voir ci-dessus, p. 45.

du Verbe incarné et sauveur l'établit dans un ordre à part et lui donne de toutes spéciales relations et avec Dieu et avec les hommes. Plus on concevra clairement l'étroite union du Fils et de la Mère, et plus apparaîtra, comme découlant de cette union et comme une des fonctions de cette maternité, l'intervention universelle de Marie dans la distribution de la grâce. Voir distinctement ce qui d'abord était compris dans une vue confuse et générale, c'est en quoi consiste précisément le développement du dogme. •

« Or, l'universelle médiation de la sainte Vierge dans l'ordre de la grâce se dégage de plus en plus comme une vérité distincte... Apparaîtra-t-elle bientôt assez évidemment contenue dans l'idée traditionnelle de la Mère de Dieu et des hommes, pour permettre de porter à ce sujet une décision dogmatique ? Beaucoup l'espèrent, et, parmi les points de doctrine relatifs à la sainte Vierge, sa médiation universelle paraît être (avec l'Assomption) l'un des plus prochainement définissables ¹. »

Quand le P. de la Broise écrivait cette page, on voyait déjà poindre à l'horizon un livre où la question serait traitée enfin avec l'ampleur qu'elle mérite. Le P. Terrien venait de publier les deux premiers volumes de *La Mère de Dieu et la Mère des hommes*, ceux qui traitent de *La*

1. *Etudes*, 1900, t. 83, p. 302.

Mère de Dieu; les deux autres, consacrés à *La Mère des hommes*, étaient annoncés comme prochains. Ils ont paru en 1902, et ceux-là mêmes n'ont pas été déçus qui attendaient le plus de la science et de la piété de l'auteur. Ces deux volumes, on peut le dire, roulent tout entiers sur la question qui nous occupe, puisqu'ils sont consacrés à la maternité de grâce et au culte spécial qui est dû à Marie comme mère de Dieu et notre mère. Mais le premier volume, notamment, la traite tout au long et *ex professo*. L'auteur y étudie tour à tour, « d'après les Pères et la théologie », le fait et les raisons providentielles de la maternité spirituelle de Marie, les bases de cette maternité (mérite, consentement à l'Incarnation, consentement et compassion aux souffrances de Jésus), sa promulgation (notamment au Calvaire), l'exercice de ces fonctions maternelles par la coopération à la distribution des grâces, et par son universelle médiation, au-dessous mais à côté de Jésus. Il distingue avec grand soin : la coopération de Marie à la Rédemption, c'est-à-dire à l'œuvre terrestre de Jésus-Christ et à l'acquisition des grâces ; sa coopération générale à l'application du sang rédempteur ou à la distribution des grâces ; enfin son universelle médiation ou son intervention *actuelle* dans *toutes* les grâces qui nous viennent de Dieu. Il explique, avec une grande puissance d'analyse théologique et une grande clarté,

comment la sainte Vierge coopère ainsi à notre salut, et comment aucune grâce ne nous vient que par elle, par son intervention spéciale et actuelle.

A entendre le pieux auteur nous parler de l'universelle médiation de Marie et de sa coopération à la distribution des grâces, il semblerait que ceux-là ont cause gagnée qui trouvent dans l'affirmation constante et universelle de l'Église les fondements suffisants pour définir, non seulement que Marie est mère de tous les fidèles et que nul n'est sauvé sans sa puissante intercession, mais encore qu'elle a sa part dans toutes les grâces qui nous viennent de Dieu; si son rôle n'est que secondaire, si elle n'est que le *canal* tandis que Jésus est la *source*, il n'est ni moins général que celui de son Fils, ni moins étendu. Et cependant, quand il parle de l'intervention *actuelle* de Marie dans la distribution de *toutes* les grâces, il ne donne plus l'affirmative que comme une pieuse croyance, qu'on peut librement discuter et même rejeter. N'est-ce pas retirer d'une main ce qu'il accorde de l'autre? Pas tout à fait. Il distingue, en effet, avec la subtilité d'un théologien, entre coopération et coopération *actuelle* : pas une grâce ne nous vient où Marie n'ait sa part; mais cette part est-elle aussi celle d'une intervention *actuelle*? On peut se le demander. L'auteur répond oui, à parler en gros. Il n'admet pas le doute pour « cette universalité qui comprend

la plus grande part, la très grande part des bienfaits de l'ordre surnaturel ». Mais si l'on parle d'intervention actuelle dans la distribution de *toutes* les grâces *sans exception*, il est moins affirmatif. Lui-même tient pour le oui, et il montre qu'on a d'excellentes raisons d'y tenir. Mais il s'abstient d'examiner si la *pieuse croyance* (c'est ainsi qu'il la qualifie, comme on faisait pour l'Immaculée Conception avant que l'Église eût prononcé) a chance de prendre place un jour parmi les dogmes définis.

L'auteur du présent travail a cru pouvoir et devoir être plus explicite dans un mémoire présenté au Congrès marial de Fribourg en 1902, dont les pages qui suivent ne sont guère que la reproduction, adaptée et mise au point. Il a nettement pris parti pour la définibilité de cette pieuse croyance, entendue dans toute sa plénitude, c'est-à-dire au sens d'une intervention actuelle de Marie dans la distribution de toutes les grâces qui nous viennent par les mérites du Sauveur. Il l'a présentée non seulement comme certaine, mais comme susceptible d'une définition de foi. Le Congrès agréa le mémoire et formula quelques vœux, destinés à favoriser un mouvement en ce sens et une étude plus approfondie.

Depuis lors, quelques livres ont paru où sont étudiées la maternité de grâce et la médiation de Marie : ceux, entre autres, du P. Lépicier, du P. Hugon, du P. Largent, de M. Campana,

du P. Lodiél, du P. Godts¹. A part le P. Lépicier, le P. Hugon et le P. Godts, qui l'ont traitée *ex professo*, ces auteurs l'ont laissée là où elle était : ils ont affirmé, à leur tour, l'universelle médiation de Marie et sa maternité spirituelle, mais sans préciser ni distinguer, comme avait fait le P. Terrien, et sans insister spécialement sur son intervention *actuelle* dans la distribution de *toutes* les grâces ; mais aussi sans avoir, sauf le P. Largent, les timidités du docte théologien. Le troisième Congrès marial breton, tenu à Guingamp en 1910, a traité de la coopération de Marie à l'œuvre de Notre-Seigneur, depuis l'Incarnation jusqu'à sa mort en croix et la mission du Saint-Esprit, ce qui est un des aspects de sa maternité de grâce. Cette maternité de grâce fit l'objet principal des travaux présentés au quatrième Congrès, qui se réunit au Folgoat, en 1913. La question y est examinée sous toutes ses faces, avec beaucoup de savoir et de piété. Quelques-unes de ces études sont des modèles de science théologique et d'érudition. Cependant Pie X, dans son Encyclique sur la sainte Vierge, en 1904, à propos du cinquantième anniversaire de la définition de l'Immaculée Conception, rappelait la même doctrine, sans d'ailleurs rien

1. Tout récemment M. Girerd y est revenu dans la *Revue du clergé français*, 1^{er} et 15 mai, 1^{er} juin 1920. Il annonce la prochaine publication d'un livre sur la matière. Voir, *Appendice I*, la note bibliographique.

ajouter à ce qu'avaient dit ses prédécesseurs. Benoît XV a fait de même, en terminant son Encyclique sur la paix. D'après quelques feuilles de piété mariale, il aurait, dans une audience privée, exprimé nettement la pensée qu'on pourrait définir, sans la moindre difficulté, comme un dogme de foi, non seulement la maternité spirituelle de Marie et son universelle médiation, mais encore son intervention actuelle dans la distribution de toutes les grâces¹.

Voilà où en est, pour le moment, la question que nous allons traiter ici, non pas dans toute son ampleur, mais de façon que le lecteur puisse juger lui-même de ses fondements solides et de ses attaches avec les dogmes fondamentaux de l'Incarnation, de la Rédemption, de la divine maternité de Marie.

1. Même si le fait est vrai, il doit être entendu qu'il ne faut attacher à ces paroles aucune valeur officielle ; mais ce serait un encouragement précieux et un stimulant au travail. [Depuis l'impression de cette page, un fait nouveau est intervenu, et de grande importance, la concession d'une fête, avec office propre, de Marie médiatrice. Voir appendice v,]

IV

LA THÈSE FONDAMENTALE : MARIE NOUVELLE ÈVE

L'idée protestante de Marie. L'idée vraie. Comment la coopération de Marie à l'Incarnation implique une coopération immédiate et prochaine à toute l'œuvre rédemptrice. Unité de cette œuvre, et comment le Fiat de l'Incarnation porte sur toute l'histoire des âmes.

Peut-on, en quelques pages, donner l'idée nette d'une question si complexe? Nous allons l'essayer, non pas tant pour prouver la thèse que pour en préciser, sur quelques points, le sens et la portée, pour en montrer les fondements et les attaches dogmatiques.

Voici donc la thèse : *Marie a sa part dans l'œuvre de notre rédemption et de notre salut, part secondaire et toute subordonnée à celle de Jésus, mais non moins étendue ni moins universelle; si bien que de Marie aussi on peut dire qu'il n'y a ni salut, ni sanctification, ni grâce aucune dans le monde humain, où elle ne soit intervenue et ne continue d'intervenir à côté de Jésus. C'est le sens et la portée de ses titres de médiatrice et de mère.*

A regarder les choses superficiellement et en profane, il semblerait, au premier abord,

que la part de Marie dans notre rédemption se réduisît à bien peu de chose, à la part des autres mères dans les œuvres de leurs enfants, ou à moins encore. La Rédemption, en effet, est l'œuvre de Jésus. Marie nous a donné le Rédempteur ; mais ce n'est là qu'une coopération lointaine à la Rédemption, aussi lointaine en apparence que celle de la mère de Condé à la victoire de Rocroi, ou de la mère de Jeanne d'Arc au rétablissement des affaires de Charles VII. Encore est-il que les autres mères ont sur leurs enfants, par rapport à ce qu'ils *seront*, et donc en quelque sorte par rapport à ce qu'ils *feront*, les influences multiples et profondes de l'hérédité, de l'éducation, du milieu : l'enfant ne doit pas à sa mère que la vie ; tel homme lui doit à peu près tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Mais l'œuvre rédemptrice est d'un caractère tellement transcendant et divin que l'influence maternelle n'y saurait atteindre. Et si nous regardons non plus l'acte rédempteur, la mort de Jésus en croix, mais son prolongement en nous par la grâce et les sacrements, par la vie surnaturelle et la glorification suprême, Marie se perd de plus en plus dans le lointain : son influence apparaît plutôt comme celle d'une condition, nécessaire à certains égards, mais qui, une fois posée, ne concourt plus à l'effet.

Et telle est à peu près l'idée que les protestants se font de Marie. Jésus est né d'elle, et

c'est tout. L'Évangile nous la montre chez Élisabeth, à la crèche, à Cana, au pied de la croix, avec les Apôtres au jour de la Pentecôte ; mais qu'est-ce que cela fait à la Rédemption et à notre salut ? Saint Paul n'exclut-il pas expressément tout autre médiateur que Jésus ; saint Pierre ne dit-il pas en propres termes qu'il n'y a pas pour nous d'autre nom de salut que celui de Jésus ; Jésus lui-même n'a-t-il pas assez fait entendre à sa mère, en plus d'une circonstance, qu'elle n'avait pas à se mêler de ses affaires dans les choses de son Père, dans son œuvre de thaumaturge ou de rabbi ? Ils concluent à lui faire le moins de part qu'il est possible dans l'œuvre du Sauveur, comme si donner à Marie c'était ôter à Jésus.

Tout autre est l'enseignement de l'Église depuis ses origines jusqu'à nos jours, tout autrement significatives les indications que sait trouver dans l'Écriture, à la lumière de la vérité vivante qu'elle porte en elle-même, la dépositaire infaillible de la vérité chrétienne.

Voici en quels termes le cardinal Billot formule cet enseignement :

« De la Vierge mère, il faut dire, en général, qu'elle tient dans l'ordre de la réparation la même place qu'Ève dans l'ordre de la ruine ; car, comme nous l'enseigne la prophétie insigne de la Genèse, toute l'œuvre rédemptrice est une sorte de revanche contre le démon, et tout ce que Satan avait imaginé pour nous

perdre, Dieu l'a retourné pour notre salut ; ainsi, au nouvel Adam qui est le Christ, il fallait que fût inséparablement unie, pour ruiner l'œuvre du diable, une nouvelle Ève, qui est Marie ¹. »

Je ne m'attarderai pas à prouver cette thèse. Le P. Billot le fait très bien par l'Écriture, et le P. Terrien par la tradition chrétienne. D'ailleurs, quiconque s'est occupé de la question sait assez que, s'il y a une doctrine claire dans l'Église, c'est celle de la nouvelle Ève à côté du nouvel Adam. Mais on peut chercher à savoir ce que contient exactement cette idée, et comment on peut rattacher à la maternité divine des prérogatives qui n'ont rien d'analogue dans les maternités ordinaires.

Admettons donc le fait comme donné par la tradition chrétienne : Marie a eu sa part avec Jésus dans l'œuvre de notre rédemption, et son action est regardée par l'Église comme se prolongeant à travers les siècles dans la distribution des grâces, dans la sanctification et le salut de ceux qui se sanctifient et qui se sauvent. Mais comment s'explique cette tradition ? Comment a-t-on entendu cette action et son prolongement dans l'histoire surnaturelle de l'humanité ? Comment les Pères, partant de la coopération de Marie à l'Incarnation de Jésus, arrivent-ils

1. *De Verbo Incarnato*, 3^e édition, th. xxxix, p. 350, Rome, 1900.

à la médiation de Marie dans la distribution des grâces et dans notre salut ? Ne semble-t-il pas qu'il y ait là un sophisme inconscient, une fausse application de l'axiome : *Causa causae est causa causati* ?

Pour nous rendre compte de la difficulté, relisons, dans un bréviaire d'avant 1913, à l'octave de la Nativité, quelques fragments d'une homélie qui, si elle n'est pas textuellement de saint Cyrille, reproduit cependant sa pensée : « A vous aussi, sainte Mère de Dieu, louange. Car vous êtes la perle précieuse de l'univers ; vous êtes le flambeau qui ne s'éteint pas, la couronne de la virginité, le sceptre de la foi orthodoxe, le temple qui ne croule pas, contenant celui que rien ne saurait contenir ; Mère et Vierge par qui est béni, dans l'Évangile, celui qui vient au nom du Seigneur. Par vous est glorifiée la sainte Trinité, par vous célébrée la croix précieuse, et adorée dans tout l'univers. Par vous le ciel tressaille, les anges et les archanges sont dans la joie, les démons tremblent et l'homme lui-même est rappelé au ciel. Par vous toute créature, captive dans l'erreur idolâtrique, a été amenée à la connaissance de la vérité, et les fidèles sont arrivés au saint baptême, et dans tout l'univers ont été fondées des églises. Avec votre aide les nations viennent à la pénitence. Bref, par vous, le Fils unique de Dieu, la lumière véritable, a brillé pour ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre

de la mort. Par vous les prophètes ont annoncé l'avenir, par vous les apôtres ont prêché le salut aux gentils. Qui pourra célébrer vos louanges ô Marie, Mère et Vierge? » Cyrille et les autres Pères avec lui ne confondent-ils pas la coopération lointaine avec la coopération directe et prochaine, ne passent-ils pas trop facilement de l'Incarnation aux effets de l'Incarnation?

On peut répondre que les Pères avaient l'idée, au moins implicite, de la coopération de Marie à l'œuvre rédemptrice tout entière, à notre salut et aux grâces par lesquelles nous nous sauvons, non moins qu'à l'Incarnation qui est le commencement du salut; l'idée aussi du lien entre sa coopération à l'Incarnation et sa coopération à toute l'œuvre surnaturelle de Dieu dans le monde. Ainsi s'explique tout naturellement leur langage; et d'ailleurs, ils s'en sont expliqués eux-mêmes en termes qui ne laissent aucune place au doute. Mais on peut répondre plus directement, en entrant avec eux dans l'intime du plan divin.

Avec nos habitudes d'analyse, si utiles d'ailleurs et parfois nécessaires, nous sommes portés à regarder comme choses distinctes l'Incarnation, les différents mystères de Jésus, la Rédemption, les grâces qui nous préviennent et nous sanctifient, le salut enfin. Et ce sont choses distinctes, en effet, à ne regarder que l'exécution et les causes secondes. Mais, dans le plan divin, ce ne sont là que des parties d'un

même tout, qui est l'*œuvre rédemptrice*. L'œuvre rédemptrice est une dans l'intention divine, notre salut par Jésus; l'Incarnation et les différents mystères du Christ ne sont que pour la Rédemption, la Rédemption n'est que pour notre salut. Œuvre unique en partie double. Il y a l'Incarnation, la vie et la mort de Jésus pour nous racheter, nous réconcilier, nous mériter toutes les grâces qui seront départies à chacun de nous quand viendra notre tour de défilier devant Dieu sur la scène du monde; et il y a toutes les grâces particulières qui nous sont préparées en vue des mérites de Jésus pour nous amener du péché, où nous sommes conçus, jusqu'au ciel, où nous devons appartenir éternellement à la plénitude du Christ : grâces multiples et infiniment variées qui forment la trame de la vie surnaturelle et de l'action divine dans les âmes.

On ne saurait trop insister sur cette unité de l'œuvre rédemptrice. Il y a là notamment une grande lumière pour comprendre le langage des Pères qui nous étonnait tout à l'heure, et pour nous faire une idée exacte du rôle de Marie dans la Rédemption.

S'il est acquis, en effet, que Marie a sa part à côté de Jésus dans l'*œuvre rédemptrice*, elle a, par là même, sa part dans notre sanctification et dans notre salut, donc aussi dans toutes les grâces qui nous sont données en vue du Rédempteur : tout cela, c'est l'*œuvre rédemptrice*.

Et tout cela se rattache immédiatement à la maternité divine. Pour tout expliquer, il suffit de nous reporter au moment de l'Incarnation. Qu'est-ce que Dieu propose à Marie par l'ange Gabriel ? Sur quoi porte le *oui* de Marie aux propositions divines ? Quelle affaire se négocie entre l'envoyé céleste et l'humble fille de David ? Est-ce chose d'ordre privé, si je puis dire, laquelle d'ailleurs aura son contre-coup sur l'humanité tout entière ? Demande-t-on uniquement à Marie de vouloir bien être la mère de Jésus, quitte ensuite à Jésus de sauver le monde comme il lui plaira ? Ce n'est pas ainsi que l'entend la tradition catholique ; ce n'est pas l'idée que suggère la simple lecture du texte évangélique. L'ange ne parle pas seulement des grandeurs personnelles de Jésus. C'est le Sauveur, c'est le Messie attendu, c'est le Roi éternel de l'humanité régénérée, dont on propose à Marie de devenir la mère. On lui propose par là même de coopérer au salut de l'humanité, à l'œuvre messianique, à l'établissement du royaume annoncé. C'est pour cela qu'elle est pleine de grâce, pour cela qu'elle est bénie entre toutes les femmes.

Ainsi l'ont entendu tous les saints Pères. Pour eux, ce qui se négocie directement et immédiatement entre l'Ange et Marie, c'est l'œuvre rédemptrice, c'est le sort de l'humanité. On ne peut donc pas distinguer en Jésus la personne *privée*, dont Marie serait la mère,

et la personne *publique*, à l'œuvre duquel sa mère n'aurait qu'une part lointaine et indirecte. Ainsi, par le seul fait de sa coopération à l'Incarnation, Marie coopère à l'œuvre rédemptrice, et cela d'une manière prochaine et directe, comme si l'Incarnation eût suffi pour nous sauver.

L'Incarnation, c'est la Rédemption commencée, c'est notre salut procuré (si nous-mêmes n'y mettons obstacle). Coopérer à l'Incarnation, c'est donc coopérer directement à la Rédemption, coopérer directement à notre salut. En autres termes, c'est comme Sauveur que le Verbe s'incarne, et, en s'incarnant, il a déjà en mains, ou plutôt il est lui-même, le prix de notre rachat et de toutes les grâces qui seront pour nous la distribution en monnaie du prix infini qui, à l'Incarnation, est remis à Marie. C'est donc tout Jésus que nous devons à Marie, *Jésus comme rançon* et *Jésus comme source de grâce*.

Sans doute, ce n'est pas l'Incarnation qui nous sauve, c'est la mort du Verbe incarné. Mais Jésus ne s'incarne que pour mourir : « Dieu a tant aimé le monde, disait Jésus, qu'il a donné son Fils unique », et ce « don » emporte et la croix et toutes les grâces par lesquelles « quiconque croit en Jésus ne saurait périr, mais aura la vie éternelle ». Mais si Dieu nous donne ainsi son Fils unique, il nous le donne par Marie; et si le don de Jésus, suivant le mot

de saint Paul, emporte tous les dons de la grâce, depuis notre baptême jusqu'à notre ciel, Dieu, en nous donnant Jésus par Marie, nous donne tout par Marie.

Telle est la portée du consentement de la Vierge à l'Incarnation, tel est le sens que lui donne la tradition catholique. Quand on a compris cela, on ne trouve plus rien d'excessif aux paroles des Pères, rien d'hyperbolique dans leurs formules.

Toute l'œuvre rédemptrice est suspendue au *Fiat* de Marie. Et de cela la Vierge a pleine conscience. Elle sait ce que Dieu lui propose ; elle consent à ce que Dieu lui demande, sans restriction ni condition : son *Fiat* répond à l'ampleur des propositions divines, il s'étend à toute l'œuvre rédemptrice. L'histoire surnaturelle du monde est groupée là comme autour de son centre. Le *Fiat* de l'Incarnation, prononcé dans la lumière divine par la Vierge tout investie de Dieu, prend, par l'union de la volonté de Marie avec la volonté de Dieu, quelque chose de l'immensité du plan divin, qui embrasse dans sa magnifique unité toute l'œuvre de réparation et de salut¹.

1. Quelques théologiens emploient pour exprimer cette coopération de Marie le mot *corédemptrice*. Ainsi faisait déjà Véga. Ainsi font, sans hésiter, les théologiens de Guingamp et du Folgoat. D'autres, tel le cardinal Billot, sont d'avis que mieux vaut éviter le mot, partie pour ne pas donner prise aux calomnies des Protestants, partie parce

Et voilà pourquoi il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs l'explication de la coopération de Marie à notre sanctification et à notre salut.

que le titre de *Rédempteur* leur paraît avoir quelque chose d'unique et d'incommunicable, la mort rédemptrice étant le fait de Jésus seul; mais ils admettent le titre de *coréparatrice*. Le mot importe assez peu, semble-t-il, dans le cas présent, tout le monde étant d'accord sur la chose. Voir *Appendice III*. — Il y a, pour le dire en passant, une autre formule où l'accord autrefois n'était pas parfait. Quelques théologiens, comme Véga, croyaient pouvoir soutenir que Marie avait pu nous mériter *de condigno* la Rédemption et les grâces qui en sont la suite; ils donnaient d'ailleurs à ce mot un sens moins précis et moins strict que celui qui s'y attache maintenant. L'usage n'a pas sanctionné cette formule, et à bon droit. Il faut réserver le mérite *de condigno*, en cette matière, à Notre-Seigneur lui-même; mais on peut attribuer à Marie un mérite *de congruo*, et le Pape Pie X a employé le mot, dans l'encyclique de 1904, en disant que Marie nous a mérité *de congruo* toutes les grâces que Jésus nous a méritées *de condigno*.

V

COOPÉRATION ACTUELLE AU CIEL

Comment cette unité du plan divin exige que Marie continue d'intervenir au ciel dans la distribution des grâces. Ce qu'insinue l'Evangile.

Quand Marie n'aurait pas à notre reconnaissance et à notre amour d'autre titre que ce *Fiat*, avec son concours maternel à l'Incarnation, ce serait assez pour l'appeler en toute justice la coopératrice de notre salut, et notre Mère dans l'ordre surnaturel ; ce serait assez pour dire que toutes les grâces nous sont venues et nous viennent par elle, puisque nulle grâce ne nous est faite qu'en vue et en vertu du premier don que Dieu nous a fait par elle, du don de Jésus.

Tous les chrétiens savent que Marie a dû consentir à la Rédemption, et que Jésus n'est pas mort sans le consentement de sa mère. Mais tous ne savent pas au juste où placer ce consentement. Par une pente naturelle de l'esprit, on aime à se figurer Jésus, avant d'aller à l'œuvre que son Père lui a donnée, faisant ses adieux à sa mère, et lui demandant filialement

la permission de mourir pour le salut du genre humain. Le *oui* de Marie n'était pas nécessaire à ce moment — car un temps vient où même un fils ordinaire peut agir sans ses parents — mais il l'avait été, Dieu le voulant ainsi, et Marie l'avait dit irrévocablement au moment de l'Incarnation. Toute sa vie d'ailleurs, elle continuera de le dire par l'union parfaite de sa volonté avec celle de Dieu et de son Fils, et elle sera là, pour renouveler solennellement son *Fiat* au pied de la croix. Toute sa vie encore, elle continuera de prêter à l'œuvre rédemptrice son concours maternel : auprès de Jésus d'abord, qu'elle nourrit, qu'elle élève, qu'elle prépare comme une victime de sacrifice ; auprès des âmes ensuite, qu'elle instruit, qu'elle soutient, dont elle est mère aussi.

Il n'était pas nécessaire que nous revissions Marie auprès de Jésus, ni à Bethléem, ni à Cana, ni au Calvaire. Mais combien il était convenable qu'elle y fût, continuant son œuvre maternelle, inséparable de lui aux grands moments de sa mission terrestre, aux différentes étapes de sa carrière de géant. Dieu le voulut pour nous rappeler la grande réalité que nous essayons de comprendre quelque peu ; il le voulut, pour que nous vissions Marie à l'œuvre, renouvelant, continuant, achevant ce qu'elle avait fait à l'Incarnation.

Les peintres et les sculpteurs, qui nous montrent la Mère de douleur tenant en ses

bras le corps inanimé de son Fils, ne semblent songer qu'à la douleur maternelle. On peut y voir autre chose encore. Il y a là, en effet, un symbole aussi grandiose qu'il est touchant : la victime du Calvaire aux bras de Marie, n'est-ce pas la Vierge mère offrant à Dieu l'hostie de réconciliation, n'est-ce pas le prix de notre rançon et le titre de toutes les grâces de Dieu remis en ses mains ?

Et ceci nous amène à une seconde considération très importante. Cette même unité du plan divin, qui nous permet de voir tout le rôle de Marie dans son consentement à l'Incarnation, exige qu'elle continue de coopérer à notre salut, qu'elle continue d'intervenir dans toutes les grâces qui coulent sur le monde. Cette intervention toujours actuelle de Marie est souvent indiquée en termes exprès par les anciens. On en peut voir les preuves notamment chez le P. Terrien. Elle est visible dans la tradition catholique. Mais on peut montrer directement qu'elle est déjà contenue, au moins implicitement, dans l'idée générale de la coopération de Marie à l'œuvre rédemptrice, telle que cette coopération nous apparaît dans les documents de la tradition.

Quelle est, en effet, l'idée traditionnelle ? Marie est indissolublement unie à Jésus dans notre rédemption. Mais l'influence de Jésus ne s'arrête pas à sa mort. Nous savons qu'au ciel il ne cesse d'offrir ses mérites pour nous

attirer les grâces de sanctification et de salut. Il faut donc dire la même chose de Marie.

Avec Jésus sur la terre pour faire l'œuvre rédemptrice, elle est avec lui au ciel pour la continuer en nous. Autrement la fin ne répondrait pas au commencement. Il y aurait une sorte de discordance entre les diverses parties du plan divin, une rupture dans son unité. En autres termes, l'œuvre rédemptrice n'est pas une œuvre faite une fois pour toutes par Jésus, à charge ensuite pour Dieu de distribuer les grâces méritées par le sang divin, tandis que le Sauveur, perdu dans sa gloire et sa béatitude, oublierait, pour ainsi dire, les âmes qu'il a rachetées, et laisserait à son Père le soin de les mener au terme; il continue d'intervenir auprès de Dieu pour nous : c'est lui qui fait jaillir et qui dirige les flots de la grâce sur les âmes rachetées de son sang; non seulement Dieu ne fait rien dans l'ordre surnaturel qu'en vue et en vertu des mérites acquis par Jésus, il ne fait rien qu'en vue et en vertu de son interpellation actuelle pour chacun de nous.

Mais Jésus n'était pas seul dans la première partie de l'œuvre; Marie était avec lui. S'il était seul dans la seconde, l'unité du plan divin serait rompue : il faut que l'intervention actuelle de Marie s'unisse à l'intervention actuelle de Jésus; ils étaient ensemble à la peine : il faut qu'ils soient ensemble à la gloire;

si le Roi du ciel agit encore pour nous, la Reine doit être avec lui dans l'action.

Ne serait-il pas étrange que le rôle de Marie finît au ciel, qu'elle y fût moins que sur la terre, une reine qui ne règne plus ?

Aussi bien, l'Écriture même nous insinue assez clairement, si nous savons comprendre, que Marie doit continuer au ciel ce qu'elle a fait sur terre. Dieu ne l'a pas voulue seulement à l'Incarnation et au Calvaire ; c'est porté par sa mère et comme à sa voix que Jésus fait sentir ses premières influences en sanctifiant saint Jean ; elle est à la crèche pour recevoir et introduire les premiers adorateurs ; elle est à Cana pour obtenir de Jésus son premier miracle, qui lui gagne ses premiers disciples ; elle est dans le Cénacle, au berceau de l'Église naissante, reine et maîtresse des apôtres. Elle est donc à toutes les phases importantes de la vie du Christ ; elle est dans les principales circonstances qui marquent et la distribution des bienfaits du Christ et le mouvement des âmes vers le Christ. N'est-ce pas un signe suffisant de l'intention divine ? La tradition catholique n'a pas hésité : dans les faits évangéliques, elle a reconnu des indices de la vérité qu'elle portait vivante en elle-même depuis les origines, et elle est partie de là pour affirmer hardiment l'intervention actuelle de Marie dans la distribution des grâces.

VI

MARIE, MÉDIATRICE ET MÈRE

Comment la même vérité se dégage des titres de médiatrice et de mère que nous donnons à Marie. Médiatrice (ne faisant qu'un avec Jésus) entre Dieu et nous, médiatrice entre Jésus et nous, elle nous donne Jésus, et elle nous donne la grâce de Jésus, soit par son action sur terre soit par son intercession au ciel. Mère des hommes, elle l'est par là même qu'elle est mère de Jésus, le chef du corps mystique dont nous sommes les membres : nous devenons ses enfants par la régénération, qui nous fait frères de Jésus. Comment Marie devient notre mère à l'Incarnation et comment au Calvaire. Rapport de cette maternité avec les grâces que nous recevons de Dieu, et comment ce rôle de mère emporte l'intervention actuelle de Marie dans toute notre vie spirituelle.

Les mêmes conclusions se dégagent plus nettement encore quand on étudie, toujours en se rappelant l'unité de l'œuvre rédemptrice, les titres principaux par lesquels les chrétiens aiment à se formuler la coopération de Marie, j'entends ceux de médiatrice et de mère.

Marie est médiatrice. Nous le disons en deux sens. Tout d'abord pour marquer d'une façon

générale que Marie est à côté du Médiateur, qui est Jésus, et ne faisant qu'un avec lui, dans l'œuvre de notre réconciliation avec Dieu, de notre sanctification et de notre salut. Cela ne veut pas dire, puisqu'il faut le répéter sans cesse en face des calomnies sans cesse renouvelées des protestants, cela ne veut pas dire que nous admettions un second médiateur à côté du Médiateur unique, ni que la médiation de Jésus nous paraisse insuffisante, ni que nous donnions quelque chose à Marie en dehors de Jésus. Mais elle est là, près du Médiateur, pour le constituer, si j'ose dire, Médiateur parfait, en prenant dans la médiation de vie la place que Dieu a voulu lui faire, comme Ève était auprès d'Adam dans la médiation de mort; pour le mettre dans son rôle de Médiateur, ne faisant qu'un avec lui dans la médiation.

Nous le disons d'une façon plus précise et plus spéciale de Marie comme médiatrice entre Jésus et nous : médiatrice pour nous donner Jésus, et avec lui toutes les grâces de la Rédemption ; médiatrice pour nous introduire à Jésus, intercéder pour nous auprès de lui et attirer sur nous sa pitié et ses faveurs.

En quelque sens qu'on le prenne, ce nom de médiatrice emporte la double coopération à l'œuvre rédemptrice dont nous avons parlé, coopération par son action sur terre, coopération par son intercession au ciel, — l'une et l'autre universelles, comme la médiation de Jésus, et

s'étendant à toutes les grâces qui nous sont accordées en vue de Jésus. La chose s'entend de soi, quand on pense à l'unité de l'œuvre rédemptrice et à l'indissoluble union de Marie à Jésus dans le plan de rédemption et de salut par le Dieu-homme. Qui nous donne Jésus comme auteur de toute grâce, nous donne par là même toutes les grâces que Jésus est venu nous mériter. Qui a eu un tel rôle dans le don de Jésus, ne saurait être sans influence actuelle sur la distribution de la grâce, la grâce n'étant pour ainsi dire que l'extension et le prolongement de Jésus jusqu'à nous, n'étant que le terme auquel doit aboutir dans l'intention divine le don de Jésus. Qui est partout médiatrice avec Jésus, ne peut cesser d'unir son action à l'acte même en vue duquel Jésus a fait tous ses autres actes de médiateur. Et ainsi, de quelque côté qu'on la regarde, la médiation de Marie emporte son intervention dans la distribution des grâces.

Plus doux et plus profond encore que le nom de médiatrice, est celui de mère, que nous donnons à Marie; plus étroite aussi l'union de ce nom avec la part de Marie dans la distribution des grâces. Que Marie soit notre mère, la vraie mère de tous les vivants, la tradition catholique le proclame dès les tout premiers siècles. Que ce ne soit pas là seulement un nom de tendresse, mais qu'il y ait sous le nom une réalité profonde, nul n'en saurait douter qui se soit

tant soit peu rendu compte du caractère et des conditions de notre vie surnaturelle.

Dans l'abstrait, coopération à l'œuvre rédemptrice ne dit pas nécessairement maternité. Mais, en fait, c'est tout un. La coopération de Marie dans notre naissance et notre développement surnaturel est une coopération maternelle, et nulle analogie n'est plus apte à nous faire entendre cette grande vérité d'ordre supérieur, inaccessible en elle-même à nos sens et à notre raison, que l'analogie exprimée par le mot de mère.

La vie surnaturelle, nous le savons, nous est donnée par une sorte de régénération, de seconde naissance : naissance à la grâce par le baptême, naissance à la gloire par notre entrée dans la vie bienheureuse. Cette régénération emporte, dans l'ordre actuel, notre incorporation à Jésus-Christ : nous ne recevons la vie surnaturelle qu'en devenant un avec Jésus-Christ ; nous ne vivons de cette vie surnaturelle que si nous demeurons en lui, comme le sarment doit rester uni au cep et le membre au corps.

Devenus un avec Jésus, nous sommes les fils du Père céleste en tant que nous sommes les frères de Jésus, les frères du Fils bien-aimé. Ainsi Jésus est à la fois Fils unique et premier-né parmi beaucoup de frères : Fils unique, parce que ceux qu'il veut bien appeler ses frères ne sont regardés comme fils par le Père céleste qu'à la condition d'être recouverts de Jésus ;

premier-né parmi beaucoup de frères, qu'il donne comme fils au Père céleste en répandant sur eux quelque chose de lui-même, en étendant jusqu'à eux le privilège de sa filiation céleste.

Il y a donc en Jésus comme une double manière d'être, on peut dire, en un sens, comme une double personne — non pas la personne divine et la personne humaine, ce serait l'erreur de Nestorius — mais la personne physique et la personne morale. Il y a Jésus, Fils unique du Père éternel, seul saint, seul objet des complaisances de son Père ; et il y a Jésus, chef de l'humanité régénérée, attirant à lui, en se communiquant à eux, tous les membres de l'humanité pour ne faire avec eux qu'un seul corps, dont il est la tête, le principe de vie et d'action, le lien d'unité, et dont les hommes sont les membres, recevant tout de leur union avec le chef. Mais — et c'est là une remarque capitale pour l'intelligence de ce qui va suivre — ces deux formalités sont inséparables en Jésus : les deux choses ne font, pour ainsi dire, qu'une. Si nous pouvons et devons les distinguer par l'esprit, nous ne pouvons ni ne devons les considérer comme distinctes en réalité. Et cela tient à cette unité du plan divin, dont il a été si souvent question dans le cours de cette étude. Jésus n'est venu, en fait, que pour être le premier-né parmi beaucoup de frères, que pour donner, en les incorporant à sa personne, des fils à son Père céleste ; il n'a

pas d'autre raison d'être que de rattacher l'humanité à son Père en la rattachant à lui-même. Il n'y a pas en Jésus l'homme privé et l'homme public : il n'est que pour sa mission.

Et ainsi s'explique la maternité de Marie par rapport aux hommes. Mère du Christ, de Dieu fait homme, elle est par là même mère du Christ comme chef de l'humanité, mère du Christ dans ses membres, mère de tous ceux qui n'ont d'être surnaturel qu'en faisant un avec le Christ. On ne peut donc séparer en Marie la mère de Dieu et la mère des hommes. Jésus est inséparable de ses frères, il n'est que pour eux ; et elle n'est la mère du Frère aîné que pour être la mère de tous les frères à venir.

Ainsi, en consentant à devenir la mère de Jésus, elle consentait, par le même acte, à être la mère de tous ceux qui devaient faire partie du corps mystique. Les frères de Jésus sont donc les fils de la mère de Jésus : en devenant mère de l'un, elle devient la mère de tous.

Et Marie a vu et compris cela en disant le *Fiat* de l'Incarnation. A-t-elle vu distinctement, quand elle disait ce *Fiat*, chacun de ceux qui devaient être un jour ses fils ? Dieu voulut-il que chacun de nous fût, à ce moment, présent à sa pensée ? C'est une question nouvelle, différente de celle qui regarde le fait même de sa maternité. Il y a de bonnes raisons pour croire qu'elle les a vus. Mais ces raisons n'ont pas la même certitude que le fait de la

maternité. Celui-ci reste indépendamment de l'autre.

On le voit, c'est au moment de l'Incarnation qu'il faut encore se reporter pour avoir le fondement de la maternité spirituelle. On dit souvent que Marie est devenue notre mère au pied de la croix. Ces paroles ont un sens vrai, car c'est à la croix et par la croix que se fait la Rédemption, que l'humanité est régénérée. Puis donc que la régénération, à parler en général et dans l'abstrait, s'opère à la croix et par la croix, puisque dans cette régénération nous devenons enfants de Marie, on peut regarder la croix comme le lieu de notre douloureux enfantement. D'ailleurs, le *Fiat* de l'Incarnation est déjà le *Fiat* du Calvaire, et Marie n'en serait pas moins notre mère quand elle n'aurait pas été au pied de la croix, quand elle serait morte avant le jour du sacrifice suprême.

Cependant, il convenait que notre mère fût là. Elle y était, comprenant comme aucune créature ce qui se faisait alors, s'unissant de toute son âme à l'œuvre de son Fils : elle nous y enfantait dans la douleur. Jésus entendait-il, en donnant Jean pour fils à Marie et Marie pour mère à Jean, signifier cette maternité spirituelle ? Quelle que soit la solution qu'on adopte¹, la

1. Beaucoup d'auteurs entendent de tous les rachetés les paroles de Jésus : *Voici votre fils... Voici votre mère* ; non seulement les simplistes, mais les doctes eux-mêmes, comme

maternité de grâce aura toujours son fondement suffisant dans la tradition. Tant qu'on gardera la théologie de saint Paul sur le corps mystique du Christ, et sur notre incorporation à Jésus-Christ, on trouvera dans le consentement et la coopération à l'Incarnation le consentement et la coopération à notre régénération en Jésus, qui constituent la maternité spirituelle.

Or, la maternité spirituelle de Marie est en rapport étroit avec toutes les grâces qui nous viennent de Dieu. Ce sont ces grâces, en effet, qui nous font enfants de Dieu et frères de Jésus ; c'est par elles que se développe toute notre vie surnaturelle ; c'est par elles que se fait notre naissance au ciel, terme de notre régénération, épanouissement de la vie surnaturelle, qui n'est ici-bas que comme la fleur dans le bouton. Dès lors, le concours de Marie à ces grâces se présente comme une action *maternelle* (il faut l'entendre évidemment par analogie et dans l'ordre moral). Considération d'autant mieux fondée que notre vie surnaturelle tout entière peut être regardée comme un enfantement mystique de Jésus en nous, et comme un développement de

le P. Terrien et le P. de la Broise. Nous n'avons pas à examiner la question ; mais quelle âme vraiment chrétienne n'aime à se les appliquer, à les entendre comme dites à Marie par rapport à elle-même, et à elle-même par rapport à Marie ? — Voir Terrien, *La Mère des hommes*, t. I, l. v, notamment, c. 2 et c. 5. Cf. R. de la Broise, *La Sainte Vierge*, c. 3, p. 182-186.

son corps mystique par notre propre développement surnaturel.

Comment faut-il entendre ce concours maternel de Marie à notre enfantement surnaturel dans la grâce ici-bas, dans la gloire au ciel? Rappelons-nous encore que l'œuvre rédemptrice est une. Dès lors, le seul consentement et la coopération maternelle de Marie à l'Incarnation suffiraient à tout expliquer : c'était le consentement, c'était la coopération à l'enfantement complet de Jésus, lequel comprend toutes les grâces données à tous les hommes et ne s'achèvera que par l'entrée du dernier des élus dans la gloire.

Mais cette même unité du plan divin exige que Marie continue au ciel de concourir à toutes les grâces qui nous viennent de Dieu. A notre régénération actuelle, à notre enfantement graduel par la grâce à la gloire, à notre croissance surnaturelle, au développement laborieux de Jésus en nous pour arriver à la plénitude du ciel, il faut que corresponde une action actuelle et continue de la mère qui nous enfante et qui enfante Jésus en nous.

Ce concours ne saurait être, semble-t-il, un concours physique à la production de la grâce en nous ¹. Ce ne peut être qu'une intervention

1. Moins décisif sur ce point que le P. de la Broise, ci-dessus, p. 6, je dis : *semble-t-il*; car quelques théologiens, le P. Hugon notamment, attribuent à Marie une causalité physique instrumentale actuelle dans la production de

de volonté, un désir exprimé à Dieu, une présentation incessante de Jésus et de ses mérites, la prière enfin et l'intercession. Mais ce concours moral, comment supposer que l'amour d'une mère ne le demande pas, comment supposer que Dieu refuse à la plus aimée et à la plus aimante des mères l'honneur et la joie de la maternité spirituelle dans toute sa plénitude ? Les chrétiens ont toujours compris la maternité de Marie en ce sens, non seulement comme un acte passé dont l'effet continuerait de se faire sentir sur nous, mais comme une intervention actuelle dans notre enfantement à la grâce et à la gloire, dans la formation de Jésus en nous.

toutes les grâces qui nous viennent de Dieu (grâce sanctifiante et grâces actuelles, grâces sacramentelles et autres), causalité analogue à celle que saint Thomas attribue à l'humanité de Notre-Seigneur. J'avoue n'avoir pu comprendre encore en quoi consisterait cette causalité de la Sainte Vierge, ni comment elle s'exercerait. Je ne puis donc ni l'approuver, ni la combattre. Peut-être la question est-elle, pour une bonne part, une question de mots. Voir *Appendice* III, 2.

VII

CERTITUDE DE CETTE DOCTRINE

Certitude de cette doctrine, notamment pour l'intervention actuelle dans toutes les grâces.

Je n'ai pas tout dit, tant s'en faut, sur cette grande question. Et je regrette notamment de ne pouvoir m'arrêter à une comparaison entre nos deux mères, Marie et l'Église, qui nous aiderait singulièrement à grouper nos idées et à mettre en relief la nature et l'étendue de la coopération de Marie à l'œuvre rédemptrice, de sa médiation et de sa maternité de grâce¹. Je ne puis m'attarder non plus, ni sur la nature et les modes variés de cette intervention de Marie dans notre vie surnaturelle — ce que le P. Terrien appelle très heureusement l'exercice des fonctions maternelles — ni sur certaines idées qui touchent de près à notre question, sans cependant se confondre avec elle, comme la toute-puissance suppliante de Marie, la certitude d'être

1. Pour cette comparaison entre Marie et l'Église dans l'œuvre de notre sanctification et dans la pensée des chrétiens, on peut voir Terrien, *La Mère des hommes*, t. II, l. VIII, surtout c. 1, 2, 3, 4, 7.

exaucé en recourant à elle, la nécessité de recourir à elle pour obtenir ce qu'on demande, et notamment la nécessité d'une certaine dévotion à Marie pour être sauvé. Pour ces questions et autres du même genre, qu'il me suffise de renvoyer encore au beau livre du P. Terrien¹.

Il reste à dire un mot, en finissant, d'un point qui touche plus directement à notre sujet. Quelle certitude ou, pour parler le langage technique, quelle note théologique peut-on attribuer aux conclusions dont nous avons essayé d'indiquer le sens et les fondements?

Si l'on parle en général de la coopération de Marie à l'œuvre rédemptrice, c'est là sans nul doute une vérité qui touche à la foi, et il n'y aurait, si quelqu'un s'avisait de la nier, aucune difficulté à la définir. Les protestants crieraient peut-être. Mais ils ne pourraient se donner une apparence de raison qu'en faussant l'idée catholique de cette coopération et en nous prêtant la prétention absurde d'égaliser la mère et le Fils, de faire de Marie une déesse, d'ôter à Jésus pour donner à Marie.

1. Le P. de la Broise en touche plusieurs points dans l'étude reproduite ci-dessus. J'ai moi-même donné ailleurs d'autres considérations sur le rôle maternel de Marie dans notre vie spirituelle, comme éducatrice, comme modèle, etc. Elles sont omises ici, comme ne se rapportant pas directement à l'objet propre de la présente étude, qui est la maternité de grâce, la place de Marie dans l'œuvre de notre salut et de notre sanctification. Pour les autres aspects de la question, on peut voir *La vie intime du catholique*, § IV, et *Le saint Cœur de Marie*, épilogue.

Il faut dire la même chose pour les deux titres sous lesquels les chrétiens affirment et se représentent cette coopération, celui de médiatrice et celui de mère. Et, remarquons-le bien, cette coopération, comme médiatrice et mère, ils ne l'entendent pas uniquement ni directement du concours de Marie aux œuvres de Jésus sur la terre, à son incarnation et à sa mort en croix : ils l'entendent avant tout d'un concours de Marie à notre sanctification et à notre salut, d'une part de Marie dans les grâces qui nous sanctifient et qui nous sauvent; ils ne l'entendent donc pas uniquement d'un concours lointain et médiat, mais d'un concours direct et prochain.

Dire la même chose encore des deux moments que l'on peut distinguer dans l'exercice de ce concours. Marie a coopéré à notre sanctification et à notre salut pendant qu'elle était sur la terre, coopération dont l'acte premier et principal a été le consentement et le concours à l'Incarnation; coopération continuée durant toute la vie de Marie par l'adhésion incessante de sa volonté à l'œuvre de son Fils ici-bas et par le concours — soit d'action, soit de prière — qu'elle sut donner à la formation de Jésus et à celle des apôtres et des premiers membres de l'Église. C'est le premier moment.

Nous avons vu comment ce consentement et ce concours d'action ou de prière ne portaient pas seulement sur des faits particuliers, mais comment ils s'étendaient à l'œuvre rédemptrice

dans toute son ampleur, et comment, par conséquent, ils étaient regardés par les Pères, et doivent être regardés comme atteignant aussi notre sanctification et notre salut, comme y étant une coopération directe et prochaine. Par là, le premier moment exige le second, le concours au ciel. Marie continue au ciel, par sa prière et par son intercession indissolublement unies à celles de Jésus, son œuvre de médiatrice et de mère, et cette œuvre de prière et d'intercession s'étend évidemment à l'ensemble de l'œuvre rédemptrice : elle est générale et universelle, puisqu'elle ne se distingue en rien, par l'étendue, de l'intercession de Jésus.

Cette double coopération de Marie, sur terre et au ciel, fait sûrement partie de l'enseignement catholique : les deux sont d'ailleurs inséparables, et les chrétiens songent à peine à les distinguer ; ils voient que l'une et l'autre ont leur centre dans la maternité divine, comme elles sont l'une et l'autre l'exercice normal de la médiation et de la maternité spirituelle. Tout cela est indiscutable et indiscuté. Tout cela peut être défini. Sur ce point, le P. Terrien lui-même, si réservé dans ses affirmations, est aussi affirmatif que personne.

Reste une question. *Toutes les grâces sans exception* nous sont-elles données à l'intercession de Marie, nous viennent-elles par Marie, comme elles nous sont données à l'intercession de Jésus, comme elles nous viennent de

Jésus? Ici quelques théologiens semblent hésiter. Saint Alphonse ne donnait la thèse affirmative que comme très probable. Le P. Terrien, nous l'avons vu, se tient aussi sur une certaine réserve. Cette réserve, il faut le répéter, ne porte en rien ni sur l'universelle médiation de Marie, ni sur sa maternité de grâce, ni sur sa coopération à l'œuvre de notre sanctification et de notre salut par son intervention dans la distribution des grâces. Cela admis, la question douteuse, à supposer qu'il y ait doute, se réduirait à bien peu de chose, à ceci au plus : l'intervention *actuelle* de Marie dans la distribution des grâces doit-elle s'entendre de *toutes* les grâces *sans exception*, ou bien, admise, en gros et pour la généralité des grâces, l'intervention de Marie comme indiscutée et indiscutable, peut-on faire des exceptions et discuter sur l'universalité absolue? Les raisons d'être moins affirmatif sont, d'une part, que cette question spéciale n'a guère été traitée que dans ces derniers temps et que partant les témoignages explicites sont moins nombreux; d'autre part, qu'on oppose quelques difficultés à la thèse ainsi posée¹.

1. J'avais demandé au P. Terrien, en 1902, pendant que je préparais, pour le Congrès marial de Fribourg, le mémoire qui fait le fond du présent opuscule, comment il entendait la différence entre les deux questions et quelle était sa position exacte en face de l'une et de l'autre. Il me répondit par des explications aussi nettes que possible et par des

Il faut respecter cette réserve et cette discrétion de la science et de l'amour. Mais il y aurait inconvénient à trop en tenir compte. Si, en effet, nous regardons la question de plus près, que constatons-nous ? Que les difficultés reposent toutes sur des équivoques ou de faux supposés, et qu'elles vont aussi bien contre la médiation universelle et la maternité de grâce, telle que tous doivent l'admettre, que contre l'universalité absolue et l'exclusion de toute exception. C'est dire qu'il n'y a pas à en tenir compte.

Que constatons-nous encore ? Que les raisons apportées pour la médiation universelle et pour la maternité de grâce en général valent également pour toutes les grâces ; que rien n'autorise ni une limitation ni une exception. Il serait donc arbitraire d'en introduire, et il faut prendre les textes et les raisons dans toute leur ampleur et dans toute leur portée. Ce n'est que logique. Et la logique ici s'impose avec une force spéciale, à cause du nombre et du poids des raisons et des autorités qui vont positivement et expressément à rejeter toute limitation ou exception. Dès lors, la question de la coopération à toutes les grâces sans exception ne se pose pas comme une question à part. Elle est

renvois précis aux passages de son livre qui pouvaient éclairer sa pensée. On trouvera des extraits de sa lettre, avec les explications nécessaires sur sa pensée précise, à l'*Appendice II*.

incluse dans la question générale de la médiation universelle et de la maternité de grâce. Il n'y a même pas à *raisonner*, au sens propre des mots, pour *conclure* de l'une à l'autre. Il n'y a là qu'une seule et même vérité, plus ou moins explicitement exprimée¹.

Cette vérité si glorieuse pour Marie, si consolante pour ses enfants, si importante pour l'intelligence du plan divin dans la Rédemption et de l'économie providentielle dans la distribution des grâces, si pratique par ses conséquences pour le culte de Marie et pour l'usage d'appuyernos prières sur l'intercession de Marie comme nous les appuyons sur l'intercession de Jésus, cette vérité n'est pas seulement une vérité acquise par voie de déduction théologique : c'est une vérité que nous pouvons hardiment regarder comme appartenant au dépôt de la foi et contenue dans le magistère de l'Eglise. Quand on la compare avec le dogme de l'Immaculée Conception ; quand on met en regard, d'un côté, la pénurie des témoignages anciens explicites et formels en faveur de l'Immaculée Conception et les difficultés formidables que soulevait l'affirmation du privilège de Marie ; de l'autre, l'abondance et la précision des témoignages qui, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, se sont accumulés en faveur de la coopération de

1. J'ai constaté avec joie que telle est aussi la pensée de M. Merkelbach dans l'article de la Revue ecclésiastique de Liège auquel j'ai déjà renvoyé. Voir *Appendice III*.

Marie à l'œuvre rédemptrice et à toutes les grâces qui en sont l'exécution à travers le monde, en faveur de la médiation universelle et de la maternité de grâce, sans qu'on puisse opposer à cet accord unanime aucune voix discordante dont il y ait à tenir compte, aucune objection sérieuse, on s'étonne presque que l'Immaculée Conception ait pu faire son chemin, tandis que la maternité de grâce n'est pas encore érigée en dogme¹.

1. Il faut ajouter que, si le dogme de l'Immaculée Conception a fait son chemin, il le doit, pour une bonne part, à la contradiction elle-même, qui a stimulé les efforts de ses défenseurs, amené les interventions successives de l'Église, développé chez les fidèles, sous l'action du Saint-Esprit, la dévotion au dogme contesté.

VIII

CONCLUSIONS PRATIQUES

Que faire pour aider à ce plein épanouissement d'un dogme ? Qu'a-t-on fait ? Que reste-t-il à faire ?

Elle aura son tour sans doute, un peu plus tôt, un peu plus tard. Que faire, en attendant ? Que faire pour hâter, autant qu'il est en nous, le moment où, s'il plaît à Dieu, elle sera définie ?

Le P. de la Broise, en 1902, indiquait quelques moyens dans sa brochure sur *Les fêtes mariales de 1904*, p. 20-23¹. Qu'il me soit permis de rappeler ici ce que je proposais moi-même au Congrès marial de Fribourg, à la fin de l'étude dont le présent opuscule n'est guère qu'une nouvelle édition, revue, augmentée et mise au point.

« Nous pouvons attirer l'attention des théologiens et des fidèles sur cette grande question, plus importante encore (que l'Assomption), nous dit le P. de la Broise, pour faire saisir entièrement la place vraie de Notre-Dame

1. Ces pages sont reproduites ici, Appendice IV.

dans l'économie de l'ordre surnaturel, par suite dans le culte chrétien et la prière de l'Eglise¹.

« Nous pouvons aider les fidèles, en les instruisant avec soin de la question, à prendre de cette grande vérité, qu'ils possèdent déjà et qu'ils affirment au moins pratiquement et implicitement, une conscience de plus en plus nette et précise, à la traduire de plus en plus dans leur prière.

« Nous pouvons intéresser les âmes, les âmes d'enfants surtout et les âmes d'élite, si naturellement dévotes à Marie, à la propagation et à la diffusion de cette idée. Comment dire tous les moyens que peut suggérer l'amour, d'aviver et de répandre la dévotion à la Mère de grâce?

« Le Congrès même ne pourrait-il pas déjà faire quelque chose en ce sens? Émettre un vœu pour que les théologiens étudient la question, pour que les évêques s'en occupent? Un vœu aussi pour que l'office de Notre-Dame-de-Grâce, accordé déjà à quelques sanctuaires, comme à celui de Liesse, soit donné à toute l'Eglise, ou du moins aux évêques qui en feraient la demande?

« Ne pourrait-il pas provoquer des travaux sur la question pour le Congrès projeté de 1904 : travaux sur la question théologique, travaux historiques sur le titre de Notre-Dame-de-

1. *Les Fêtes mariales* (extrait des *Études*, mai et juin 1902). Paris, Retaux, 1902. Un peu plus loin, l'auteur indique ce sujet comme « d'une importance extrême ».

Grâce ou de *toute Grâce* et sur les autels ou sanctuaires dédiés à Marie sous ce titre, travaux sur le sens et sur l'histoire de l'invocation *Mater divinæ gratiæ* dans les litanies, sur les représentations artistiques symbolisant le don de toute grâce par Marie¹? Ne pourrait-il pas ainsi préparer, au moins de loin, la définition de la maternité de grâce?

« Je ne sais pas meilleur moyen de réaliser en notre siècle l'intention divine, que le bienheureux Grignon de Montfort exprimait en ces termes : *Dieu veut que sa sainte Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais elle n'a été.* »

Dans cette page, on le voit, aucune allusion n'est faite à un vœu ou pétition pour que Rome agisse et prépare, au moins de loin, par des démarches plus ou moins directes (comme serait, par exemple, l'établissement d'une fête), le grand acte qui mettrait le comble aux désirs de tous, la définition solennelle de la maternité spirituelle de Marie et de sa coopération à toutes les grâces qui nous viennent de Dieu par les mérites de Jésus. C'est que, si j'ai bonne mémoire, tout vœu, tout appel direct à l'autorité suprême avait été prudemment interdit aux organisateurs du Congrès. Je suppose qu'il

1. Il semble bien, par exemple, que c'est le sens donné par les artistes et par les fidèles à beaucoup d'images où Marie est représentée comme nous montrant et nous offrant Jésus.

en fut de même pour le Congrès de Rome en 1904.

Qu'a-t-on fait depuis que furent écrites la page qu'on vient de lire, en vue du Congrès de Fribourg, et celle du P. de la Broise, qu'on peut lire à l'Appendice IV, écrite en vue du Congrès de Rome ?

D'abord, d'autres Congrès marials ont été tenus, nombreux et brillants. Sans parler de celui de Rome, signalons la série des Congrès bretons, tenus : à Josselin, en 1904 ; à Rennes, en 1908 ; à Guingamp, en 1910 ; au Folgoat, en 1913. Ces deux derniers, le dernier surtout, semblent avoir pris à tâche de réaliser les vœux adoptés par le Congrès de Fribourg, et une part au moins des idées proposées par le P. de la Broise pour le Congrès de Rome. Pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un coup d'œil sur la note bibliographique donnée ci-dessous, Appendice I.

En dehors des Congrès, que d'écrits de toute sorte, livres, articles de revue, etc. On dirait que la question est partout à l'ordre du jour. M. Girerd, qui prépare lui-même un livre sur la question, en cite un grand nombre dans ses articles récents de la *Revue du clergé français*. Et sans doute, il en omet beaucoup. J'ai fait allusion plus haut aux articles de M. Merkelbach, dont il sera donné quelques extraits dans l'*Appendice* ; je puis ajouter celui du P. Besson en 1920, dans la *Nouvelle revue théologique*. Et

combien d'autres on pourrait trouver, en cherchant un peu !

On a parlé de démarches faites auprès de Pie X et de Benoît XV, on a cité des paroles encourageantes (sans caractère officiel, bien entendu); on a relevé dans leurs Encycliques des allusions à la pieuse croyance, etc. On raconte sous le manteau que, dans l'examen des miracles qui ont servi à faire canoniser la B. Jeanne d'Arc, la maxime que « toute grâce nous vient par Marie » aurait servi à faire valoir l'idée que l'intervention de Marie dans une guérison éclatante, opérée à Lourdes, n'excluait pas une intervention spéciale de la B. Jeanne, invoquée aussi pour la même guérison, Marie étant comme la cause générale, Jeanne comme la cause particulière.

Que les professeurs et les écrivains continuent de méditer, d'enseigner, d'écrire. Il n'est pas, je pense, une chaire de théologie catholique dans le monde où ne s'enseigne, comme vérité acquise et susceptible d'être définie par l'Église, la doctrine de la maternité de grâce et de l'universelle intercession de la Sainte Vierge¹. Que les pasteurs ne se lassent

1. J'ai reçu, il y a quelques mois, le cours autographié que le P. Bover faisait ces temps derniers au collège romain sur ce sujet. On parle beaucoup, en ce moment, de la fondation prochaine d'une chaire mariale à l'Institut catholique de Paris. Nul doute que la maternité de grâce ne doive être, si cet espoir se réalise, un des premiers sujets

pas de la proposer aux fidèles, ni les catéchistes à leurs enfants. Que les Congrès marials, s'il doit s'en tenir encore, y ramènent de plus en plus l'attention. Rien n'est plus favorable que ces assises de la piété mariale, où pasteurs et fidèles, savants et ignorants, s'unissent pour honorer Marie par la prière, par la parole, par les écrits, par l'action organisatrice, à la diffusion de cette belle et profonde doctrine, à la préparation, au moins lointaine, du jour béni où elle sera enfin solennellement reconnue par l'Église.

Ne pourrait-on pas, maintenant que la question est déjà « lancée », faire davantage encore ? Il semble que le moment soit venu d'une action directe et générale dans l'Église en vue de la définition si vivement désirée.

Bien entendu, il faut s'en rapporter aux autorités compétentes pour décider s'il y a quelque chose à faire en ce sens et comment il convient de procéder. Mais il est permis, semble-t-il, à un particulier de dire comment on peut concevoir cette action et d'en tracer les grandes lignes.

Sans parler des initiatives privées, qui précèdent d'ordinaire les interventions de l'autorité, on constate que l'action peut partir d'en haut ou d'en bas.

du nouveau cours. La prompte réalisation dépend des offrandes qui seront faites. Déjà la souscription est ouverte, et une somme importante est acquise.

Action d'en haut. Le Pape peut agir lui-même soit en définissant (ce qu'il ne fait guère, dans les conditions normales, sans des travaux préalables) soit en établissant une fête de la *Mère de grâce* en provoquant une enquête des évêques sur la foi de leurs ouailles (comme cela se fit pour l'Immaculée Conception), en adressant au monde catholique une encyclique pour expliquer la question et promouvoir la dévotion (comme en écrivit souvent Léon XIII), etc.

Action d'en bas. Il y a le mouvement des vœux et pétitions, sous le contrôle et avec les encouragements de l'autorité compétente ; il y a l'enseignement, soit oral, soit par livres et articles de revues pour vulgariser la doctrine et la dévotion (il semble que le branle soit déjà donné en ce sens) ; il y a les congrès (dont nous avons déjà parlé), avec les vœux des évêques directeurs et des congressistes.

A côté de ces moyens, un peu lents et moins directs, il en est d'autres, plus rapides et plus faciles à concerter. Le plus efficace serait, sans nul doute, une entente des évêques entre eux (avec autorisation préalable du Pape) pour demander au Souverain Pontife de vouloir bien définir ce dogme : entente entre évêques d'une province, d'une nation, du monde entier. Audessous de cette entente, et peut-être pour la préparer, il y aurait, toujours sous le contrôle et avec l'approbation des évêques respectifs, l'entente des prêtres séculiers et réguliers,

des religieux et religieuses, des professeurs de séminaires et collèges catholiques pour une action locale, régionale, nationale, mondiale, se traduisant par des pétitions d'ensemble (où les élèves pourraient avoir leur place à côté de leurs maîtres, les fidèles à côté de leurs pasteurs, etc.). Même chose pour les universités ou instituts catholiques. Cette action serait d'autant plus efficace, qu'elle se ferait davantage en corps : prêtres avec leurs curés, doyens, archiprêtres, évêques ; séminaires et universités, avec élèves unis à leurs professeurs, professeurs groupés autour du Recteur et du Chancelier ; congrégations religieuses avec leurs supérieurs, etc.

Cette action organisée serait un instrument singulièrement efficace entre les mains de la Providence. L'organisation elle-même ne serait pas à faire : elle existe partout, et elle fonctionne. On ne lui demanderait qu'un acte, un exercice de son fonctionnement normal.

Agissons donc. Mais surtout prions. Prions et faisons prier en ce sens. Faisons nôtre et propageons, sous une forme ou sous une autre, la belle dévotion dont le B. Grignon de Montfort et sa postérité religieuse ont été, sont toujours, les infatigables apôtres, d'aller toujours à Jésus par Marie, de tout offrir et de s'offrir soi-même à Jésus par Marie, de tout attendre et de tout demander à Jésus par Marie. Cette prière et cet exemple du peuple chrétien,

si naturellement dévot à Marie ; cette prière et cet exemple des enfants et des âmes d'élite, si naturellement apostoliques et si puissants, les uns et les autres, sur le cœur de Dieu, doivent avoir une place de choix parmi les moyens d'entrer dans les vues de Dieu, pour mieux connaître, aimer, honorer Marie, et pour la faire mieux connaître, aimer, honorer, par la pleine mise en relief de sa plus belle prérogative, après sa maternité divine, celle de sa maternité de grâce et de son universelle médiation.

On se rappelle les belles fêtes de 1904, pour le cinquantenaire de l'Immaculée Conception. Ces fêtes n'étaient que l'écho lointain de celles qui accueillirent, en 1854, la proclamation solennelle du dogme de Marie Immaculée. Avec quelle joie serait accueillie, sera sans doute accueillie un jour, la proclamation de la maternité de grâce ! Nous savons par l'histoire quel enthousiasme salua jadis dans la ville d'Éphèse, en 431, la définition de la maternité divine de Marie contre les négations de Nestorius, et la conduite triomphale improvisée par les fidèles pour ramener les évêques à leurs demeures. La définition de la maternité de grâce serait accueillie avec la même joie par l'Église universelle, heureuse de voir sanctionner par l'autorité suprême, avec sa foi en la Mère de Dieu sa foi en la Mère des hommes. Les deux privilèges se font pendant, si l'on peut dire, et sont indissolublement unis dans l'idée

divine de Marie : elle n'est la Mère des hommes que parce qu'elle est la Mère de Dieu, elle n'est la Mère de Dieu que pour être la Mère des hommes.

Qu'il vienne donc, et qu'il vienne sans tarder, le jour où, en saluant avec tout l'amour de notre cœur la Mère de Dieu comme notre Mère : *Mater Dei, Mater mea*, nous exprimions, non seulement une vérité certaine et certainement révélée, mais une vérité solennellement définie par l'Église¹ !

1. Voir appendice V.

APPENDICE I

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

La question de la maternité spirituelle de Marie et de sa part dans toutes les grâces qui nous viennent de Dieu a été traitée sous toutes les faces au Congrès du Folgoat, en 1913. Voir le beau volume où il en est rendu compte : *Quatrième Congrès marial breton tenu au Folgoat en l'honneur de Marie, mère de grâce*, 4, 5 et 6 septembre 1913, Quimper, Arsène de Kerangal, éditeur, 1915, xviii-484 p. grand in-8. La question est située dans son milieu et amorcée dans le « Discours d'ouverture » de M. Le Garrec et dans l'« Introduction » sur *La plénitude de la grâce en Marie*, par le R. P. Texier. La doctrine est exposée dans trois études de fond par : le R. P. Compès, *Les bases de la doctrine*, p. 35-54 ; le R. P. Le Rohellec, *Marie dispensatrice des grâces divines*, p. 55-107 ; M. Anger, *La médiation de Marie, mère de grâce, comparée à la médiation du Christ et à l'intercession des saints*, p. 109-136. Les faits évangéliques où les théologiens ont vu comme une insinuation de cette doctrine sont interprétés par : J.-V. Bainvel, *Le « Fiat » de l'Incarnation*, p. 139-146 ; M. Tanguy, *La sanctification du Précurseur*, p. 147-155 ; M. Pérennès, *Le miracle de Cana*, 157-178 ; M. Gry, *La « Mère de Jésus » aux*

noces de Cana, p. 179-200; M. Chapron, *Au Calvaire : Marie, mère de Jésus ; Marie, mère de saint Jean ; Marie, mère de tous les fidèles*, p. 201-222; M. Picaud, *La Pentecôte*, p. 223-230. La maternité de grâce dans la liturgie et dans la piété populaire est étudiée par : J. de Tonquédec, *La prière de la sainte Vierge, Essai de théologie populaire*, p. 233-243; dom Cozien, *Notes sur la maternité de grâce dans la liturgie*, p. 244-249. Enfin la doctrine qui fait l'objet de ces diverses études est chantée et résumée en un poème de profonde théologie et d'un bel élan lyrique, par le P. Belon, *Le poème de la maternité de grâce*, p. 253-289. La deuxième partie du volume est consacrée à des études historiques qui n'ont pas un rapport si direct à notre sujet.

En parcourant les études citées, on trouvera au bas de pages des renvois aux principaux ouvrages, textes, documents; il suffirait de les recueillir pour avoir les indications bibliographiques nécessaires. Indiquons cependant quelques ouvrages.

Pour l'ensemble de la question, outre Jean-jacquot, Merkelbach, Girerd, Petitalot, déjà cités¹ : J.-B. Terrien, S. J., *La Mère de Dieu et la Mère des hommes; Deuxième partie, La Mère des hommes*, Paris, 1902;

R. M. de la Broise, *La Sainte Vierge*, Paris, 1904 (voir *Appendice IV*);

Hagon, O. P., *La Mère de grâce*, Paris, 1904;

Godts, Réd., *De definibilitate mediationis universalis Deiparae*, Bruxelles, 1904; Le même, *La corédemptrice*, Bruxelles, 1920;

1. Girerd donne une abondante bibliographie des travaux les plus récents.

Lépicier, O. S. M., *L'immaculée Mère de Dieu, corédemptrice du genre humain*, Turnhout, 1906 ;

Lodiel, *Marie, Mère de Dieu, notre Mère*, Paris, 1907.

A. Largent, *La maternité adoptive de la très sainte Vierge, Etude de théologie*, Paris, 1909 ;

Campana, *Marie dans le dogme catholique*, ouvrage traduit de l'italien par A. M. Viel, O. P. Montréjeau, 1912, surtout t. I, livre I, c. 2, p. 213-384.

Pour les textes des anciens Pères sur Marie nouvelle Ève : Newman, *Du culte de la sainte Vierge dans l'Église catholique*, traduction revue et corrigée par un Bénédictin de l'abbaye de Farnborough, Paris, 1908, § IV et VIII avec les notes D, G, I, E ;

Neubert, *Marie dans l'Église naissante*, Paris, 1908, 2^e partie, c. 3 et 4 ;

Cardinal Dechamps, *La nouvelle Ève*, t. V des *Œuvres complètes*.

Pour les textes de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Bernard, des théologiens, etc., voir les tables de Terrien ou de Campana.

Pour la piété populaire, le bel opuscule du B. Grignon de Montfort, *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, souvent réédité depuis 1842 ;

Saint Alphonse de Liguori, en particulier, *Les gloires de Marie* ;

Faber, *Le pied de la croix*.

Sans parler des volumineux traités d'autrefois, comme :

Poiré, *La triple couronne* ;

Le P. Louis-François d'Argentan, *Les grandeurs de la sainte Vierge*, etc.

Ajoutons le cours autographié du P. J.-M. Bover, *Proto-evangelii mariologia*, Pauli soteriologia illustrata, confirmata et aucta (ad usum privatum discipulorum), Romae in Pontifica Universitate Gregoriana, 1920.

APPENDICE II

DOCTRINE DU P. J.-B. TERRIEN SUR L'UNIVERSELLE
MÉDIATION DE MARIE

Le P. Terrien, dans son beau livre en quatre volumes, *La mère de Dieu et la mère des hommes*, consacre le troisième volume tout entier à Marie mère de grâce et à son universelle médiation. Il le divise en sept livres, dont les quatre premiers ont trait à la maternité spirituelle de Marie, les trois autres à l'exercice actuel des fonctions de cette maternité.

Commençons par donner l'idée générale de la question en transcrivant la table¹; nous nous arrêterons ensuite à un point spécial, qui peut faire difficulté.

1. Idée générale de la question d'après la table.

LIVRE I. — *Le fait et les raisons providentielles
de la maternité spirituelle de Marie.*

Chapitre I. Plan de revanche divine. — La première et la seconde Ève : l'une mère des morts, et l'autre mère des vivants. Doctrine des plus anciens Pères, universelle dans l'Église, attestant d'une manière authentique, par cette antithèse entre les deux mères, la maternité spirituelle de Marie.

1. Avec la gracieuse autorisation de l'éditeur, M. Lethiellieux.

Chapitre II. La maternité de grâce dans la mère de Dieu, basée sur son rôle de nouvelle Ève. — Le Protévangile (*Gen.*, III, 14 sqq). — Comment Jésus-Christ, le Réparateur, et ses membres y sont prédits comme étant, lui selon la chair, eux selon l'esprit, la *descendance de la Femme*, c'est-à-dire de Marie.

Chapitre III. Convenances de la maternité spirituelle de Marie : convenances du côté des trois personnes de la Trinité; convenances aussi du côté des hommes à racheter et à sanctifier.

Chapitre IV. De l'usage du nom de *mère* donné par les chrétiens à Marie. Comment ce nom, connu dès la plus haute antiquité, se rencontre en tous genres de monuments, y compris les Actes des Souverains Pontifes et les prières liturgiques. Combien profonde en est la signification; combien essentielle à l'existence même de la B. Vierge.

LIVRE II. — *Les bases de la maternité spirituelle.*

Chapitre I. Du principe fondamental de la maternité spirituelle de Marie. Ce qui l'a faite Mère des hommes, c'est qu'elle est pour eux, après Jésus-Christ et par Jésus-Christ, la source de la vie surnaturelle; en d'autres termes, c'est qu'elle nous a donné le Verbe fait chair, notre salut et notre vie.

Chapitre II. Trois raisons pour lesquelles la B. Vierge nous enfanta par sa maternité divine à la vie de la grâce. Première raison, fondée sur le mérite de cette maternité; seconde raison, tirée de son consentement à l'Incarnation; troisième raison, venant de sa coopération prochaine à l'immolation

de la victime au Calvaire. Le mérite de la maternité divine, mérite non pas de *condignité*, mais de suprême convenance ou de *congruité*.

Chapitre III. Le consentement donné par la B. Vierge à l'Incarnation du Fils de Dieu. Comment il était requis pour l'accomplissement du mystère ; et comment cette nécessité ne mettait pas en péril la réalisation du plan divin.

Chapitre IV. Encore sur le consentement de la B. Vierge à l'union de la nature humaine avec le Fils de Dieu. Des raisons pour lesquelles ce consentement fut nécessaire ; et comment il concourut plus pleinement à faire du Christ, principe de notre vie spirituelle, le *don* de Marie.

LIVRE III. — *Marie au Calvaire.*

Chapitre I. Développement des principaux motifs qui demandaient que la Sainte Vierge participât *de fait* à la Passion de son Fils, pour que sa maternité de grâce eût son dernier complément.

Chapitre II. Comment la Vierge bénie monte au Calvaire ; et comment debout au pied de la croix, d'un même cœur et d'une même volonté avec son Fils et le Père, elle offre la sainte victime pour le salut et la vie du monde.

Chapitre III. Marie communiant sur le Calvaire à toutes les douleurs du Crucifié. Sa compassion et son martyre.

Chapitre IV. Que le complément de la maternité spirituelle sort, en tout vérité, de l'offrande faite au Calvaire par la Mère des douleurs, et de sa compassion.

LIVRE IV. — *Promulgation de la maternité de grâce.*

Chapitre I. Universalité des témoignages attestant la réalité de cette promulgation.

Chapitre II. Retour sur les témoignages attestant la proclamation de la maternité de Marie, faite par le Sauveur au Calvaire. Comment ils ont une force probante; et comment la considération du texte évangélique confirme ce que nous ont dit les témoignages.

Chapitre III. Opportunité de la promulgation de la maternité spirituelle de la Vierge Marie, faite au Calvaire par le Rédempteur mourant.

Chapitre IV. De la vertu des paroles de Notre-Seigneur; et quels effets elles ont produits soit dans la B. Vierge, soit dans le disciple bien-aimé, soit enfin dans ceux dont il était le représentant.

Chapitre V. Du sens précis qu'il faut attribuer aux paroles de la promulgation. Est-ce un sens spirituel et typique? Est-ce un sens littéral, et lequel?

LIVRE V. — *Marie dans l'exercice actuel des fonctions de la maternité de grâce.*

Chapitre I. La B. Vierge, après avoir coopéré avec le Sauveur à nous préparer en lui et par lui les principes de la vie divine, coopère encore, dépendamment de lui, à l'application du sang rédempteur, c'est-à-dire à l'actuelle distribution des grâces. Démonstration par la raison théologique et par l'autorité des Saintes Ecritures.

Chapitre II. Où la coopération universelle de la Sainte Vierge à la distribution des grâces acquises

au Calvaire est confirmée par le témoignage de la Liturgie, des Pères, des Docteurs et des Pontifes, en Orient tout aussi bien qu'en Occident.

Chapitre III. Comment la B. Vierge Marie resta présente au milieu de l'Église naissante, après l'Ascension de son Fils, pour exercer *sensiblement* les fonctions de la maternité spirituelle, qu'elle doit remplir *invisiblement* jusqu'à la fin des siècles, et montrer par là que les fonctions de cette maternité ne s'arrêtaient pas au Calvaire.

Chapitre IV. De la manière dont la Sainte Vierge exerce actuellement ses fonctions maternelles. Triple causalité : causalité efficiente, causalité d'intercession, causalité de mérite. Réponses à quelques objections.

LIVRE VI. — *Comment rien ne manque à la Sainte Vierge des conditions les plus aptes à la continuation de son rôle maternel.*

Chapitre I. Son amour ineffable pour les hommes ; les sources où il s'alimente ; et comment il s'active dans la béatitude, au lieu de s'endormir.

Chapitre II. La miséricorde de la B. Vierge. Comment cette miséricorde découle naturellement de son amour. Du titre de Mère de miséricorde, et des raisons sur lesquelles il est fondé. Doctrine consolante des Docteurs et des Saints.

Chapitre III. De la connaissance qui nous rend présents à nos protecteurs du ciel avec toutes nos nécessités, nos louanges et nos prières. Comment ils nous voient dans la lumière même de Dieu par l'acte de la vision béatifique ; et comment la Sainte

Vierge l'emporte incomparablement en ce point sur tous les élus. Solution de quelques difficultés.

Chapitre IV. Puissance d'intercession de la Mère de Dieu, notre mère. Les témoignages des Pères, des anciens auteurs ecclésiastiques et des saints touchant cette puissance. Résumé des formules qui l'attestent et des titres sur lesquels ils la font reposer. Explication des termes où l'on a cru voir de l'exagération.

LIVRE VII. — *Conséquences ressortant des deux derniers livres. Règne miséricordieux de Marie. Excellence et vérité de sa médiation.*

Chapitre I. Comment Dieu, partageant son empire, a retenu pour lui la justice, et remis la miséricorde aux mains de sa mère. Explication et légitimité de la formule traditionnelle exprimant cette espèce de partage.

Chapitre II. Marie médiatrice. Ce qu'est sa médiation par rapport à celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qu'elle est par rapport à la médiation des autres saints. Comment elle l'emporte en efficacité sur les prières de toute créature : universelle quant aux grâces, quant aux personnes, quant à l'espace et quant à la durée. Comment enfin Jésus-Christ étant l'unique Médiateur de Dieu et des hommes, sa mère est, en un certain sens, la seule médiatrice après lui.

Chapitre III. Que toutes les grâces, sans exception, nous viennent par l'intercession de Marie. Etat de la question. Preuves intrinsèques. Quelques

séries de témoignages où la conclusion paraît implicitement renfermée.

- *Chapitre IV.* Que toutes les grâces, sans exception, nous viennent par la médiation de Marie. Remarques préliminaires. Témoignages *explicites* et sans nombre en faveur de cette pieuse opinion. Controverses des dix-septième et dix-huitième siècles. Eclaircissements et solution des principales difficultés.

2. Question spéciale : *La médiation universelle de Marie et sa coopération à toutes les grâces sans exception.*

A. — Voici d'abord sur ce point la lettre du P. Terrien à laquelle il est fait allusion dans la note à laquelle se rattache cet *Appendice*, p. 96.

« Dans mon intention, le livre V diffère du livre VII, bien qu'ils aient entre eux la plus grande affinité. Dans le livre V, j'ai voulu parler du rôle *universel* de la Sainte Vierge dans la distribution des grâces, mais sans définir encore si cette universalité était absolue ou seulement relative et morale. C'est ce qui est indiqué p. 344 : « Sans entrer pour le moment dans la question très complexe de savoir si toute faveur divine, *sans exception*, nous vient par elle, après Jésus-Christ, nous nous maintiendrons dans des considérations plus générales. Plus tard, il sera moins difficile, à la lumière projetée par les pensées des Pères et des Saints, de préciser, avec une certitude plus ou moins grande, jusqu'où vont, en cette matière, le pouvoir et l'action de la Mère des hommes. La question présente est donc celle-ci : Marie concourt-elle *actuellement* et concourt-elle

*généralement*¹, surtout par ses intercessions et par ses mérites, à la distribution qui se fait des biens surnaturels entre les hommes. » Les preuves données dans la suite de ce premier chapitre du livre V (et dans le chapitre 2) vont plus loin, et c'est pour cela que je les reprendrai pour en faire sortir tout ce qu'elles contiennent. Mais, au moins, cette universalité, ainsi comprise, est indiscutable et, l'on peut ajouter, *indiscutée*. Le livre VII a *principalement* pour but de montrer que l'universalité dont il était question au livre V, est vraiment *absolue*, *sans exception*. J'ai dit *principalement*; car les premiers chapitres, encore qu'ils se rapportent à cette idée fondamentale, traitent aussi quelques points particuliers, propres à la mettre en un meilleur jour : le caractère de reine de miséricorde, de médiatrice (ch. 1 et 2). Au ch. 3, je reprends *ex professo* la question de savoir si l'universalité de la médiation de la Sainte Vierge, quant à la distribution des grâces, doit être entendue, non pas seulement dans une signification morale et relative, qui serait compatible avec des exceptions, mais dans un sens *absolu*. La réponse est *affirmative*. Pour le démontrer, je reviens sur les témoignages et les preuves du livre V, afin d'en tirer tout ce qu'ils contiennent et de faire voir que, bien compris et bien pesés, ils renferment ce dernier genre d'universalité. Viennent ensuite les objections, avec les réponses. Ce n'est donc pas, ce me semble, une répétition : il y a progrès de l'universalité plus

1. « C'est-à-dire (*ibid.* note 2) de telle sorte que d'*ordinaire*, au moins, les grâces nous arrivent dépendamment de sa médiation. »

confusément affirmée (sans distinguer encore s'il s'agit d'une universalité *late dicta* ou d'une universalité *stricte dicta*) à l'universalité déterminée comme absolue. Et voilà pourquoi je n'ai pas cru devoir assigner le même genre de certitude aux deux thèses, la seconde étant plus discutée que la première et d'une évidence moins frappante, Trombelli, par exemple, ou le P. Théophile Raynaud souscriraient à la première, bien qu'ils soient hésitants devant la seconde '... C'eût été plus court d'étudier en même temps les deux faces de la question; si je les ai distinguées et rangées en deux livres différents, c'était pour séparer plus nettement la question discutée de celle qui ne l'est pas ou presque pas entre catholiques. S'il y a une seconde édition, je tâcherai d'accuser plus énergiquement mon intention, pour ne pas donner lieu à quelque méprise. Mais y aura-t-il une seconde édition? Je n'oublie pas que je vais avoir 70 ans. »

B. — On le voit, le P. Terrien tient et affirme que toutes les grâces sans exception nous viennent par

1. Suit une remarque qui n'a pas directement trait à la question. Je la mets cependant en note, parce que l'on ne distingue pas toujours avec assez de soin la question de notre recours à Marie et celle de l'intercession de Marie en notre faveur. Le recours à Marie n'est pas absolument nécessaire pour avoir la grâce, ce recours lui-même étant impossible sans une grâce préalable : « En passant (p. 584, 586), j'ai noté la confusion faite par plusieurs auteurs entre l'intercession de la sainte Vierge auprès de Dieu et notre intercession auprès de Marie, la première étant, dans l'ordre actuel de la Providence, d'une absolue nécessité pour que Dieu nous accorde sa grâce, la seconde ne l'étant pas et ne pouvant l'être, puisque nous ne pouvons prier sans être prévenus par la grâce. »

Marie. Il entend en ce sens les témoignages imposants de la tradition grecque et latine, qu'il a recueillis avec tant de soin; il montre que plusieurs de ces témoignages ne peuvent s'expliquer qu'en ce sens. Mais il a cru devoir tenir compte des quelques textes où cette « pieuse croyance » n'était présentée qu'avec réserve par des auteurs qui ne l'avaient pas étudiée de près, ou qui confondaient quelque peu la nécessité du recours à Marie avec son universelle médiation; tenir compte aussi des reproches de nouveauté faits par les Jansénistes ou par des historiens comme Muratori à cette doctrine de l'universelle intercession. Comme, d'autre part, cette universelle intercession lui paraissait évidente et appuyée sur la vieille tradition, il a été amené, par un scrupule de méthode, à distinguer entre cette question et celle de l'intervention dans toutes les grâces sans exception. Ce scrupule n'est pas fondé en droit. Les deux thèses n'en font qu'une; les témoignages en faveur de l'une militent en faveur de l'autre. En fait, la distinction était plus apparente que réelle; il y avait diversité de formule plutôt que de pensée: ceux qui niaient l'intervention dans toutes les grâces niaient l'universelle intercession; ceux qui hésitaient dans l'affirmation de l'une n'osaient pas davantage affirmer l'autre. Il est permis de n'avoir pas le même scrupule et de penser que cette distinction a plus d'inconvénient que d'avantage. Mais le P. Terrien doit être regardé comme un tenant décidé de l'intervention de Marie dans toutes les grâces; si sa distinction l'oblige à mesurer ses termes, puisqu'elle l'oblige à diviser le groupe compact des témoignages traditionnels, il se ressaisit en groupant la masse imposante des

théologiens modernes, laquelle ne fait que répéter, dans la plénitude de sens qui lui appartient, l'affirmation chrétienne de l'universelle médiation, de l'intervention de Marie dans la distribution de toutes les grâces que nous a méritées Jésus.

APPENDICE III

MARIE, MÈRE DE GRACE, D'APRÈS M. MERKELBACH

En juillet 1914, M. Merkelbach, alors professeur au grand séminaire de Liège, et maintenant, si je suis bien renseigné, fils de saint Dominique, publiait, dans la *Revue ecclésiastique de Liège*, t. X, p. 23-35, sous le titre *Mater divinae gratiae*, une étude courte, mais substantielle, dont je crois utile de donner ici au lecteur une idée rapide. Il y traite cinq questions :

1. En quel sens Marie peut être médiatrice entre Dieu et l'humanité ;

2. Comment elle est vraiment notre médiatrice secondaire ;

3. Comment sa médiation est universelle et s'étend à toutes les grâces ;

4. Quelle est, en théologie, la valeur de cette doctrine ;

5. Quelle causalité il faut attribuer à la médiation de la Vierge vis-à-vis de la grâce.

Sur chacun de ces points, l'auteur donne des preuves et des explications nettes et précises.

A. Dans les quatre premiers, il n'y a rien, semble-t-il, qui ne soit également dans le présent volume. Nous y relevons cependant deux choses :

1° Une note, qui se rattache au n° 2, sur le titre de *corédemptrice*.

« Marie a *coopéré* à la Rédemption, elle est la *coadjutrice* du Sauveur; mais faut-il l'appeler *corédemptrice*? Ce titre est très discuté. A notre avis, c'est plutôt une question de mots, l'expression étant équivoque. Si on l'entend *au sens plein*, qui s'offre tout d'abord à l'esprit, elle signifie une coopération collatérale par coordination, et elle est fautive : ce serait attribuer à la Vierge une activité principale, d'ordre égal à celle du Christ, et qui viendrait s'y ajouter pour la compléter. Mais si on l'entend *au sens restrictif* d'une coopération d'ordre inférieur, subordonnée et instrumentale, elle est vraie. Le terme n'est pas employé par l'Eglise; il n'est pas très ancien, car il n'est pas antérieur au xvi^e siècle; Maracci (en 1694) ne le connaît même pas¹. De nos jours, il est généralement adopté par les auteurs français et italiens; mais on s'abstient de s'en servir dans les pays hérétiques. Les deux autres termes² n'offrent pas le même inconvénient : la *coopération*, d'après l'usage courant, indique une simple aide donnée à une cause principale plutôt qu'une causalité qui s'exerce sur la même ligne. »
Page 25-26.

2° Une page du 4^e point, où est soutenue expressément la position que nous avons prise en face des hésitations du P. Terrien, vers la fin du § VII, p. 97 :

1. Je n'ai pas sous la main le volume du P. Godts, *La corédemptrice*; mais, à en juger par le compte rendu des *Études*, 20 novembre 1920, t. CLXV, p. 504, il y aurait peut-être lieu d'être moins affirmatif sur le non-emploi du mot par l'Eglise.

2. Ceux de *coopératrice* et de *coadjutrice*, je pense.

« Il n'y a pas de raisons de limiter ainsi la coopération de la Vierge à une intervention générale ou médiate. Cette distinction n'est pas faite dans les documents de la révélation, la tradition ne la connaît pas. La coopération de Marie y est universellement affirmée sans aucune restriction ; de même cette idée que Marie est en tout unie à Jésus. La coopération n'est donc pas seulement lointaine, elle est prochaine et directe : c'est la coopération à toute l'œuvre surnaturelle de Dieu. Entre la mère et le fils l'union est complète dans l'œuvre du salut. C'est la même universalité pour Marie que pour Jésus : elle est intervenue en tout. La prière et l'intercession de Marie s'étendent à l'ensemble de la Rédemption ; la Rédemption et la distribution des grâces ne sont pas deux choses séparées, mais deux aspects d'une même chose et constituent une même œuvre dans le plan divin : c'est le rachat de l'humanité en général et de chaque homme en particulier ; à tout cela on dit que Marie coopère sans aucune limitation. Il est donc arbitraire d'introduire la distinction mentionnée plus haut. La coopération de Marie à toute grâce n'est pas une question à part. Elle est comprise dans l'affirmation de la médiation universelle... C'est une même vérité avec elle. On peut dire qu'elle est implicitement révélée, et qu'elle pourrait être un jour explicitement proposée par l'Eglise. » Page 31-32. Suivent quelques mots d'explication. L'auteur continue :

(Marie voit en Dieu) « tout ce qui concerne chacun de nous... Il s'ensuit... qu'elle peut prier non seulement pour les hommes et leurs nécessités en général, mais pour chacun des hommes individuellement, et pour tous les cas particuliers, qui lui sont connus

sans exception ; qu'elle veut demander toutes les grâces déterminées dont ils ont besoin ; et par conséquent qu'aucune grâce n'est accordée qu'à son intervention particulière. La même raison existe pour toutes ; il n'y a pas de motif plausible, il n'y a pas de vraisemblance qu'il faille limiter son intervention à quelques cas ou à certaines grâces. » Page 32.

M. Merkelbach ajoute que c'est bien là le sens et la portée des textes traditionnels et des formules absolues employées par Léon XIII et par Pie X, quand ils nous disent que « rien ne nous vient que par Marie » ; que Dieu « a voulu que nous eussions tout par Marie » ; que « de même qu'elle avait été l'intermédiaire actif (*ministra*) de la rédemption, de même devait-elle l'être pour toutes les grâces qui devaient jamais en découler » ; que Marie « a mérité d'être aussi dignement que possible la réparatrice du monde perdu, et partant la dispensatrice de tous les biens que Jésus nous a gagnés par sa mort et son sang ». Le sens aussi et la portée des textes liturgiques où sont employées des formules analogues — telle la Postcommunion de la *Médaille miraculeuse* : « O Dieu qui avez voulu que tout nous vint par la mère immaculée de votre Fils... »

« Ce n'est pas là, continue-t-il, une théorie neuve », ce n'est pas non plus « une pieuse exagération » ; c'est « une doctrine très conforme à la meilleure théologie, et appuyée de graves autorités. Elle est aujourd'hui généralement reçue. Depuis qu'elle est enseignée par les Pontifes, on pourrait se demander s'il n'y aurait pas quelque témérité à la révoquer en doute ». Page 32-33.

B. Sur le mode de causalité, voici la pensée de M. Merkelbach, p. 33-35.

Marie est le canal des grâces ; mais pas en ce sens que la *même* grâce qui est dans le Christ, vienne de lui à nous par Marie. Il ne faut voir dans cette métaphore qu'une influence de causalité.

Cette causalité est certainement une causalité *morale* de suffrage, c'est-à-dire de *mérite et d'intercession*.

Ce n'est pas certainement une causalité *physique principale*. Pourrait-elle être une causalité *physique instrumentale*, analogue à celle que, depuis Cajetan, beaucoup de thomistes attribuent à l'humanité du Christ et aux sacrements ? « Généralement on le nie... Récemment le P. Hugon a émis un avis affirmatif : il attribue à la mère de Dieu une causalité efficiente, quoique subordonnée au Christ, en vertu de laquelle elle est l'instrument secondaire partout où la nature humaine du Fils est l'instrument premier et conjoint. Nous nous résoudrions difficilement à admettre que le Christ au ciel puisse être, à distance, la cause physique de la grâce produite sur terre ; et que des signes matériels, voire de simples mots depuis longtemps prononcés, produisent physiquement la grâce spirituelle présente ; encore est-il plus difficile d'attribuer une telle influence à Marie. »

Peut-être, ajoute M. Merkelbach, pourrait-on songer à « une causalité effectrice et *dispositive d'ordre intentionnel*, que plusieurs auteurs, après le cardinal Billot, reconnaissent au Sauveur, aux prêtres et aux sacrements. Les signes sont des instruments d'un genre spécial dont se servent les êtres intelligents pour manifester et déférer à d'autres leurs

idées, leurs intentions; pour intimier leurs ordres ou les dispositions qu'ils ont prises. Ainsi le Sauveur, ses ministres et ses sacrements sont des instruments dont Dieu se sert pour désigner le sujet qui doit être sanctifié, pour lui présenter avec autorité le commandement divin, et aussi lui donner un titre, une exigence à recevoir la grâce. De même, la Vierge, d'une manière *potestative*, pourrait disposer des grâces divines et désigner, en vertu d'une ordination de Dieu, ceux auxquels elles doivent être dispensées. Ce pouvoir pourrait lui avoir été transmis par Jésus du haut de la croix. Cette opinion ne saurait être strictement démontrée; toutefois elle nous plaît beaucoup. Mieux qu'une influence purement morale, la causalité efficiente rend compte et vérifie plus pleinement que toute grâce nous arrive par les mains de Marie; que la Vierge est, dans le corps mystique du Christ, le cou, qui relie les membres à la tête; qu'elle est notre mère, qui nous féconde, engendre et protège; qu'elle est associée, dans l'œuvre tout entière de la Rédemption, au Christ, et dans l'œuvre de la sanctification, à l'Esprit saint, qui en sont la cause efficiente: alors elle sera vraiment, après son Fils, la *princeps omnium largiendarum gratiarum administra*¹ dans l'ordre du salut; elle sera pleinement *mère de la divine grâce*. »

J'ai transcrit cette page tout au long, pour donner, telle quelle, toute la pensée du distingué théologien. Je ne puis que m'associer à ses réflexions sur la causalité physique instrumentale de Marie. L'hypothèse qu'il propose ne se heurte pas aux mêmes

1. Pie X, Encyclique du 2 février 1904.

difficultés. J'avoue cependant ne pas voir clairement à quoi cela peut répondre dans la réalité concrète. Ou plutôt, il me paraît voir que cette « manière *potestative* » dont la Vierge « pourrait disposer des grâces divines et désigner, en vertu d'une ordination de Dieu, ceux auxquels elles doivent être dispensées », se ramène, en dernière analyse, à la causalité morale, telle que l'entendent la plupart des théologiens. M. Merkelbach oppose à cette causalité morale la causalité efficiente, comme si la cause morale ne pouvait pas être une cause efficiente. Il n'est pas le premier à le faire. Mais, quelque opinion que l'on ait sur la question, du point de vue strictement métaphysique, ou dans le cas de la causalité sacramentelle, il est sûr que « l'influence morale » sous toutes ses formes (prière, commandement, mérite, exemple, exhortation, encouragement, etc.) est considérée par les juristes, par les moralistes, par les psychologues, par tout le monde, dans l'usage courant, comme une causalité efficiente¹, et c'est sous cette forme que l'on s'est toujours représenté, que l'on se représente toujours le rôle de Marie dans l'obtention de la grâce. Elle est « la toute-puissance suppliante, qui (en quelque sorte) commande plus qu'elle ne demande », et cette formule dit bien la nature de son intercession.

1. On sait les paroles de saint Augustin : « Non dicant Judaei : Non occidimus Christum... Si reus (Pilatus) quia fecit vel invitus, illi innocentes qui coegerunt ut faceret ? Nullo modo... Ille dixit in eum sententiam... et quasi ipse occidit : et vos, o Judaei, occidistis. Unde occidistis ? Gladio linguae... Et quando percussistis, nisi quando clamastis : Crucifige, crucifige. » *In Ps. 63, ad. v. 2*, Bréviaire romain, Vendredi saint, second nocturne.

M. Merkelbach, avec les auteurs qui parlent de causalité physique, semble avoir surtout en vue la fonction de trésorière, d'économe, de distributrice des grâces. Mais cette fonction se ramène également à une causalité morale, par indication (indication *potestative* si l'on veut) à Dieu et à Jésus de ses désirs pour telle ou telle personne, ou par *imperium* aux Anges en ce qui regarde leur action bienfaisante sur nous ou pour nous.

Bref, si l'on rejette la causalité physique dans la production de la grâce (causalité difficile à comprendre), je ne vois pas pourquoi l'on s'écarterait de la manière commune et traditionnelle d'entendre la causalité de Marie dans l'obtention ou la distribution des grâces (deux choses qui semblent, d'ailleurs, n'en faire qu'une au fond), ni pourquoi on refuserait à cette causalité le nom de causalité morale, tout en y voyant, avec tout le monde, une causalité efficiente. Soit dit, non pour repousser l'explication de M. Merkelbach, mais pour demander que l'on ne s'écarte pas, sans raison grave, du langage courant.

APPENDICE IV

1. PROGRAMME D'ÉTUDES ET D'ENQUÊTES SUR LA MATERNITÉ DE GRÂCE ET SUR MARIE DISTRIBUTRICE DE TOUS LES BIENFAITS DIVINS, PROPOSÉ PAR LE P. DE LA BROISE EN VUE DU CONGRÈS MARIAL DE ROME, 1904¹.

Outre la définibilité de l'Assomption, il y aurait une autre question qu'il conviendrait d'approfondir au Congrès de 1904; elle est plus importante encore pour faire saisir entièrement la place vraie de Notre-Dame dans l'économie de l'ordre surnaturel, par suite dans le culte chrétien et la prière de l'Eglise. C'est celle du rôle universel de Marie dans la distribution de la grâce. Il s'agit de montrer que nulle grâce ne vient à la terre sans passer par les mains de Marie; dès lors, que son intercession n'est pas utile seulement, mais encore nécessaire: au-dessous du Fils et dans un autre ordre, la Mère est vraiment l'un des anneaux qui réunissent le monde humain au monde divin, l'un des degrés pour monter de la terre au ciel.

Sur ce sujet, qui est d'une importance extrême,

1. *Les fêtes mariales de 1904. Réflexions et projets.*
Extrait des *Etudes*, 20 mai et 5 juin 1902.

le Congrès de 1904 pourrait encourager, en les provoquant et en les couronnant, trois séries de travaux.

La première rechercherait les témoignages qui permettent d'établir la thèse, témoignages explicites et développés des théologiens récents, témoignages implicites et équivalents des auteurs anciens et des Pères.

La seconde série serait dogmatique : elle s'attacherait au point plus délicat de l'explication théologique. Le sens chrétien, même des simples fidèles, dit que la sainte Vierge a une part dans toutes les grâces. Mais quelle est exactement cette part ? Comment la médiation de Marie, laissant intactes la nécessité et la suffisance infinie de la médiation de Jésus-Christ, s'étend-elle à tout ? Dans quelle dépendance, par rapport à son intercession et à ses mérites, Dieu a-t-il voulu placer chacun des dons surnaturels ?

Enfin, une troisième série de dissertations aurait pour but de déterminer à quel titre les fidèles, et on peut dire l'Église même, croient à ce rôle universel de Marie : il faudrait rechercher si cette croyance ne se fonde pas sur la parole de Dieu lui-même ; ou, en d'autres termes, si l'universelle intervention de Marie dans la distribution des bienfaits divins ne serait pas, elle aussi, définissable comme vérité de foi ¹.

Outre ces travaux divers, le Congrès pourrait

1. [Au moment où le P. de la Broise écrivait ces lignes, paraissait le troisième volume du P. Terrien, qui réalise fort bien les principaux points de ce programme. En voir la table ci-dessus, *Appendice II. J.-V. B.*]

émettre un vœu tendant, non pas à une définition immédiate, mais à une simple enquête : l'on exprimerait le désir que, comme en 1849, Pie IX fit demander à chaque évêque sa croyance sur l'Immaculée Conception, ainsi l'on demandât par tout le monde la pensée et la foi des pasteurs aussi bien que des fidèles sur l'intervention universelle de Marie dans l'application des mérites rédempteurs.

Cette nouvelle enquête serait d'ailleurs une très heureuse continuation de la première; car le privilège qu'elle mettrait en lumière n'est pas sans lien logique avec celui de l'Immaculée Conception. Le théologien qui écrivait, dans *Un siècle*, le chapitre sur *le dogme et la pensée catholique*, le faisait déjà remarquer, il y deux ans. « Du coup de lumière de 1854, disait-il, quel reflet sur la Vierge elle-même! Marie plus belle et plus attrayante, mieux connue et dès lors plus aimée; sa place à part dans l'humanité, et l'indissoluble union de la Mère et du Fils, l'idée divine de Marie enfin mise en un jour plus éclatant; les fidèles de plus en plus convaincus qu'ils ne sauraient excéder en exaltant « leur Mère », pourvu qu'ils la laissent dans l'humanité pure; un élan nouveau donné à la théologie mariale, et les théologiens rêvant, sous l'attrait d'un amour qui ne dit jamais assez, aux moyens de mettre en relief et de mieux montrer au regard et au cœur du peuple chrétien un privilège qu'il reconnaît et qu'il affirme, mais confusément et sans en avoir encore une pleine conscience, celui de la coopération de Marie à l'œuvre rédemptrice et de sa part dans toutes les grâces qui nous viennent de Dieu. Voilà quelques effets de la définition. Les vérités religieuses se tiennent :

en dégager une, c'est aider à mieux voir les autres¹. »

S'il contribuait à mieux dégager encore ce rôle de Marie — c'est toujours celui de nouvelle Ève, et c'est spécialement ici celui de « Mère de tous les vivants² », qui contribue à leur donner, puis à entretenir en eux la vie surnaturelle jusqu'à ce qu'en chacun de ses enfants « soit formé le Christ³ », son Fils premier-né — le Congrès de 1904 aurait amplement travaillé à la glorification de Notre-Dame et dignement fêté le cinquantenaire de l'Immaculée Conception.

2. AUTRE EXTRAIT DU MÊME AUTEUR⁴

Parmi les aspects du rôle de la Sainte Vierge, que la réflexion chrétienne dégage peu à peu d'une façon plus explicite, il en est un, spécialement glorieux pour elle et consolant pour nous, que je souhaiterais voir mis de plus en plus en lumière : celui d'associée de Jésus dans l'œuvre rédemptrice,

1. J.-V. Bainvel, dans *Un siècle*, édit. Oudin, p. 815; édit. illustrée, t. III, p. 157. — 2. *Gen.*, III, 20. — 3. *Gal.*, IV, 19.

4. [Le P. de la Broise ne cessa de travailler à mieux faire connaître cette glorieuse prérogative. Lui-même nous dit, dans la *Préface* de son beau livre de la collection *Les Saints*, que ce fut une de ses préoccupations en écrivant ce livre. A ce travail il épuisa ce qui lui restait de forces, rêvant encore d'écrire un grand ouvrage théologique où il mettrait spécialement en relief ce privilège capital de la Mère de Dieu, quand il mourut le 27 février 1906, pour aller voir là-haut celle qu'il avait tant aimée et glorifiée ici-bas. Que sa prière concoure à obtenir sans tarder la pleine mise en relief de cette maternité de grâce pour laquelle il travailla si bien, J.-V. B.]

et, par suite, de médiatrice avec lui, bien que dans un ordre inférieur, de toutes les grâces qui nous viennent du ciel. Si, pour sa petite part, ce livre pouvait contribuer à faire pénétrer cette doctrine dans les âmes, il serait moins indigne d'être dédié à Notre-Dame, en ces jours où nous célébrons le Jubilé de la définition de sa Conception immaculée. Quel meilleur moyen de fêter la solennelle reconnaissance d'un de ses privilèges que d'en faire mieux connaître un nouveau ?

1. *La Sainte Vierge*, Préface, V. [Les dernières pages du livre, si pleines et si pénétrantes, sont tout animées par cette idée de la maternité de grâce et de l'universelle intercession de Marie. J.-V. B.]

APPENDICE V

LA FÊTE DE MARIE MÉDIATRICE

A la dernière heure, un pieux ami me communique un extrait de la Lettre-Mandement de Son Eminence le Cardinal Mercier, datée du 27 janvier 1921. Cet extrait nous apporte une nouvelle qui, si elle ne comble pas encore toutes nos espérances, les dépasse, par ailleurs, en les faisant entrer dès à présent dans la voie des réalisations. Le Pape Benoît XV « accorde aux Eglises de Belgique et à toutes celles de la chrétienté qui lui en feront la demande un Office et une Messe propres à la date du 31 mai, en l'honneur de Marie médiatrice ». Voici le texte du Cardinal. Il forme la conclusion de la lettre. Cette conclusion est une conclusion de confiance, et cette confiance s'appuie spécialement sur la médiation de Marie.

« Nous sommes à une aurore, mes Frères, ne nous laissons pas aller à pleurer sur un crépuscule.

« Depuis plusieurs années l'épiscopat belge, la Faculté de Théologie de l'université de Louvain, tous les ordres religieux de la nation étaient en instances auprès du Souverain Pontife pour faire reconnaître authentiquement à la Sainte Vierge Marie, Mère de Jésus et notre Mère, le titre de médiatrice universelle dans l'obtention et dans

« la distribution des grâces divines. Et voici que
 « Sa Sainteté Benoît XV accorde aux Eglises de
 « Belgique et à toutes celles de la Chrétienté qui
 « lui en feront la demande, un Office et une Messe
 « propres, à la date du 31 mai, en l'honneur de
 « Marie Médiatrice. Le Saint-Père daigne ajouter
 « que lui-même inscrit cette fête dans son calendrier
 « privé. — Le 31 mai prochain, jour de clôture du
 « mois de Marie et veille du mois dédié au Sacré-
 « Cœur, de toutes nos églises et chapelles s'élèvera
 « vers Marie une supplication ardente qui redescen-
 « dra, mes Frères, n'en doutez pas, en abondantes
 « bénédictions du Ciel et en grâces sur notre chère
 « Patrie. *Fiat misericordia tua, Domine, super nos,*
 « *quemadmodum speravimus in te.*

« D. J. Card. MERCIER. »

On le voit, l'initiative du Cardinal Mercier a obtenu pleine satisfaction. Les Catholiques belges peuvent être contents. Et la voie ouverte, grâce à la Belgique, s'ouvre maintenant pour le monde entier. Les évêques n'ont qu'à faire la demande, ils auront pour leurs diocèses l'Office propre de Marie médiatrice.

Avec cela, nous avons le principal. Une définition en règle n'est pas nécessaire : *lex orandi lex credendi*. Il suffit que la fête accordée à la Belgique devienne une fête universelle.

Et d'abord une fête française. Nos évêques sauront y pourvoir. Ce n'est pas à nous de leur indiquer les voies et moyens ; mais ne serait-il pas désirable que tout notre épiscopat s'unît pour obtenir par une démarche collective que le nouvel

office soit accordé en même temps à la France entière.

Espérons que, grâce à nos évêques, cette fête se célébrera sans tarder dans notre pays, et prions pour qu'elle se célèbre bientôt dans le monde entier.

Avec la fête, la dévotion ne saurait manquer de se développer. Par quelles voies et sous quelles formes, c'est le secret de Dieu. Il est probable que la consécration à Marie, entendue à la façon du B. Grignon de Montfort, y sera pour beaucoup.

MATER DEI MATER MEA.

EGO MATER PULCHRAE DILECTIONIS, ET TIMORIS,
ET AGNITIONIS, ET SANCTAE SPEI.

MATER DIVINAE GRATIAE, ORA PRO NOBIS.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE ET NOTE SUR LES PIÈCES QUI FORMENT CE VOLUME

PREMIÈRE PARTIE (du P. de la Broise)

Toutes les grâces nous viennent-elles par Marie?

INTRODUCTION

On dit couramment que toutes les grâces nous viennent par Marie. Quel est le sens précis de cette assertion? Est-elle fondée, et sur quoi?..... 1

I. SENS PRÉCIS DE L'ASSERTION

Sans distinguer ici entre grâce sanctifiante et grâces actuelles, on veut dire que tous les bienfaits de l'ordre surnaturel nous viennent par Marie. Quelle part y a-t-elle? Une causalité morale; pas une intervention lointaine, mais immédiate; au-dessous de Jésus, mais inséparable de lui, et dans l'acquisition et dans la distribution des grâces..... 3

II. EXPOSÉ DE LA THÈSE

Dieu a voulu que Marie concourût à toute l'œuvre de Jésus. Libre consentement et coopération à l'Incarnation, à l'éducation de Jésus, à sa vie publique, à sa mort rédemptrice. Coopération de prière et d'acquiescement. Adam et Eve pour la ruine, Jésus et Marie pour la réparation. Coopération à l'acquisition des grâces, coopération à leur distribution. Sa coopération sur terre, sa coopération au ciel. Tout par Marie. Thèse cohérente et pieuse... 10

III. PREUVES DE LA THÈSE ET DEGRÉ DE CERTITUDE

Preuve d'autorité. Saints et théologiens. Documents pontificaux. Fondements traditionnels où se trouve impliquée la thèse : l'idée que les anciens se font de Marie, la prière à Marie. — Beaucoup regardent la thèse comme implicitement contenue dans le dépôt de la révélation et comme susceptible d'une définition dogmatique..... 34

DEUXIÈME PARTIE (de J.-V. Bainvel)

Marie, mère de grâce

I. ENTRÉE EN MATIÈRE ET POSITION DE LA QUESTION

1. Marie, notre Mère. — 2. Toutes les grâces par Marie..... 47

II. IMPORTANCE DE LA QUESTION

Pour la théologie mariale; pour mieux comprendre l'économie du Christianisme ; pour

la dévotion à Marie; pour expliquer et justifier le culte que nous lui rendons.....	52
---	----

III. ÉTAT PRÉSENT DE LA QUESTION

Que Marie soit notre Mère, c'est chose acquise; que Marie intervienne dans la distribution de toutes les grâces, et comment il faut expliquer cette intervention, ce sont des doctrines où tout n'est pas encore élucidé.....	56
---	----

IV. LA THÈSE FONDAMENTALE : MARIE NOUVELLE EVE

L'idée protestante de Marie; l'idée vraie. Comment la coopération de Marie à l'Incarnation implique une coopération immédiate et prochaine à toute l'œuvre rédemptrice. Unité de cette œuvre, et comment le <i>Fiat</i> de l'Incarnation porte sur toute l'histoire des âmes....	66
--	----

V. COOPÉRATION ACTUELLE

Comment cette unité du plan divin exige que Marie continue d'intervenir au ciel dans la distribution des grâces. Ce qu'insinue l'Evangile.....	77
--	----

VI. MARIE, MÉDIATRICE ET MÈRE

Comment la même vérité se dégage des titres de médiatrice et de mère que nous donnons à Marie. *Médiatrice* (ne faisant qu'un avec Jésus) entre Dieu et nous; médiatrice entre Jésus et nous, elle nous donne Jésus et elle nous donne la grâce de Jésus, soit par son action sur terre, soit par son intercession au ciel. — *Mère* des hommes, elle l'est par là même qu'elle est mère de Jésus, le chef du corps mystique dont

nous sommes les membres : nous devenons
 ses enfants en devenant les frères de Jésus.
 Comment Marie devient notre mère à l'Incar-
 nation, et comment au Calvaire. Rapport de
 cette maternité avec les grâces que nous rece-
 vons de Dieu, et comment ce rôle de mère em-
 porte l'intervention actuelle de Marie dans
 toute notre vie spirituelle..... 82

VII. CERTITUDE DE CETTE DOCTRINE

Comment cette doctrine est certaine, notam-
 ment pour l'intervention actuelle dans toutes
 les grâces 92

VIII. CONCLUSIONS PRATIQUES

Que faire pour aider à ce plein épanouisse-
 ment d'un dogme? Ce qu'on a fait, ce qu'on
 peut faire..... 100

APPENDICES

- I. Note bibliographique..... 110
- II. Doctrine du P. J.-B. Terrien sur l'univer-
 selle médiation de Marie..... 114
- III. Marie, mère de grâce, d'après M. Merkel-
 bach..... 125
- IV. Programme d'études et d'enquêtes sur
 Marie, mère de grâce et distributrice de
 tous les bienfaits divins, proposé par le
 P. de la Broise en vue du Congrès marial de
 Rome, 1904..... 133
- V. La fête de Marie médiatrice..... 138

233.86

L 115

LA BROISE, R. -/ BAINVEL, J.V.
AUTHOR

AUTHOR

Marie Mère de Grace

TITLE

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

STORAGE - CBPL

34131

